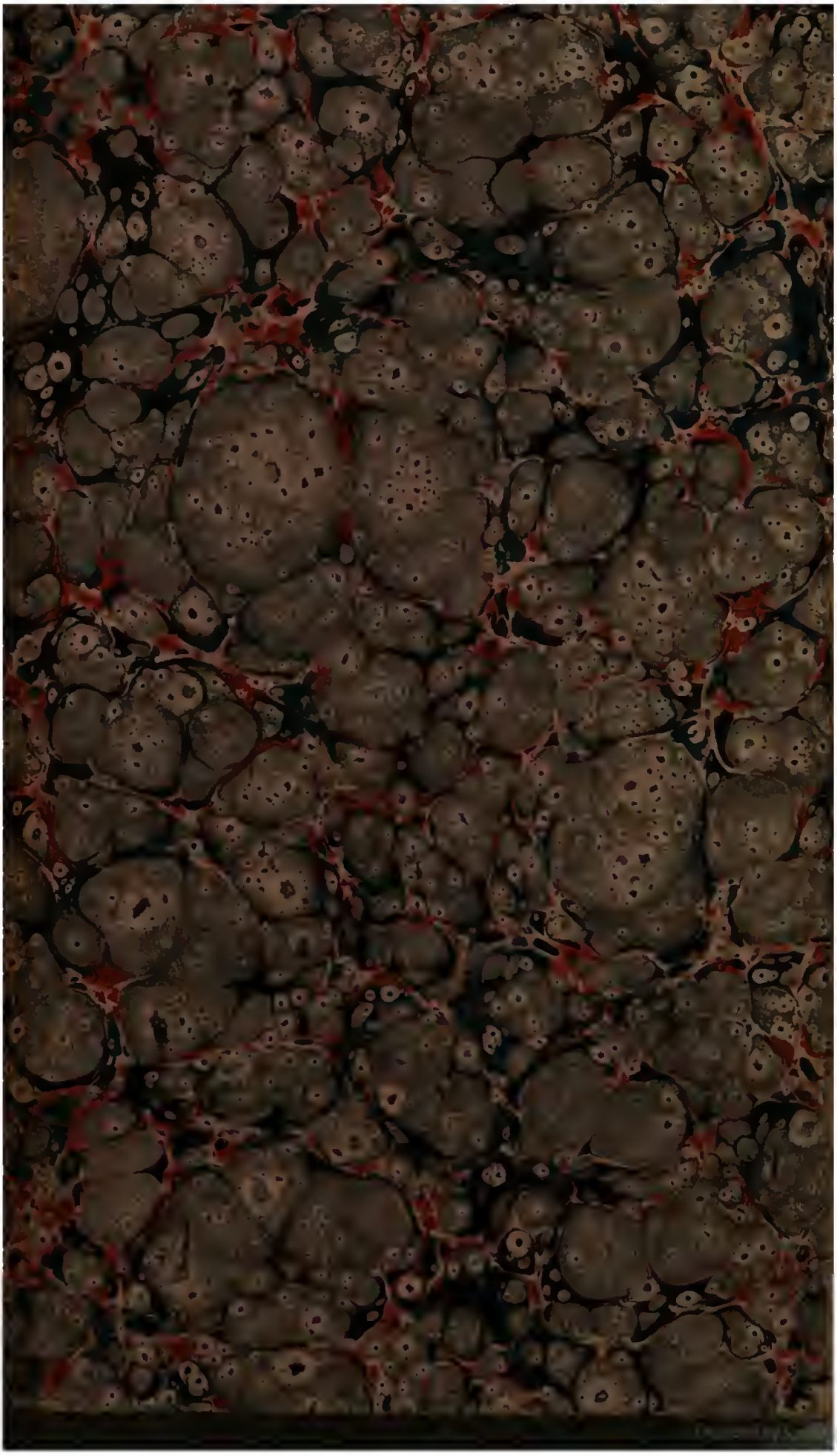


1907

BIBLIOTECA DELLA R. CASA
IN NAPOLI

N.° d'inventario 2182/1967
Sala Grande
Scansia 3230 Palchetto 42
N.° d'ord. 318

Publ. XXX. 20

CORRESPONDANCE

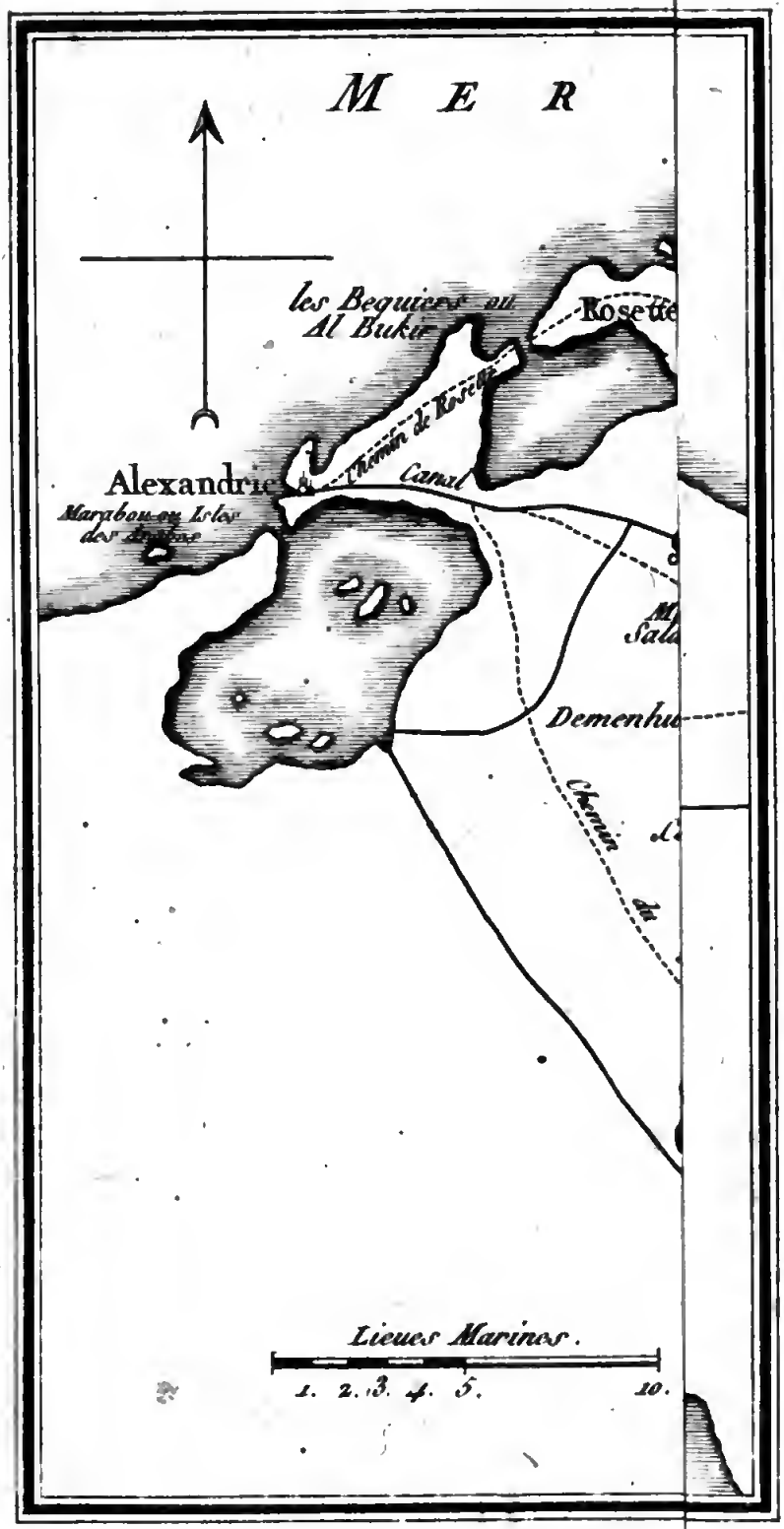
DE

L'ARMÉE FRANÇAISE

EN ÉGYPTE.

Bibliothèque Nationale
FONDS
PALAT
R 2

CARTE *de la* BASSE EGYPTE.



582842

CORRESPONDANCE

DE

L'ARMÉE FRANÇAISE

EN ÉGYPTE,

INTERCEPTÉE PAR L'ESCADRE DE NELSON;

PUBLIÉE A LONDRES;

Avec une introduction et des notes de la chancellerie anglaise, traduites en français; suivies d'Observations,

PAR E. T. SIMON.

Avec une carte de la Basse-Egypte, pour l'intelligence de cette Correspondance.

A PARIS,

Chez GARNERY, Libraire, rue Serpente, n°. 17.

AN VII.

AVERTISSEMENT

DU LIBRAIRE.

MADAME la barone de Staël, ambassadrice de Suède, ayant publié, il y a quatre ans, une brochure à la gloire de la révolution française, les ministres de sa majesté le roi d'Angleterre, d'Irlande, de France et de Corse, eurent l'honneur de publier une réfutation de cette brochure. L'un et l'autre des deux opuscules étoient écrits en langue française. Le rédacteur de la réfutation étoit un nommé d'Yvernois, renégat de Genève, que la misère avoit chassé de Paris avec ses neuf enfans, et qui avoit eu tout récemment le

bonheur d'obtenir un emploi de commis dans les bureaux de la chancellerie anglaise, où il est encore, avec la dignité de baronet des quatre royaumes, dont le chancelier l'avoit aussi gratifié.

Les ministres de George III, et monsieur le baronet, avoient pour objet, dans leur brochure contre madame de Staël, de prouver par indivis, que la République française étoit agonisante, qu'elle n'avoit jusqu'alors vécu que d'assignats, que les assignats n'avoient plus que six semaines à exister, et qu'aussi-tôt qu'ils auroient été remplacés par l'or et l'argent, il n'y auroit plus de France dans le monde; à moins qu'il n'y eût une France royale, un royaume de

France et de Navarre, sous la protection immédiate de la famille d'Hanover ou de la maison de Bourbon.

Madame l'ambassadrice de Suède, qui avoit plus d'avenir dans l'esprit que le baronet et les ministres, désira que la brochure imprimée à Londres, fût réimprimée à Paris, pour se donner le plaisir de réfuter monsieur d'Yvernois qui l'avoit réfutée.

Les ministres et le baronet étoient si persuadés que leur brochure seroit réimprimée en France, qu'ils n'avoient pris la peine d'y en envoyer, à eux tous, qu'un seul exemplaire; celui que la politesse obligeoit monsieur d'Yvernois d'offrir à madame de Staël,

et comme adversaire de cette dame, et comme son ancien compatriote. Ce fut à son excellence monsieur l'ambassadeur de Prusse à Londres, que le paquet fut remis par les ministres de George III, afin qu'il le fît passer à madame de Staël, par les voies ordinaires de la diplomatie.

Cet exemplaire me fut montré. On m'assura que je vendrois bien l'ouvrage de monsieur d'Yvernois, si je le réimprimois, parce que l'auteur qu'il réfutoit, feroit promptement une réplique.

Comme je me pique d'être aussi bon français que madame de Staël est bon écrivain, je répondis que je verrois. Le temps se passa. La brochure du baronet

ne fut point connue à Paris, et les talens de madame de Staël se tournèrent ailleurs.

Ce n'est pas que je craignisse que la République française ne succombât sous la pesanteur des raisons de monsieur d'Yvernois, si je lui donnois la gloire d'être mis en lumière à Paris : j'avois seulement la fantaisie d'essayer mes forces contre ce lord chancelier de Londres, que nos gazetiers commençoient à trompetter comme un grand homme. Or ce grand homme vouloit que le pamphlet de son secrétaire genevois fût réimprimé à Paris ; et moi, je ne le voulois pas. Il ne fut point réimprimé.

C'est le seul livre, à ma con-

noissance, que le cabinet de Saint-James ait publié en langue française contre notre invincible République : et je suis assez au courant ; c'est mon métier. Le peu de succès qu'eut alors cette publication, dégoûta sans doute ses auteurs d'écrire à l'avenir pour des lecteurs français.

C'est du moins ce que je me disois, chaque fois que cette anecdote me revenoit dans la mémoire. Mais le recueil que je mets aujourd'hui en vente, a changé ma conjecture en une conviction intime.

Nous autres Libraires, nous lisons peu : les jardiniers ne mangent guère de salade. Mais est-il bien vrai, me suis-je dit, que

mon confrère Samuel Fauche de Hambourg, ait acheté quarante mille exemplaires de ce recueil, pour les répandre en Europe, avec les notes et l'introduction, comme le bruit en court à Londres ? voyons. Je n'ignore pas que dans les grandes occasions, George roi fait faire des sacrifices, et vendre au dessous du prix de fabrique. Il faut que je sache si la fourniture de Samuel est vraie, et s'il a fait une bonne affaire. Aussi-tôt j'ai ouvert le volume. Certes, le bruit est faux ; Samuel n'a rien acheté pour Hambourg; George n'a rien vendu pour l'étranger. Je n'ai pas le temps de lire les notes ; mais l'introduction suffit pour me con-

vaincre de ce que j'affirme. C'est ici un livre national, tout national, exclusivement national, uniquement destiné aux bourgeois de Londres et aux liseurs d'Angleterre, d'Ecosse, d'Irlande, des Orcades et des Hébrides. Si la vente à Samuel Fauche existe, elle est simulée. Le but des soi-disant vendeurs n'est autre que d'exciter une extrême curiosité dans les deux îles et les îlots, et de persuader à l'ignorance britannique, jusques dans ses séjours les plus hyperboréens, que les notes et l'introduction qu'on a jointes à la correspondance d'Egypte publiée à Londres, ne sont pas un tissu mal-adroit de mensonges et de sophismes. Ecoutons raisonner ou

déraisonner George King, Guillaume, chancelier, et compagnie, et Wright John ou James, qui est apparemment quelque baronet de nouvelle création. Mylords et monsieur, au nom du pape, des cardinaux et des tenores de la chapelle sixtine; car nous devons être papistes, jusqu'à ce que les French-dog le soient redevenus. Hélas! mon cher Wright, les mamelouks sont morts! que Mahomet veuille avoir leur ame dans son saint paradis! La discipline des mamelouks, leurs deux fusils, leurs deux sabres, et leur intrépidité (savez-vous, mylords et monsieur, ce que c'est que l'intrépidité?) n'ont pu résister à l'effroyable baïonnette des kème-

gnoles. Célébrons l'humanité des mamelouks, leur science, leur doctrine, et le droit exclusif qu'ils avoient depuis Saladin, de donner des loix aux habitans du Delta et aux Troglodytes. Vantons la politesse avec laquelle un mamelouk appliquoit des coups de bâton à nos consuls et à nos marchands, et la gravité qu'il mettoit à piller leurs sequins, lorsque ceux-ci, à son approche, ne descendoient pas respectueusement de dessus leurs ânes. Mylords et monsieur, pleurons, hélas! sur ce pauvre Holopherne; et faisons pleurer le gazetier de la cour, le muphti de Constantinople, le pape de Sienne, et le patriarche d'Alexandrie.

Nous ne pouvons nier à John Bull et aux gentlemans de la bourse, qu'il n'y ait une armée française en Egypte; que cette armée n'ait détruit les mamelouks et vaincu les Arabes; que mon commodore Nelson, que j'ai fait lord comme je fis baronet monsieur d'Yvernois, n'ait manqué le but de son expédition, qui étoit d'empêcher le débarquement des Français; que les pertes navales ne soient égales des deux côtés; que l'ennemi, dans le désastre de *l'Orient*, ne se soit couvert de gloire, aux yeux de tous les marins; et que l'Europe ne commence à s'appercevoir qu'il est presqu'aussi beau de courir à l'abordage, pour l'honneur et pour

la patrie, comme les républicains de mon royaume de France, que de canonner de loin son ennemi, pour de l'argent et du vin de Portugal, comme font nos messieurs. Mais laissons là l'Europe, et ne pensons qu'au plus pressé : mon chancelier vous dira le reste. Je sens le besoin de passer chez Willis : ces républicains me feront tourner la tête. Master Wright, mon chancelier a mis ma confiance en vous.

Sage écrivain pour qui le mensonge n'est point un art, mais un heureux don de la nature; vous qui dans vos sublimes fictions avez la prudence de préférer la quantité à la qualité ; honorable Wright, écoutez mes ins-

tructions, et prenez mes ordres.

Il s'agit moins, dans l'affaire qui nous rassemble, de la tête de George roi que de la mienne. Entre nous, les Français sont humains: et si j'avois à choisir dans la bagarre, j'aimerois mieux me mettre à leur discrétion, que d'être obligé de capituler avec l'ami Bull; car celui-ci ne me tiendroit pas quitte de sa mauvaise humeur pour les étrivières. Une armée française est en Egypte: va-t-elle dans l'Inde? tant pis; n'y va-t-elle pas? tant mieux. Quelles que soient les destinées de sa gloire future, soutenons le crédit de notre banque, qui doit douze milliards et n'a pas le sou. Que l'admiration qu'inspirent jus-

ques dans les foyers britanniques l'armée d'Egypte et son général, s'évanouisse par vos soins. Voici le recueil choisi des lettres de cette armée. Annotez-les, introduisez vos lecteurs, et nous imprimerons; c'est la ressource qui nous reste. Ne craignez pas de farcir votre introduction de billevesées, d'y donner des bourdes pour des vérités, des contradictions pour des raisons. Les Anglais croiront toujours quelque chose de ce que vous écrirez, et les Français ne vous liront point; car si les libraires de Paris nous contrefont, ils ne publieront que la correspondance : et vous direz dans une seconde édition, qu'ils n'ont pas osé traduire vos remar-

ques parce qu'elles étoient solides, vos assertions parce qu'elles étoient vraies, vos enthymêmes parce qu'ils étoient justes, vos plaisanteries parce qu'elles étoient bonnes, vos jérémiades parce qu'elles n'étoient pas risibles. Les copies que je vous livre sont exactes; il ne faut pas qu'il puisse venir une seule réclamation sur ce point d'Egypte en Europe : et John Bull conclura doctement de l'exactitude du texte à la solidité du commentaire.

Attachez-vous à prouver que l'expédition d'Egypte n'a jamais eu l'Inde pour but. Ecrivez, par exemple, que le Directoire exécutif a voulu se débarrasser de vingt mille vétérans, qui lui de-

mandoient des pensions, ou telle autre absurdité qui vous passera par la tête. Ecrivez que le soldat français aime son pays, en quelque lieu que ses chefs le conduisent; qu'il aime le bon vin quand il en peut boire, les jolies femmes quand il en a l'occasion, même un bon lit quand il le trouve; et qu'il n'y a rien de tout cela en Egypte: que les officiers de l'armée regrettent les garnisons françaises, et l'opéra de Paris. Si nous tenions l'Egypte, ce seroit un pays de Cocagne: les Français l'ont conquise; écrivez qu'elle n'est bonne ni pour bouillir, ni pour rôtir. Ayez soin de conclure toujours du particulier au général, du pouvoir à l'acte, du zéro à l'uni-

té, de l'unité à l'infini. Ecrivez que Bertholet, Dolomieu, Monge, Costaz, et gens de leur espèce, ne sont pas des savans; mais que Dumolard, Tronsson-Ducoudray, Imbert-Colomès, Bourdon de l'Oise, sont des savantissimes. En attendant que nous puissions publier les lettres de ceux-ci, j'ai supprimé les lettres de ceux-là. Il vous en sera plus commode d'assurer que leurs travaux scientifiques sont et seront nuls pour la république des lettres; et vous donnerez pour surcroît de preuves de leur incapacité, qu'au besoin ils savent se battre à la française. Que votre esprit, tantôt mesquin, tantôt bas, et toujours malicieux, bis-

tourne les actions nobles, généreuses, magnanimes, et les montre au lecteur sous un aspect odieux ou ridicule. Appelez ignorance le talent, démence le génie, amour de l'intrigue l'amour de la liberté. Barbouillez de vos injures tout français connu par un amour éclairé de sa patrie, et capable d'honorer de grands talens par de grands services. Ne craignez pas de dire que le combat de George Nelson est décisif contre la liberté française; que la gloire de la grande République a disparu avec le vaisseau *l'Orient*, et qu'il ne reste au Directoire exécutif d'autre ressource, pour obtenir la paix sur le continent, que de recourir à ma miséricorde.

Persuadez aux sableurs de porter, que le livre de Savary, qui mourut de chagrin, lorsque ses compatriotes l'eurent classé parmi les romans, a été, dans l'expédition d'Egypte, le seul guide de l'armée, et sur-tout que les Français préfèrent sa carte à l'atlas de d'Anville.

Voilà le baronet Wright John ou James, dûment endoctriné. Il tire sa révérence, sort du conseil d'état, en emportant le recueil : et quand il le rapporte avec notes et introduction, son maître corrige, retranche, ajoute, change des bévues contre d'autres bévues ; et ne s'apperçoit seulement pas que le lourd commis, plus gauche qu'un baudet qui

voudroit toucher du clavecin, s'est lamenté sur notre dix-huit fructidor, qu'il appelle une *journée fatale*, et que cette doléance anglaise est le plus grand éloge qu'il soit possible d'adresser au Directoire exécutif.

Je conclus de tout ceci, avec le lecteur éclairé, que le gouvernement anglais a eu la sottise de croire que son commentaire ne seroit pas traduit et publié en France; que c'est lui rendre un très-mauvais service que de l'y faire connoître; et je m'en applaudis davantage d'avoir accepté l'exemplaire qu'un homme de lettres m'a offert, avec les observations patriotiques qu'il y a jointes.

AVANT-PROPOS

DE L'ÉDITEUR.

En nous empressant de publier la correspondance suivante, dont la République est depuis si long-temps menacée, nous avons voulu prévenir l'introduction dans notre patrie de ce monument de la rage de notre plus implacable ennemi. Non content de payer de son or les tyrans qui disputent aux Français le droit d'organiser leur gouvernement, il salarie des écrivains éhontés pour verser le fiel, le mensonge et la calomnie sur les plus belles institutions et sur les personnes les plus dignes de notre amour et de notre vénération. Une pudeur légitime auroit peut-être dû nous retenir dans cette entreprise et nous empêcher de salir la

langue française des expressions grossières, des assertions injurieuses, des déclamations ridicules et des fades ironies de l'écrivain de la Tamise; mais si nous nous fussions abstenus de la fidélité d'un traducteur ingénu, nos bons amis les partisans de la coalition, devenus possesseurs du texte anglais (qu'on doit leur envoyer, comme la cour envoyoit ci-devant la feuille à deux liards), ne manqueroient pas de rétorquer contre nous l'argument dont nous nous servons avec fondement contre l'éditeur anglais de la correspondance. Nous avons donc mis à nu toute la turpitude britannique. Les bons citoyens verront cet ouvrage des mêmes yeux que nous l'avons vu. Le rire sardonique des malveillans sera peut-être un peu déconcerté par le soin que nous avons pris de relever tout ce qui nous a semblé mériter de l'être. En un

mot, nous ne voulons tirer de cet ouvrage d'autre fruit que de faire marcher l'antidote avec le poison. Pour y parvenir, nous nous sommes trouvés forcés de marcher pied à pied avec l'auteur, de le suivre dans toutes ses ambages, dans les tortuosités de sa mauvaise foi; et si, malgré nos précautions, il est quelquefois échappé à notre sagacité, c'est que, pressés par le temps et jaloux de faire jouir nos compatriotes d'une production dont l'opinion leur a déjà donné une idée gigantesque, nous avons préféré leurs jouissances promptes aux justes motifs de satisfaction qui auroient résulté de la perfection de cet ouvrage.

Tout lecteur sans prévention, en lisant le libelle qui, sous le nom d'introduction, précède les lettres qui composent la correspondance de l'armée d'Egypte, sentira que ces lettres ne sont rien autre

chose qu'un cadre dont on a soigneusement enjolivé les contours pour le faire servir de bordure au tableau hideux que l'on fait de la France républicaine, des membres de son gouvernement, de ses loix et des braves guerriers qui en ont cimenté l'édifice de leur sueur et de leur sang. Personne au surplus ne peut être trompé sur ce projet, puisque l'auteur avoue avec franchise que *le gouvernement anglais est dans la nécessité de détromper l'Europe tremblante sur le conte oriental de l'invasion de l'Égypte.* D'après ce motif, il ne faut plus que tremper sa plume dans le fiel. On arrange, on dispose toutes les pièces que le hasard de la guerre a mises au pouvoir du libelliste, de manière à les faire cadrer au dessein du gouvernement, cela va de soi-même. Un mot changé, une phrase intercallée, une incise ajoutée, un sens

forcé, le tableau se compose ; et puis viennent les interprétations, les conférences de tel passage avec tel acte ou avec telle circonstance. On en tire les inductions qui plaisent, on fait une construction chimérique, on affirme des propositions controuvées, et puis c'est ainsi qu'on détrompe l'Europe, qu'on éclaire l'univers. Voilà, mes compatriotes, le véritable échafaudage de ce libelle. Quant à son vrai but, il n'est pas, comme vous le sentez, de détromper qui que ce soit, mais de tromper les esprits foibles, d'inspirer à nos braves défenseurs la crainte et le découragement, de leur présenter le gouvernement républicain sous une forme odieuse, de leur peindre les chefs de ce gouvernement comme des charlatans imposteurs, par lesquels il est bercé de promesses qui ne se réaliseront point, de les soulever contre leurs chefs. Les

calomnies bannales, tant de fois répétées, tant de fois repoussées par nos invincibles guerriers, on les repasse ici, on les accumule avec une audace qui ne seroit pas ridicule, si elle n'étoit pas le comble de la perfidie et de la déraison.

C'est une tâche bien dégoûtante pour un bon citoyen de parcourir ces pages mensongères, dans lesquelles, à la lâcheté de Thersite, on unit la perfidie de Sinon; dans lesquelles on ne sait qui de l'impudence ou de l'hypocrisie étale avec le plus d'audace sa bannière infernale.

Mais c'est assez d'avoir prévenu nos lecteurs. Ils parcourront avec précaution les lettres qu'on a fait servir de base à ce libelle. Ils discerneront facilement l'ivraie qu'on a pris soin d'y semer parmi le bon grain. Ils livreront au mépris et à l'indignation les odieuses inductions qui en résultent. Quant aux déclamations

et aux injures, ils se souviendront que les virulentes diatribes de Burke n'ont point suspendu les triomphes des républicains; que les nouveaux athlètes que Pitt envoie dans la lice, n'arrêteront ni les marches victorieuses de nos armées, ni la chute des rois infidèles aux traités, et que si l'Anglais doit encore conserver quelque temps le sceptre de Neptune, ce sceptre funeste s'engloutira quelque jour avec lui dans les abîmes sur lesquels il domine aujourd'hui.

INTRODUCTION

DE L'ÉDITEUR ANGLAIS.

La correspondance, dont les lettres suivantes font partie, a été interceptée à différentes époques par les vaisseaux de guerre turcs et anglais. Elle consiste en lettres officielles et privées, dont le contenu peut être, comme celui de mille autres qui sont en divers temps tombées dans nos croisières, seroit resté secret pour le public, si les Français, d'abord en assignant un motif mensonger à cette fameuse expédition, puis en répandant à leur avantage les récits les plus absurdes et les plus extravagans, n'avoient mis le gouvernement anglais dans la nécessité de détromper l'Europe, tremblante encore au bruit de

ce conte oriental, en prouvant, d'après leurs propres papiers officiels, que ce qui a pour principe la fraude et la perversité doit avoir pour résultat la misère et le désespoir *.

La publicité une fois décidée, il a été question de faire dans la volumineuse correspondance, ès mains du gouvernement, un choix, qui sans satisfaire une oisive curiosité où le goût du scandale et de l'intrigue, ne laissât pourtant rien à desirer sur la situation réelle de l'armée française en Egypte, sur ses vues et ses succès, son état de misère et de mécontentement **. On a donc supprimé ce

* Ceci, comme nous l'avons dit dans l'avant-propos, est l'analyse du projet de publication de ces lettres. D'après cela, les corrections, les additions, les falsifications, etc, etc, etc. *Note de l'Editeur.*

** Ce qui signifie, en termes plus formels, qu'il falloit choisir ce qui paroissoit le plus facile

qui ne rempliroit pas un de ces objets; toutes les lettres particulières, à moins qu'elles n'eussent un rapport direct avec l'objet qu'on se proposoit, ont été écartées; et même celles de Buonaparte, si indécemment défigurées et commentées

---

à aggraver, à falsifier, etc. Mais quand on considère avec quelle facilité le Français passe de l'ardeur qui le porte à une grande entreprise, à l'ennui de voir que tout ne succède pas à ses vues avec autant de rapidité que son imagination le lui avoit fait d'abord concevoir, on expliquera facilement ces prétendues plaintes de quelques individus, ces regrets prématurés de gens accoutumés à goûter toutes les jouissances, et on n'attribuera sur-tout la plus grande partie des expressions décourageantes, étalées ici avec tant d'appareil, qu'à cet amour immodéré du Français pour son pays, pour ses amis, ses parens et ses habitudes. On se gardera bien sur-tout d'en conclure que ces idées qu'il confie, peut-être avec quelque indiscrétion au papier, l'occupent quand l'occasion du danger ou de la gloire se présente. Alors son cœur, sa tête, son bras, tout est à la patrie, et il ne voit qu'elle devant lui et autour de lui.

par les nobles champions du parti de l'opposition *, sans être absolument particulières, ont été mises de côté, comme ne contenant rien d'essentiellement intéressant pour le public. Nous nous flattons de n'avoir rien admis qui puisse faire rou-

---

* Les paragraphes suivans sont extraits du *Morning Chronicle*. Nous aurions pu multiplier les citations; mais nous croyons celles qu'on va lire suffisantes pour convaincre le lecteur de la « délicatesse exquise » de ce journal. Après les avoir lus, il sera tenté de féliciter les dames françaises de ce que les lettres de leurs amans et de leurs fils ont eu le bonheur d'échapper à de si délicates, de si honorables mains.

« La publication des lettres confidentielles de Buonaparte et de son armée à leurs amis en France, qui ont été interceptées, n'honore pas beaucoup la générosité du ministère. Un pareil commérage est au-dessous de la dignité d'une nation. Une de ces lettres est de Buonaparte à son frère, et contient des plaintes sur la *coquetterie* de sa femme; une autre du jeune Beauharnois, exprime son espoir que sa chère *maman* n'est pas aussi *coquette* qu'on s'est plu à la

gir nos lecteurs pour nous et pour eux-mêmes.

Nous pourrions terminer ici cette Introduction ; mais comme l'expédition

---

peindre. Tels sont les précieux secrets qui, pour nourrir des divisions de familles, vont être publiés en français et en anglais ». Nov. 24.

« Après que le public a été si long-temps agité d'anxiétés et de spéculations sur Buonaparte et son expédition, on va le satisfaire enfin en le gratifiant du scandale et des intrigues qui remplissent les lettres particulières du général et de ses officiers ». Nov. 25.

«La correspondance *privée* des officiers de Buonaparte est un échantillon curieux de l'instruction donnée au *public*. Elle nous rappelle le foible et impolitique ministère qui persécuta Wilkes. Quand leur fond de malice fut entièrement épuisé, ils objectèrent qu'il avoit écrit un *poëme indécent* qui ne touchoit pas plus la question du *général Warrants*, que les *mœurs* de Madame Buonaparte ne concernent l'expédition de son mari en Egypte ». Nov. 25.

Observation.

Quelles inepties ! que de puérilités !

d'Egypte a éveillé la curiosité, et est devenue l'objet de l'admiration, de l'applaudissement, de l'erreur et de l'exagération, nous croyons rendre service à nos lecteurs en nous permettant quelques réflexions sur ce sujet.

Les Français ont depuis long-temps tourné les yeux vers l'Egypte. La disposition d'esprit enthousiaste de leurs consuls au Levant a servi admirablement la crédulité, l'avarice et l'ambition de cette nation inquiète, en leur assurant que l'Egypte étoit le paradis de l'Orient, la clef des trésors de l'onde, aisée à conquérir, et plus aisée encore à garder. Il n'y avoit pas un Français sous *l'ancien* régime qui ne regardât ce rêve comme une vérité, et certainement ils n'ont rien perdu de leur ambition, de leur avarice et de leur crédulité, sous le *nouveau*.

Quels plans la monarchie eût-elle for-

més pour se mettre en possession de ce *paradis?* c'est ce que nous ignorons. Probablement elle ne se seroit pas flattée de réussir par la force; mais les meneurs actuels de la France, qui ont foulé aux pieds les puissances du continent, trop long-temps et avec trop d'impunité pour croire aujourd'hui nécessaire de les ménager, ne pouvoient craindre de résistance à leurs mesures, et n'étoient pas dans le cas d'être scrupuleux sur le choix des moyens, pour effectuer tous les projets qu'ils avoient en vue.

Cependant, quoiqu'on leur eût peint l'Egypte comme un pays riche, elle ne promettoit pas des ressources immédiates de pillage, et le projet de la conquérir seroit encore resté dans le portefeuille du citoyen Talleyrand, sans une circonstance qui fit de sa prompte adoption une mesure de nécessité.

Chacun sait que le Directoire s'est engagé depuis long-temps à faire don à l'armée d'un milliard, à la paix générale. Cet engagement sembloit oublié comme beaucoup d'autres, jusqu'à ce que la nécessité de rattacher les troupes à ses intérêts, et de les mettre ainsi en état de consommer la révolution du 18 fructidor, vînt faire au triumvirat une loi de renouveler leur promesse, et de raviver les froides espérances de l'armée.

Aucune ne contribua plus au succès de cette fatale journée que l'armée d'Italie, qui, à la honte éternelle de Buonaparte, eut la faculté d'imposer silence aux conseils, et d'usurper tout le pouvoir de l'état.

Un tel service ne pouvoit être oublié. La prétention de ces soldats à une portion du milliard devint doublement valide; et, comme la guerre d'Italie étoit

supposée tirer à sa fin, des milliers retournoient en France pour faire valoir leurs droits.

Là commencèrent les embarras du Directoire. Il n'avoit pas d'argent à donner; mais un tel aveu eût été trop imprudent, et l'expédition d'Egypte fut mise en avant comme un expédient admirable pour appaiser les clameurs du moment, et pourvoir au sort de quarante mille vétérans façonnés au pillage, impatiens de tout frein, trop éclairés sur leurs services pour être écartés sans bruit, et trop pressans dans leurs demandes pour être amusés par de vaines promesses.

Tel est le principe de l'expédition d'Egypte *. Le pillage des chantiers

* Y a-t-il fable des Mille et une Nuits plus burlesquement romanesque que la vôtre, M. Pitt? Vous dites plus haut que, de tous temps, le gouvernement francais avoit en vue l'invasion

et des arsenaux vénitiens avoit heureusement fourni aux Français une quantité prodigieuse de munitions navales, et leur avoit procuré plusieurs vaisseaux de

---

de l'Egypte; et vous faites de l'exécution de ce projet un moyen subit, imprévu de soulager la France d'une prétendue protubérance de trente mille vétérans; et cependant, à cette même époque, elle en avoit trois cent mille sous les armes, et en a peut-être le double aujourd'hui qui ne perdent pas l'espoir d'aller un jour vous faire chanter dans l'église de Saint-Paul, d'autres *Te Deum* que ceux dont vous régale John Bull, à propos de vos victoires navales. Vous dites que nous supposions que la guerre d'Italie tiroit à sa fin; n'avez-vous pas vu le contraire? La contenance que nous avons toujours conservée en Italie, et qui, dans les mêmes circonstances, nous a mis à même d'affranchir le Capitole, de délivrer l'Helvétie de ses oligarches, est-elle celle d'une puissance qui se croit tranquillement en possession de ses triomphes? Non. Les aigles, les renards, les vautours s'agitoient autour de nous. Vous alimentiez leurs fureurs: c'étoit vous qu'il falloit frapper. Nous avons menacé le centre même de votre empire, et pendant l'agita-

ligne, frégates, &c. Avec les premières, ils réparèrent les vaisseaux qui étoient dans le port de Toulon, et rassemblèrent de tous les côtés des bâtimens de trans-

---

tion et le trouble que vous causoient nos menaces, nous sommes allés prendre poste dans le point qui nous rapproche le plus des riches possessions dont vous tirez votre insolence et votre orgueil. Que l'espoir de votre ruine soit prochain, qu'il soit reculé, qu'importe? Cette ruine est certaine, si nos premiers succès, que n'affoiblit pas tant que vous voulez le faire croire, le combat d'Alboukir, peuvent être maintenus. Qualifiez ce projet d'absurde, d'injuste, tant qu'il vous plaira; c'est vous qui l'avez nécessité; c'est vous qui, dominateurs insolens de la mer qui appartient au monde entier, qui dut être libre et commune à tous les peuples, dont vous deviendrez l'exécration, avez forcé la République française à cette audacieuse entreprise. Si le sort se déclare pour nous, votre règne est fini. Voilà le secret de vos efforts, de cette dissipation inouie de trésors que vous versez à pleines mains sur les princes qui se laissent entraîner par votre ambition. Voilà la cause véritable de vos intrigues, de vos mensonges, de vos libelles.

port. Durant ces préparatifs, on eut l'art d'enflammer l'ardeur et la cupidité des troupes par des annonces ambiguës d'une expédition, dont les avantages immédiats devoient faire oublier les conquêtes vantées de Cortès et de Pizarre.

Pour assurer le succès de cette farce, on ramassa de tous les coins de la France des artistes de tout genre, chimistes, botanistes, membres de l'Ecole pyrotechnique en grand nombre, et quantité de gens qui se donnent à eux-mêmes le titre de savans; et cette troupe fut obligée de prendre la route de Toulon. — Quand tout fut bien et dûment embarqué, Buonaparte assembla l'armée d'Italie, montant à vingt-deux mille hommes; et après leur avoir promis gravement sur son honneur, promesse qu'il observa avoir toujours été sacrée pour lui, que chacun d'eux recevroit, à son retour,

une somme d'argent suffisante pour acheter six acres et demi de bonne terre, il les prit à bord, et se mit tranquillement en route pour les enterrer tous en Egypte.

Chemin faisant, il recueillit près de vingt mille hommes de plus de l'armée d'Italie, robustes mendians qui auroient pu inquiéter le Directoire, si on les avoit laissé rester en Europe, et qui vont maintenant contribuer avec leurs fortunés camarades, à engraisser les vautours du Grand Caire.

Nous ne nous arrêterons pas sur la prétendue prise de Malte (1), ni sur les pa-

(1) Le succès de cet événement étoit déjà assuré avant que Buonaparte quittât Toulon, par les intrigues et les largesses de Poussielgues. Ces intrigues ont été depuis dévoilées par le bailli Teignie et par d'autres, et sont devenues le sujet d'une accusation formelle contre le grand-maître Hompesch, par les chevaliers qui ont

rades faites par cet invincible armement dans la Méditerranée; mais, après l'avoir conduit dans le port d'Alexandrie, nous revenons sur nos pas pour faire quelques observations sur son départ, sa destination supposée, &c.

La première circonstance qui nous frappe, est l'extrême ignorance des Français par rapport au pays où ils alloient porter le ravage et la désolation. Il y a des siècles qu'ils avoient des liaisons avec les ports de l'Egypte, et ils semblent n'en pas plus connoître l'intérieur, que les habitans de la lune. Cette ignorance étoit générale; depuis le com-

---

cherché un asyle en Allemagne, en sie, etc.

Observation.

Quand on a perdu son procès, on s'accroche où l'on peut. Amoncelez vos fables, et les croie qui voudra.

Ad populum phaleras.

mandant en chef (2) jusqu'au dernier soldat, tout étoit obscurité et aveugle confiance dans le plus aveugle des guides.

Les *savans* n'en savoient pas plus que les autres. — Comme Phaéton,

« Ils espéroient peut-être trouver des bois délicieux, des tours majestueuses et des cités remplies de richesses ».

Et comme lui ils ne trouveront, à ce qu'on peut imaginer, qu'une conflagration générale et une rivière.

Puisqu'il est question de ces savans,

---

(2) Dans une lettre de Buonaparte au Directoire, en date du 6 juillet, il dit : Cette contrée est toute autre chose que ce que les voyageurs et les historiens nous la représentent.

Observation.

Beau motif vraiment pour inculper d'ignorance une nation ! Français, je ne vous ferai pas l'injure de prendre votre défense. Vous opposerez le témoignage des siècles et de l'univers entier à cette brutale incartade.

examinons quel avantage la république des lettres tirera de leurs efforts, avantages pour lesquels on doit se rappeler que le Directoire qui les a *pressés* à bord a *déjà* reçu les félicitations de tous les amis de la liberté.

L'examen sera court. Tout ce que nous apprendrons d'eux, depuis l'heure de leur embarquement jusqu'à présent, est contenu dans une lettre de Berthier, aux consuls de la République romaine. « Les *savans* Monge, Berthollet, Bour-» sienne, etc. dit-il, ont combattu avec » le plus grand courage; ils n'ont pas » quitté les côtés du général pendant » toute l'action, et ont prouvé par leur » calme intrépide, qu'en combattant les » ennemis de la France (3), tout Fran-» çais est soldat ».

(3) Le jargon des Français est encore plus

Ainsi voilà ces « génies éclairés du 18e siècle » qui devoient reconnoître la construction des pyramides, plonger dans les catacombes, errer à travers les

---

choquant que leurs atrocités. Ils envahissent un pays ami qu'ils dévouent légèrement au pillage et à la dévastation, et les chefs de cette horde féroce de sauvages ont la détestable insolence de traiter — d'ennemis de la France le peuple qui ne les a provoqués par aucune agression, dont le seul crime est de défendre sa vie et ses propriétés, et qui, dans sa paisible ignorance, ne connoît ni les Français, ni les meneurs sanguinaires qui les emploient.

Observation.

Est-ce bien un compatriote des *Clive*, des *Hastings* et de tous ces insolens Nababs gorgés de l'or et du sang des malheureux Indiens, qui ose tenir ce langage? où sont les provocations de ce peuple doux et sans défense dont les Anglais ont envahi le territoire? Ce gouvernement féroce qui parle sans cesse de son humanité, et dont le gagiste s'appitoye sur le sort des *innocens* beys et des *doux* mamelouks, a-t-il traité en amis ou en *ennemis de l'Angleterre* ces Indiens qu'il a fait périr par millions? Odieuse hypocrisie! Les tigres et les hyènes compatissans!

détours des labyrinthes sacrés, déterrer les volumes mystiques d'Hermès, et en un mot, fouler d'un pied libre cette terre classique depuis les cataractes jusqu'aux sept embouchures du Nil, les voilà devenus des hommes de sang, obligés de rester sous la protection des troupes, et incapables de faire un pas à droite ou à gauche, hors de la portée de la mousqueterie ou du canon de l'armée *.

* Que signifie toute cette ridicule déclamation! qu'on n'est pas moins jaloux du courage que des lumières de nos savans; mais il n'est pas au pouvoir d'une plume vénale d'ôter ce nom respectable à des hommes qui le tiennent du suffrage universel de l'Europe éclairée; plus d'un anglais même sera indigné de cette sortie indécente, de ces plaisanteries de tréteaux contre des hommes estimables que de pareils traits ne peuvent atteindre; et quant aux avantages qui peuvent résulter de leur concours pour la république des lettres, nous ne craignons pas d'avancer que l'Institut d'Egypte donnera un glorieux démenti aux prédictions d'un misérable écrivailleur, qui ment à tant la page, et délire à tant le paragraphe.

Mais l'absurdité déployée dès le début de cette étrange expédition, n'est pas plus extraordinaire que l'obstination avec laquelle on l'a montrée à l'admiration de l'Europe. L'ignorance, la crainte, le jacobinisme ont été sans cesse en action, pour supposer une grande conception, où l'aveugle hasard seul avait part, pour chuchoter une savante combinaison de moyens au milieu d'un dénuement absolu, et pour promettre un succès infaillible à des hommes dont chaque pas est marqué par la destruction et le désespoir.

Avant que l'armée fût arrivée à sa destination, les vieux plans du gouvernement français étoient dans toutes les bouches, et on applaudissoit hautement à la sagesse d'attacher les beys à l'envahisseur, de renverser la domination de la Porte, et d'assurer pour jamais la

possession du pays à la grande nation.

Buonaparte arrive, et tout le plan est renversé. Ce sont les beys maintenant qu'il faut renverser, parce qu'ils ont seuls le pouvoir de résister, et c'est la souveraineté de Constantinople qu'il faut maintenir, parce qu'elle est à-peu-près nulle. Applaudissemens plus bruyans que jamais. « De mieux en mieux, s'écrient les têtes pénétrantes dont la sagacité a découvert de profonds desseins dans toutes les folies françaises. Ce pays y gagnera plus de cette manière que de l'autre.—Vive la République » !

Enfin, quand il se trouve en dernier résultat, que la haine et le desir de repousser l'ennemi sont les seules impressions faites sur les naturels de l'Egypte, et que les conquérans ne sont maîtres que du terrein qu'occupe leur armée, tout-à-coup voilà qu'on nous fait part

d'un nouveau plan, plus grand encore qu'on nous donne sérieusement pour le seul vrai, et dont le succès est infaillible. Ce qui n'a pas été fait en Egypte doit s'exécuter en Perse *.

On a découvert fort à propos que les habitans des côtes orientales avoient la religion primitive des arabes, avant d'être infectés des erreurs du mahométisme, et l'on sait que depuis long-temps, Buonaparte a, par le moyen de leur vénérable patriarche, entretenu une correspondance. Le nuage épais qui fatiguoit les yeux de l'humanité vient de se dissiper! L'Arabie est sur le point d'être rendue à la liberté, au bonheur; d'un

* Est-ce de la gaucherie? est-ce de la mauvaise foi? est-ce de l'ignorance? c'est tout ensemble. Si le cabinet de Windsor prend ses autorités dans les mille et une gazettes délirantes qui circulent sur le Pont-Neuf, nous devons avoir une idée bien merveilleuse des hommes d'état qui le dirigent.

côté par les armes françaises, de l'autre par ses innombrables et fidèles alliés. Le reste va de suite. L'Arabie une fois organisée, et dans la main du directoire et des deux conseils, un libre passage vers l'Inde s'ouvre à travers Mekran, la contrée des amis et des philosophes, et les tyrans de la mer sont chassés honteusement de Calcutta !

Il seroit inutile de renvoyer nos lecteurs à l'écrivain du moindre poids, pour voir réfuter toutes ces absurdités sur lesquelles pourtant les amis de la France * se sont arrêtés avec tant de complaisance et de délices ; mais s'il leur arrive de feuilleter Niehbur, ils y verront qu'il y a en effet quelques Arabes sauvages, pauvres, misérables, à demi-nus, qui errent le long des côtes de

* Les amis de la France ! ah ! ah !

l'Arabie proprement dite, et vivent de poissons pourris. Or, ces ichtyophages sont les sauvages éclairés, qui, de concert avec Buonaparte, doivent répandre les lumières de la liberté et de la vertu dans tout le monde oriental.

Mais ce n'est pas seulement la profondeur des plans militaires du général qu'on exalte par des éloges si mérités; le talent de législateur qu'il porte dans les pays qu'il a conquis, reçoivent un tribut égal d'applaudissemens, et ses admirateurs croiroient faire tort à sa réputation, s'ils oublioient d'articuler qu'il a joint la sagacité politique de Solon, à la science militaire d'Alexandre.

Le lecteur trouvera, (n°. x) une lettre de Buonaparte, contenant ce qu'il appelle son « organisation provisoire de l'Egypte »; s'il la lit avec attention, ainsi qu'une autre piece curieuse

(Appendix n°. VIII), il sera tenté de rabattre tant soit peu de son admiration pour ce nouveau Solon.

L'opiniâtre attachement des Orientaux pour leurs usages est si grand qu'il est passé en proverbe, et pourtant tout doit changer au premier mot! La simplicité et l'invariable uniformité de leurs habillemens ne sont pas moins frappantes; les siècles se succèdent et les retrouvent encore les mêmes; et pourtant, en conséquence d'ordres qui leur sont inconnus, ils sont tout-à-coup obligés de se chamarrer de schals et de rubans tricolores, comme les agens du directoire exécutif.

Toutes les relations compliquées qui lient la société où le général est jeté, il les méconnoît ou les contrarie; un maigre provisoire consistant en un ou deux règlemens généraux, doivent

représenter toutes les habitudes morales et les règlemens locaux, dont la variété infinie distinguoit le gouvernement du peuple de ces contrées.

Mais le remède est sous la main ; où les loix manqueront leur effet, la force suppléera à leur inefficacité. En toute occasion, on aura recours à l'intervention militaire sous le commandement d'un officier français (p. 88). C'est-là le grand, l'universel spécifique ! Après un appel inutile et malheureux à la sagesse civile, tout se résout en violence militaire, et c'est à coups de baïonnettes que le conquérant fera entrer son code dans la gorge des habitans..

Mais que pourroit-on attendre d'un homme qui, en Europe, a déjà signalé son incapacité par d'autres tentatives du même genre ? Laissons ses stupides admirateurs se rappeler son organisation

d'Italie (digne modèle de celle d'Egypte) changée à diverses reprises par lui-même, et du moment qu'il a été perdu de vue, dédaigneusement réformée par d'autres. Même nullité de plan ! même pauvreté de conception ! De son portemanteau il tire le prototype de toute législation; — la constitution de 1795, ce patron qui est pour toutes les tailles, et qui s'applique à toutes les situations et à tous les peuples. L'antiquité n'a rien connu de pareil à ce mode péremptoire de législation. Elle montroit quelque condescendance pour les usages et pour les préjugés des peuples soumis, et l'humanité, la sagesse, laissoit à un groupe de puissances foibles et contiguës, l'usage des loix qui leur avoient été si long-temps chères, et qui les éloignoit l'une de l'autre sous le rapport des principes et

des mœurs, aussi loin que du centre à l'un des deux pôles.

Mais l'Italie, laquelle au jugement de nos philosophes a montré autrefois cette peu politique foiblesse, vient de s'éclairer par de meilleures leçons. Toutes les considérations morales doivent céder à la suprême sagesse du porte-manteau; et républiques, monarchies, distinctions quelconques de gouvernemens aristocratiques, tout doit être balayé avec le balai de 1795. Quelle sera la constitution de Gênes? un directoire et deux conseils. Celle de Mantoue? un directoire et deux conseils. Celle de Bologne? question oiseuse! Regardez à la page — du porte-manteau: Que dit-elle? Un directoire et deux conseils. C'est cela. *Ventum est ad summum fortunæ*, et nous sommes des faiseurs de loix plus expéditifs et plus profonds que les an-

ciens, *achivis doctius unctis*. Une règle uniforme domine toutes les applications variées de la sagesse politique, et Minos, et Solon, et Lycurgue baissent la tête devant un simple rouleau de papier porté en triomphe dans toute l'Europe et parlant le même langage, inintelligible ou non, à chaque peuple, quel que soit son idiôme *.

Des prétentions législatives de Buonaparte, nous pourrions descendre maintenant à considérer la fraude, l'hypocrisie, le blasphême, l'impiété, la cruauté et l'injustice qu'il n'a cessé de déployer dès le commencement de cette fameuse expédition; mais nous aimons mieux les laisser à la plume fidelle de l'histoire,

* Quelle dépense d'esprit! quelle admirable sortie contre le gouvernement représentatif! Messieurs de la grande charte, laissez encore rouler quelques planètes au-dessus de vos têtes, et puis vous nous direz ce que vous en pensez.

qui sans doute les doit présenter un jour au juste mépris, à l'exécration de l'humanité toute entière.

Nous nous permettrons cependant une ou deux observations sur sa cruauté. Nous choisirons ce vice entr'autres, parce que les ignorans et les malveillans de ce pays n'ont rien tant préconisé que son humanité *. Un homme dont on pourroit dire, si l'on croyoit un moment à la métempsycose, que l'esprit de l'évêque Bonner a pris possession de lui, a eu l'insigne folie d'affirmer que Buonaparte « sa consolation et son triomphe » préfère la conservation d'un seul citoyen à la triste gloire de mille triomphes.

Où cet écrivassier, qui de son pupitre

* Plaisant argument ! Parlons de sa cruauté, non pas parce qu'en effet il est cruel, mais parce que d'autres ont parlé de son humanité, et que ces autres insultent aux sentimens (inhumains) de leurs compatriotes.

insulte aux sentimens de ses compatriotes, et qui ose vanter le plaisir que lui causent les succès de leurs ennemis, où a-t-il recueilli les preuves de ce tendre intérêt de Buonaparte pour la vie d'un citoyen? Est-ce au pont de Lodi, où il en a sacrifié six mille à la vanité de forcer un passage qu'il auroit pu tourner sans perdre un seul homme * Est-ce.....? Mais à quoi bon multiplier les questions, quand il n'y a peut-être pas un lecteur de gazettes en Europe (excepté cet ennemi empoisonné de l'honneur de ses compatriotes), qui ne sache que Buonaparte a versé follement plus de sang qu'aucun Attila des temps anciens ou modernes, qui avec les mêmes moyens s'est proposé le même but **.

---

* Les tactitiens d'Hoskotte, de Quiberon et d'Ostende, donner des leçons à un général français !

** Plus que les partisans des roses rouge et blanche;

Nous pourrons peut-être une autre fois nous étendre plus au long sur ce chapitre ; pour le moment nous nous bornons à renvoyer le lecteur à la lettre de Boyer, (n°. XXII.) et nous revenons au sujet de l'expédition.

Nous l'avons appelé une farce, nous pourrions à plus juste titre l'appeler une tragédie. C'est, nous en sommes persuadés (au reste, nous prions de croire que c'est ici notre opinion individuelle et privée), c'est un plan profond dont les seuls acteurs qui soient dans le secret, sont le directoire, Buonaparte, et peut-être Berthier. Le complot principal est de se défaire de l'armée d'Italie; le complot secondaire est de conquérir et de

---

plus que les massacreurs d'Irlande; plus que le parti vainqueur dans le temps de la proscription des Stuarts.

piller, n'importe quoi.... Si l'Egypte tombe, tant mieux ; si elle ne tombe pas, tant mieux encore. Le dénouement est effectué dans les deux cas, et le gouvernement débarrassé.

Mais alors à quoi bon faire toutes ces dépenses, hasarder la seule flotte qui leur reste, exposer leurs plus habiles officiers, leurs plus profonds philosophes, leurs premiers savans dans tous les genres ? Voilà, nous en convenons, des objections puissantes et raisonnables; et si nous ne pouvions y répondre d'une manière satisfaisante à nos propres yeux, nous renoncerions sans hésiter, à l'opinion que nous avons avancée, pour adopter à sa place celle de nos adversaires.

Nous commencerons par établir que ce dont le Directoire fait le moins de cas, ce sont les savans. Il a exporté les

principaux d'entr'eux à Cayenne *, pays encore pire que l'Egypte, et en France il en a fait une grande consommation en noyades, fusillades, &c. On peut donc en sûreté de conscience les mettre hors de cette controverse.

« Par rapport à la dépense », sans parler de l'espoir de se dédommager par le pillage de Malte et du Grand Caire **, les vues importantes qu'on se proposoit en valoient bien la peine. « Hasarder la flotte », semble en effet une objection plus sérieuse ; mais qu'on se rappelle que le Directoire n'avoit nulle idée qu'il nous fût possible d'envoyer

---

* Les habiles gens en fait de scienc', que Collot-d'Herbois, Bourdon, Willot, Ramel, Jordan-les-cloches ! &c. &c.

** Cette idee n'est pas aussi chimérique qu'on pourroit bien l'imaginer : *l'Orient* avoit plus d'un demi-million à bord quand il a sauté.

dans la Méditerranée, c'est-à-dire, dans une mer que nous avions abandonnée depuis près de deux ans, une escadre assez forte pour l'attaquer, et c'est ici le lieu de payer un juste tribut d'applaudissemens au secret, à l'habileté et à la promptitude avec lesquels cette importante mesure a été effectuée *.

« Pour ce qui est d'exposer leurs meilleurs officiers », nous disons, avec plus de confiance que jamais dans notre opinion, que le gouvernement n'a jamais eu un pareil dessein. Ils ont été envoyés, il est vrai, parce que l'armée

---

* Donnez-vous donc de l'encens. Tous vos vaisseaux étoient à la mer : vous n'aviez que la route à leur prescrire. La preuve qu'ils sont partis sans toutes les précautions nécessaires, c'est que, sans la perfide complaisance de la cour de Naples qui s'est dépouillée pour vous de toutes ses provisions, votre but étoit manqué ; vous retourniez à Gibraltar, et notre flotte n'eût pas reçu l'échec qui vous rend si fiers.

n'auroit pu se mettre en mouvement sans eux ; mais nous avons des preuves d'une certitude presque mathématique, qu'on avoit l'intention de les rappeler promptement en France. Il paroît par quelques-unes des lettres de Buonaparte qu'il n'avoit pas la moindre idée d'hiverner en Egypte : « Je passerai, dit-» il, les mois d'hiver en Bourgogne, où » je désire que vous me trouviez quel-» que petite retraite ». Voilà donc le mot de toute l'énigme. Buonaparte devait laisser l'aveugle troupeau qui l'avoit suivi se fondre dans la possession tranquille de l'Egypte, et sous quelque prétexte plausible retourner en Europe avec ses plus habiles officiers, et peut-être avec une poignée des plus maniables et des plus assouplis de ses soldats *.

* Oh ! pour cette fable, elle est trop plate, trop absurde, pour que vous puissiez vous flatter de prendre

Ce plan seul explique l'obstination mise à retenir la flotte sur la côte, en dépit des remontrances de Brueys, et du danger évident auquel elle étoit exposée. Le motif étoit de ramener « le conquérant de l'Egypte triomphant en France », et l'amiral qui n'étoit pas dans le secret, a fini par être la victime d'une perfidie qu'il ne pouvoit pénétrer.

Le premier d'août a ruiné tous ces plans si habilement tissus ; et Buonaparte est tombé dans les trames qu'il avoit ourdies pour d'autres. Tout retour est à présent impossible, à moins que ce ne soit comme fugitif ou comme prisonnier. Il a le loisir maintenant d'entrer dans les chambres des Pyramides, de

---

vos lecteurs dans un piége aussi grossier. A quel lourd Béotien persuaderez-vous qu'un seul Français fût capable d'être le fripon ou la dupe d'un pareil complot ? la haine extravague ; vous nous en donnez une preuve irréfragable.

tenir des conférences sur la tombe des Chéops, avec des imans et des muphtis; d'organiser, de conquérir, de planter des jardins botaniques et d'établir des ménageries; il peut passer du Delta à la Thébaïde, et de la Thébaïde au Delta avec sa suite de cheiks tricolores, et être salué comme l'ali Buonaparte du pays. Tout cela n'est que sottise; mais sa destruction finale ne peut être ni détournée ni différée; ses momeries hors de saison ne serviront qu'à priver de toute dignité la catastrophe du drame, et rendre sa chute tout à la fois terrible et ridicule *.

* Après un tour de force aussi vigoureux que le développement du plan qui précède, nous avons peine à croire comment l'auteur épuisé a pu fournir encore à cette tirade de gaîté. Le génie n'a pas toujours cette allure variée qui promène ses admirateurs du sérieux au réjouissant, du grave au plaisant. Mais que ne produit pas l'ivresse d'une victoire! Il voit sur la côte d'Aboukir l'Orient embrasé, des hommes livrés à la

Avant que nos lecteurs nous reprochent d'être trop enthousiastes dans notre attente, ou trop précipités dans nos jugemens, nous les prions de lire avec attention la correspondance suivante. Ils trouveront chaque officier de l'armée mécontent de sa situation, et impatient de retourner en France, maudissant le climat et le pays, et déplorant la sottise qui les aconduits à s'embarquer dans une expédition si délirante, si absurde, si désespérée. Ils trouveront l'armée entière sans tentes, sans bagages, sans munitions, sans secours médicaux, sans vin, sans eau-de-vie, n'ayant que peu des nécessités et aucune des douceurs de la vie *.

---

mort, le ravage, la destruction: c'est fort gai. Mon tigre jouit, il exulte; il est dans le centre de ses délices. Il ne faut pas troubler de si nobles jouissances.

* Il est bien sûr, notre gagiste, que nous trouverons

C'étoit-là la fidelle peinture de leur situation avant la destruction de leur flotte. Ce qu'elle est depuis, est aisé à conjecturer. Si l'on ajoute à cette accumulation de misère et de désespoir, la haine invétérée des Arabes, les trahisons des Egyptiens et la guerre meurtrière des mamelouks, avec les maladies dégoûtantes propres au pays, les chaleurs insupportables, les vents pestilentiels, les myriades dévorantes d'insectes venimeux, et la fétidité et putréfaction de dix mille marais infects, on sera assez porté à convenir de la justesse de nos conclusions.

Quant aux lettres que nous avons données, nous avons, autant que la chose étoit compatible avec notre plan, visé à la variété; elles sont, à l'exception d'un

toutes ces belles choses; on l'a payé pour qu'elles s'y trouvent.

très-petit nombre, extrêmement bien écrites, et font honneur au talent épistolaire de leurs auteurs, mais ce n'est pas encore là leur principal mérite; elles sont amicales et affectueuses, et nous voyons avec plaisir, que le poison glacé d'une philosophie détestable et impie n'est point encore parvenu à éteindre tout sentiment social.

Un mot encore. Notre motif a été bien éloigné du desir de faire rire nos lecteurs, lorsque nous avons admis dans cette collection les lettres de Guillot, de le Turcq, &c. Notre but a été de faire voir que depuis le plus haut grade jusqu'au plus bas, depuis le plus éclairé jusqu'au moins lettré, le sentiment de mécontentement et de dégoût est général; que, loin de nourrir dans son sein la pensée de s'établir en Egypte, il n'est pas un individu de l'armée (du moins autant

qu'il est parvenu à notre connoissance), qui ne tourne des regards de tendresse et d'anxiété vers sa patrie, et qui ne repousse avec horreur et désespoir toute idée de résidence, même pour quelques semaines, dans ce « paradis terrestre » ! *

---

* Voilà donc la digne conclusion de ces savantes prémices. Plus sages et plus modérés que vous, nous ne présumerons point ce qui arrivera, sans connoître ce qui est arrivé depuis le fatal événement dont vous vous targuez avec autant de sécurité. Nous aurons dans nos compatriotes, dans leurs chefs, la confiance méritée qu'ils ont droit d'attendre de nous. On pardonnera à quelques-uns d'entr'eux les légères indiscrétions, desquelles vous avez tiré un si beau parti, et persuadés que le Français, loin d'être abattu par les revers, s'agrandit avec les obstacles qui s'opposent à ses succès, nous attendrons de son courage, de sa fortune, de son ardeur pour la gloire, et de tous les sentimens louables et généreux qui distinguent son caractère, des résultats directement opposés à ceux que vous présagez.

TABLE.

AVERTISSEMENT DU LIBRAIRE, page j
AVANT-PROPOS DE L'ÉDITEUR, xxj
INTRODUCTION DE L'ÉDITEUR ANGLAIS, xxix
I. Louis Buonaparte, aide-de-camp du général en chef, au citoyen Joseph Buonaparte, 18 messidor an 6, 1
II. Jaubert, commissaire de la flotte, à son frère, 20 messidor an 6, 12
III. Jaubert, commissaire de la flotte, au général Bruix, ministre de la marine et des colonies, 21 messidor, 31
IV. L'amiral Brueys, au ministre de la marine, 21 messidor an 6, 52
V. Emmanuel Perrée, général de division, au vice-amiral Brueys, 6 thermidor an 6, 61
VI. Colbert, au commissaire des guerres Collasse, 6 thermidor an 6, 65
VII. D.... au général Beurnonville, 18 thermidor, 68
VIII. Le général Buonaparte, à l'amiral Brueys, 9 thermidor an 6, 71
IX. Le général Buonaparte, au général Kléber, 9 thermidor an 6, 76
X. Le général Buonaparte, au général Kléber, avec une copie de l'organisation provisoire de l'Egypte, 9 thermidor an 6, 84

XI. Dumas, général de division, au général Kléber, 9 thermidor an 6, 90
XII. Savary à Douzelot, 9 thermidor an 6, 97
XIII. Rampon, général de brigade, à son frère, 9 thermidor an 6, 107
XIV. Boursienne, secrétaire particulier du général en chef, à Louis Buonaparte, aide-de-camp du général en chef, 6 thermidor, 110
XV. Guillot, capitaine de brigade, à sa mère, 9 thermidor, 112
XVI. R. Desgenettes à sa femme, 9 thermidor, 117
XVII. ——— à sa femme, 9 thermidor, 121
XVIII. Choderlos, consul-général à Alep, au ministre des affaires étrangères, 9 thermidor, 126
XIX. Le contre-amiral Perrée, à Joille, capitaine du *Généreux*, 10 thermidor an 6, 132
XX. Le Turcq, aide-de-camp du général Berthier, à son père, 10 thermidor, 139
XXI. L'adjudant-général Boyer, au général en chef de l'armée d'Angleterre, 10 thermidor, 145
XXII. ——— à ses parens, 10 thermidor, 152
XXIII. Dupuis, général de division, et gouverneur du Grand Caire, à son ami Carlo, 11 thermidor an 6, 182
XXIV. Le Roy, commissaire de marine, à l'amiral Brueys, 11 thermidor, 188
XXV. Duval, commissaire des guerres, au citoyen Tripier, agent pour les hôpitaux, 14 thermidor an 6, 194

XXVI. Tallien, à sa femme, 17 thermidor an 6, 197
XXVII. ——— à Barras, membre du Directoire, 17 thermidor an 6, 204
XXVIII. L'aide-de-camp Loyer, au général Kléber, 17 thermidor, 207
XXIX. J. Menou, général de division, au général Kléber, 17 thermidor, 219
XXX. E. Poussielgue, contrôleur des dépenses de l'armée d'Orient, à sa femme, 17 thermidor, 238
XXXI. Le contre-amiral Gantcaume, au général Bruix, ministre de la marine, etc. 5 fructidor, 230
XXXII. Précis du combat du 1er août, par le même, au même, 18 thermidor 245
Appendix ou supplément, 255

CORRESPONDANCE

DE

L'ARMÉE D'ÉGYPTE,

INTERCEPTÉE

PAR L'ESCADRE DE NELSON.

N°. I.

Au Citoyen JOSEPH BUONAPARTE, *Député au Conseil des Cinq-Cents, rue des Saints-Pères*, n°. 1219, *fauxbourg Germain, à Paris.*

Alexandrie, le 18 messidor an 6.

Nous sommes en cette ville depuis le 14, mon cher frère ; elle a été prise d'assaut : je vais vous détailler nos opérations, non en commentateur, mais telles que j'ai pu les suivre.

Le 13, à la pointe du jour, nous découvrîmes les côtes d'Afrique, que l'avant-garde avoit signalées la veille ; bientôt nous fûmes à la hauteur des îles des Arabes, à deux lieues d'Alexandrie ; et la frégate *la Junon*, qui avoit été expédiée pour amener le consul de France de cette ville, nous joignit.

Celui-ci nous apprit qu'une escadre anglaise de 14 vaisseaux de ligne, dont deux à trois ponts, avoit passé à vue d'Alexandrie, y avoit envoyé des lettres pour le consul anglais, et avoit appris la prise de Malte aux négocians. Elle a fait ensuite route sur Alexandrette, comptant sans doute que nous y avions été débarquer pour nous rendre aux Indes par Bassora. Cette escadre avoit été en effet signalée par *la Justice* après notre départ de Malte : elle a eu la gaucherie de ne pas nous trouver. Les Anglais doivent être furieux. Il faut être extrêmement hardi et heureux pour traverser une escadre nombreuse avec des forces moindres, un convoi

de quatre cents petits bâtimens, et enlever en chemin une place telle que Malte, moitié par force et moitié par négociation.

Jusqu'à présent j'ai cru que la fortune pouvoit abandonner mon frère; aujourd'hui je crois qu'il réussira toujours, si les troupes gardent un peu de l'esprit national qui les anime si bien.

Les mamelouks savoient depuis trois semaines, par des bâtimens de commerce expédiés de Marseille, les détails de notre embarquement: voyant paroître les Anglais, ils crurent que c'étoit notre flotte; de manière que lorsque nous parûmes réellement le 13, ils étoient prêts à nous recevoir. La mer étoit grosse ce jour-là, les marins ne vouloient point que le débarquement eût lieu. Les vaisseaux mouillèrent à deux lieues au large. La journée se passa en préparatifs; et enfin, à onze heures du soir, nous débarquâmes sur de petits canots avec une mer et un vent très-orageux.

Nous marchâmes toute la nuit avec deux mille hommes d'infanterie (1); et le lendemain, à la pointe du jour, nous investîmes Alexandrie, après avoir chassé différens détachemens de cavalerie. Les ennemis se défendoient courageusement ; l'artillerie qu'ils avoient sur les tours et les murailles

---

(1) Ceci n'est pas exact; il est clair, par différentes lettres, qu'une grande partie de l'armée a combattu dans l'attaque d'Alexandrie.

Observations.

L'observation pourroit être vraie à la rigueur, et seroit tout au moins indifférente; mais elle n'en prouve pas moins avec évidence l'intention très-prononcée du gouvernement anglais d'affoiblir le mérite des victoires de l'armée française, d'insinuer qu'elle ne les acquiert qu'à la faveur du nombre. Prendra-t-il donc toujours, ce gouvernement machiavélique, ses autorités dans les gazettes mensongères stipendiées par lui et par ses véridiques alliés? Qu'il puise les faits dans ses propres mémoires, et qu'ensuite il démente, s'il en a le front, les grandes actions de cette poignée de Français conduite en Irlande par Humbert; qu'il dissimule les triomphes multipliés que cette petite troupe obtint pendant plusieurs journées contre des

étoit mal servie, mais leur mousqueterie étoit très-bonne. Ces gens-là ne savent pas broncher ; ils donnent ou reçoivent la mort sur leurs ennemis. Cependant la première enceinte, c'est-à-dire celle de la ville des Arabes, fut enlevée. Bientôt après, la seconde, malgré les feux des maisons. Les forts qui sont de l'autre côté de la ville, sur

---

divisions dix fois plus nombreuses. Qu'il avoue au moins qu'il a fallu vingt-quatre mille Anglais, commandés par un lord exercé depuis long-temps au métier des armes, pour réduire huit cents Républicains Français, devant lesquels toute la yéomanry de l'Irlande trembloit de toutes ses forces. Et n'est-ce point encore un triomphe du nombre que cette action où deux cents Républicains, sous les murs d'Ostende, ont fait rendre les armes à deux mille des plus formidables de ces défenseurs de la Grande-Bretagne, devenus leurs prisonniers? Qu'en dites-vous, gouvernement de Pitt ? Souvenez-vous que lorsque deux régimens français auront mis pied à terre sur les bords de la Tamise, vous n'aurez d'autre ressource que de vous tapir au fond de vos vaisseaux, et d'aller chercher un refuge au Bengale, parmi ces Indiens, qui n'ont point encore appris à connoître leurs forces, et dont, en attendant, vous épuisez le sang et l'industrie.

les bords de la mer, furent investis, et le soir capitulèrent.

Depuis le 14, on est occupé au débarquement des troupes, de l'artillerie, et des effets. Le général Desaix est sur le Nil à Demenhour. Les autres devoient le suivre.

Le lieu du débarquement est à deux lieues d'ici, à la tour de Marabout, ou les îles des Arabes. Les deux premiers jours, il y eut beaucoup de traîneurs, que la cavalerie mamelouk et arabe harcela ; je crois que nous avons perdu 100 tués et autant de blessés. Les généraux Kleber, Menou et Lescalle ont été blessés.

Je vous envoie la proclamation aux habitans du pays (2), et trois autres à l'armée. Elle a fait un effet merveilleux : les Arabes Bédouins, ennemis des mamelouks, et qui sont, à proprement parler, des voleurs in-

(2) Voyez le Supplément.

trépides, dès qu'ils l'eurent reçue, nous ont rendu une trentaine de prisonniers, et se sont offerts pour combattre avec nous les mamelouks. On les a très-bien traités. Ce sont des gens invincibles, habitans des déserts brûlans, montés sur les chevaux les plus légers du monde, et extrêmement braves. Ils habitent, avec leurs femmes et leurs enfans, des camps volans qui changent toutes les nuits. Ce sont des sauvages horribles; cependant ils connoissent l'or et l'argent: il en faut bien peu pour causer leur admiration. Ils aiment l'or, mon cher frère; ils passent leur vie à l'arracher aux Européens qui tombent en leurs mains, et pourquoi faire? pour continuer ce genre de vie, et l'apprendre à leurs enfans. Oh! Jean-Jacques, que ne peut-il voir ces hommes, qu'il appelle « les hommes de la nature »! Il frémiroit de honte et de surprise d'avoir pu les admirer.

Adieu, mon cher frère; donnez-moi de vos nouvelles. J'ai souffert beaucoup dans

la traversée; ce climat-ci m'accable, il nous changera tous. Quand nous reviendrons, on nous reconnoîtra de loin. Je suis un peu malade, et obligé de rester ici quelques jours. Tout le monde part demain (3). Adieu; je vous embrasse de tout mon cœur. Rappelez-moi au souvenir de Julie, Caroline, &c. et au législateur Lucien (4). Son

---

(3) On voit, d'après la lettre de Boursienne (n°. XIV), qu'il étoit encore au même endroit le 27 juillet.

Observation.

Je ne vois pas le fin de cette remarque. Assurément par ces mots, *tout le monde part demain*, l'auteur de la lettre n'entendoit autre chose, sinon que l'armée destinée à la conquête poursuivoit sa route. Il falloit bien laisser à Alexandrie et une garnison, et des officiers en état d'y faire les arrangemens nécessaires, tant pour le débarquement des effets laissés sur les navires, que pour la correspondance, &c. &c.

(4) Ce mot est dans l'original, et fait, selon toute apparence, allusion à quelque circonstance d'histoire privée.

Observation.

Eh quoi ! messieurs de l'Angleterre, vous avez

voyage avec nous lui eût été fort utile; nous voyons plus en deux jours que les voyageurs ordinaires en deux ans.

Il y a ici de remarquable la colonne de Pompée, les obélisques de Cléopâtre, le lieu où étoient ses bains, beaucoup de ruines; un temple souterrain, des catacombes, quelques mosquées et quelques églises; mais ce qui l'est plus que tout cela, ce sont le caractère et les mœurs des habitans. Ils sont d'un sang-froid étonnant. Rien ne les émeut; la mort est pour eux, ce qu'est le voyage d'Amérique pour les Anglais (5).

---

envahi la Corse, vous en êtes restés en possession assez long-temps, et vous ignorez des noms des membres de la famille du vainqueur de l'Italie? Vous ne savez pas que Lucien Buonaparte est un des législateurs de la République Française? Vous les payez bien, mais ils vous servent mal, vos espions.

(5) On a voulu signifier sans doute un objet de peu d'importance; cependant une expression très-ressemblante à celle-là est passée en proverbe parmi eux.

Observation.

L'Anglais, quittant toutes ses liaisons de parenté,

Leur extérieur est imposant : nos physionomies les plus caractérisées, sont des mines d'enfans en comparaison des leurs; elles ont plus que nous une variété étonnante. Les femmes sur-tout couvertes d'un drap, dont elles s'enveloppent et se couvrent la tête jusqu'au sourcil; un linge (pour les femmes du peuple) leur couvre le visage depuis le front, ne laissant que les ouvertures des yeux, de manière que, pour peu que le linge soit flétri, elles font peur.

Leurs forts et leur artillerie sont d'un ridicule achevé ; ils n'ont point de serrures,

---

d'amitié, et les sacrifiant avec une indifférence barbare à son avidité commerciale, à l'amour du gain, partant pour l'Amérique ou pour les grandes Indes sans y mettre plus d'importance et de réflexion que s'il ne couroit pas les risques d'une séparation éternelle, peut en effet bien paroître extraordinaire à un peuple chez qui tous les attachemens doux et aimables, toutes les affections tendres sont si naturels. La comparaison de cet imbécille prédestiné, qui fait assez peu de cas de la vie pour se la voir enlever sans qu'il daigne y penser, est bien digne de figurer avec la cruelle apathie des grenouilles de la Tamise.

point de croisées. Enfin ils sont dans l'aveuglement des premiers temps.

Oh ! combien de misanthropes seroient convertis, si le hasard les jetoit au milieu des déserts de l'Arabie !

Adieu, mon cher frère ; tout à vous.

J. C. Bonaparte.

P. S. Je vous prie, mon cher frère, de faire donner de mes nouvelles à la citoyenne Coupry, ma vieille et ancienne hôtesse, rue Saint-Honoré, n°. 27, près le passage des Feuillans ; lui dire que je n'ai pas eu le temps de lui écrire, et que je me rappelle à son souvenir.

N°. II.

Jaubert à son frère (1).

Au mouillage d'Aboukir, le 20 messidor an 6.

Nous voici, mon cher Jaubert, sur les côtes de l'Egypte ; nos braves ont entamé son territoire, et tout nous promet qu'avant peu de temps, au despotisme imprévoyant des mamelouks, et à l'apathie des Egyptiens, auront succédé un gouvernement créateur, et une émulation jusqu'à présent inconnue parmi les habitans.

Nous sommes maîtres d'Alexandrie : nos troupes ont occupé en passant Aboukir, ont

(1) La lettre jointe à celle-ci, qui mérite la plus sérieuse attention, induit à croire que Jaubert étoit commissaire sur la flotte. Le couvert en est perdu ou égaré, et selon toute apparence elle s'adresse à son frère, l'un des généraux français à l'armée d'Italie.

pris Rosette, et ont conséquemment en leur pouvoir, une des principales bouches du Nil. Je suppose que tu as sous les yeux la carte et le Voyage de Savary, ou de quelqu'autre (2).

---

(2) Il y a dans l'original, *la carte du voyage de Savary ou de quelque autre.* Nous ignorons de quel autre voyage Jaubert veut ici parler, et peut-être ne le sait-il pas lui-même; mais certainement le voyage de Savary est une assez mauvaise production. C'est la rapsodie de cet homme, et son panégyrique trompeur de l'Egypte, qui paroît avoir considérablement ajouté, dans l'esprit du gouvernement français, au desir qu'il a depuis long-temps manifesté, de s'emparer de cette contrée. Il paroît d'ailleurs que ce voyage est le seul *vade-mecum* tant des savans que des chefs de l'expédition, et qu'ils accordent aux récits de Savary une confiance sans borne. Les savans, selon toutes les apparences, n'ont rien fait pour éclairer leur crédulité et dissiper leurs illusions; car *il ne convient pas*, comme l'observoit très-bien Pangloss étant à l'hôpital, en y crachant sa dernière dent, *il ne convient pas*, dis-je, *à un philosophe de changer d'opinion*; mais les généraux ont hautement et fréquem-

Le 13 messidor, à six heures du matin, nous étions à six lieues d'Alexandrie. La frégate *la Junon* eut ordre d'aller à l'entrée du port remettre au consul français une lettre ostensible, mais avec mission expresse d'emmener le consul et tous les Français qui se trouveroient dans la ville. Tout y étoit

---

ment exprimé leur chagrin et leur indignation, en voyant qu'ils avoient été si misérablement induits en erreur.

Observation.

C'est vouloir soi-même en imposer d'une manière bien misérable à l'ignorance et à la crédulité, de supposer que les Français ne connoissent l'Egypte que par Savary. Les Anglais eux-mêmes n'ont-ils pas fourni des mémoires assez considérables sur cette contrée ? Bruce, Pococke, leur donneroient des démentis assez bons. Mais pourquoi recourir à des autorités modernes pour l'apprécier, tandis que l'histoire de tous les siècles retentit du bruit de sa fécondité et de son importance ? tandis que la vue seule de sa situation géographique atteste l'avantage qu'un gouvernement intelligent peut en tirer ? Et quand on écarteroit encore ces preuves si frappantes, si évidentes, a-t-on besoin d'autre chose que des efforts qu'a faits la Russie

en combustion : depuis deux mois on parloit de la descente des Français ; on s'y étoit mis en défense *à la manière des Turcs.*

L'apparition qui avoit eu lieu le 10 d'une escadre anglaise de 14 vaisseaux, que le gouverneur d'Alexandrie s'obstinoit à regarder comme français, avoit redoublé les

---

pour s'y établir ? Les négociations entamées sur cet objet sont connues de tout le monde. La France n'a fait que prévenir les tentatives de cette vorace alliée de la Grande-Bretagne. Le désespoir de cette dernière puissance est d'avoir vu manquer ce projet, qui pouvoit lui assurer le sceptre de l'Inde, que la conquête des Français lui fait tenir d'une main mal assurée. Quant à ces prétendues marques de *chagrin* et d'*indignation*, que le benin glossateur suppose à nos généraux, nous voulons bien croire que certaines gens, très-disposées à prêter à nos guerriers des idées si différentes de la conduite héroïque qu'ils ne cessent de tenir, ajouteront une foi bien implicite à ses assertions ; mais pour ceux qui connoissent parfaitement le militaire français, il voudra bien leur permettre de le soupçonner un peu d'avoir aidé les textes des lettres qu'il publie à se prêter à ses idées favorites, et nous l'en félicitons, car c'est généreusement remplir le rôle qui lui est prescrit : il faut qu'il gagne son argent.

alarmes de la ville, et rendu de plus en plus critique la position des habitans français. Le consul obtint cependant trois heures pour se rendre à bord de *la Junon :* cette frégate l'amena sur *l'Orient ;* on sentit la nécessité d'agir promptement, soit pour arracher Alexandrie aux Anglais, soit pour mettre notre escadre à couvert d'un combat qui eût été très inégal dans le désordre d'un premier mouillage sur un fond inconnu.

La flotte anglaise a joué de malheur ; elle nous a manqué sous la Sardaigne ; elle a manqué ensuite le convoi de Civita-Vecchia, composé de 57 bâtimens, et portant 7000 hommes d'Italie. Elle n'est arrivée devant Malte que cinq jours après que nous avons quitté cette île ; elle est arrivée devant Alexandrie deux jours trop tôt pour nous y rencontrer. Il est à présumer qu'elle est montée jusqu'à Alexandrette, croyant que c'est-là que doit s'opérer le débarquement pour la conquête de l'Inde. Nous la verrons enfin ; mais nous sommes mouillés

de manière à tenir tête à une flotte double de la nôtre.

Telle a été pourtant la position critique où nous nous sommes trouvés le 13 au matin, que quelque prompt que fût le débarquement, nous pouvions être surpris par les Anglais au milieu de l'opération. Aussi dès quatre heures du soir, le général en chef étoit-il sur une galère avec son état-major, environné des canots et chaloupes des bâtimens qui avoient envoyé des détachemens pour la descente.

Le 14 au matin, le débarquement s'est opéré sur le fort appelé *le Marabou*, à deux lieues à l'ouest d'Alexandrie. Point de résistance ! pas un canon au Marabou ! La troupe s'achemine par pelotons vers la ville; les traîneurs ou ceux qui s'écartent, sont attaqués par des partis d'Arabes et de quelques mamelouks qui voltigent çà et là. Il y a des combats particuliers où nous perdons quelques hommes. Arrivés à la ville, nos

braves éprouvent de la résistance. Des canons de 3 et 4 (et nous n'en avions pas encore), des carabines, des pierres, tout annonce la résolution de se défendre. Le général Kleber est blessé à la tête; le général Menou en plusieurs endroits. Mais à onze heures nous étions maîtres d'Alexandrie, et les tirailleurs qui se défendoient par les fenêtres étoient ou cachés ou tués. Les mamelouks et une grande quantité d'Arabes s'étoient refugiés dans le désert. Restoit une partie des habitans fort étonnés qu'on ne leur coupât pas le cou (3), et lisant avec

---

(3) L'étonnement de ceux des habitans d'Alexandrie qui étoient demeurés dans la place, en voyant que les Français ne leur coupoient point le cou, peut assez bien s'expliquer, soit dit sans offenser la sagacité de mons Jaubert. Il ne faut à cet effet que jeter un coup-d'œil sur la longue lettre du citoyen Boyer à son père (voyez n°. XXII). Après que l'on eut massacré indistinctement, *pendant l'espace de quatre heures*, ce peuple qui n'étoit pas l'agresseur (car on ne lui fera pas sans doute un crime d'avoir disputé

extase la proclamation (4) que le général en chef avoit fait imprimer en arabe, et que

---

sa vie et ses propriétés à une horde d'étrangers rapaces et altérés de sang), ceux qui survivoient, tremblans et ne voyant autour d'eux que l'image sanglante de la mort, ont dû véritablement être étonnés de voir qu'on leur laissât la vie, et lire avec plaisir, ou si M. Jaubert le veut, avec des transports de joie (*il y a dans l'original* en extase: *or l'extase n'est pas de la joie*), un écrit qui leur promettoit la cessation, ne fût-elle que momentanée, des horribles cruautés de leurs conquérans.

Observations.

Qu'ils sont humains ces insulaires ! comme ils prennent avec chaleur les intérêts des opprimés ! Depuis six ans ils font couler le sang d'un bout à l'autre de l'Europe ; ils ont fait servir les mers du monde entier de tombeau aux infortunés habitans de tout le globe ; ils égorgent chaque jour leurs propres compatriotes ; ils portent en ce moment la désolation et le carnage dans la malheureuse Italie ; ils ont envahi les possessions de tous leurs voisins, toutes les terres qu'ont pu aborder leurs vaisseaux, ont payé le tribut à leur rapacité et à leurs passions sanguinaires ; ils soulèvent les rois contre les peuples, alimentent de l'or qu'ils ont

vous lirez sûrement dans les papiers publics.

Cette proclamation a donné lieu à deux singularités remarquables. La veille, nous avions pris quelques Turcs et Arabes que nous avions retenus à bord : il s'agissoit de calmer leur imagination, et d'en faire des apôtres. Ce fut un prêtre maronite de Damas *(chrétien comme nous)* qui fut chargé de les leur lire, et d'y faire un petit commentaire. Quand vous verrez la proclamation, vous jugerez comme ce rôle lui alloit (5).

---

volé, les mercenaires armés pour défendre des monarques plus vils que ceux qu'ils stipendient ; et ils se récrient contre quelques violences nécessaires sans doute, puisqu'ils en sont eux-mêmes la principale cause. Oui, c'est en effet au philanthrope à gémir des maux qui affligent l'espèce humaine, et la guerre est le premier et le pire ; mais appartient-il au tigre inhumain d'affecter le langage de la modération et de la paix ?

(4) Voyez l'appendix, n°. 1.

(5) Jaubert n'auroit pas été un mauvais collaborateur d'Hébert, ou du *véritable Père Du-*

Le jour de la descente, le contre-amiral turc, qui étoit dans le port d'Alexandrie

---

chesne. C'est la même impiété, la même indécence, le même empressement à adopter tous les préjugés du peuple, dans la vue de les faire concourir à des projets de pillage et de proscription.

L'hypocrisie, de quelque nature qu'elle soit, est toujours condamnable; mais l'hypocrisie de l'athéisme est une monstruosité: elle unit la lâcheté au crime.

Ceci nous fournit occasion d'observer que l'authenticité de la proolamation de Buonaparte est incontestable; c'est ce que prouve ce passage. Nos lecteurs ne peuvent avoir oublié avec quelle obstination les écrivains de l'opposition, pénétrés du respect religieux qu'ils ont voué à leur général chéri, ont soutenu d'abord que cette pièce étoit controuvée, qu'elle avoit été fabriquée en Angleterre même; et lorsqu'ensuite elle parut en France mutilée et déguisée (comme on compte sur l'Espagne, il n'est pas prudent de faire du mahométisme une profession ouverte), on se rappelle avec quelle versatilité ces messieurs virèrent de bord; ils convinrent que Buonaparte avoit véritablement publié une procla-

avec la caravelle (gros vaisseau du Grand-Seigneur) destinée à percevoir les tributs

---

mation ; mais ils prétendirent que la vraie copie de cet écrit ne se trouvoit que dans les papiers français.

Nous ne disputerons point avec eux : la traduction que nous publions a été faite sur l'original arabe, par le drogman de notre ambassade à la Porte ; et le lecteur, en y jetant les yeux, comprendra aisément comment et pourquoi Jaubert s'amuse de si bon cœur du rôle joué en cette occasion par le maronite, ou prêtre chrétien.

Observation.

Cette longue et insolente note où l'on rappelle à dessein le nom d'Hébert, plus exécré cent fois en France, que sa personne n'étoit chérie par ceux mêmes qui cherchent ici à ressusciter sa mémoire, et qui payoient si généreusement ses excès révolutionnaires et ses feuilles ordurières, est d'abord un monument de l'hypocrisie la plus caractérisée. Mais très-pieux et très-religieux glossateur, vous n'avez pas eu l'intention, en prenant ce masque dévot, d'en imposer aux esprits justes, aux têtes pensantes. Je ne ferai point d'efforts pour détromper les idiots à qui vous voulez donner cet insipide aliment, mais je vous parlerai à vous ou au gouvernement qui vous

de l'armée, envoya à bord de *l'Orient* capitaine de pavillon avec un présent de

---

paie. Quelle fut, (dites-le-moi si vous le savez) la politique des conquérans, qui voulurent conserver leur empire sur les peuples qu'ils s'étoient soumis ? Ils prirent leurs coutumes et leurs langages, adoptèrent leur culte, ou du moins en firent le semblant. C'est par-là que la famille tartare de Gengis s'assura la souveraineté de la Chine. Plus anciennement Alexandre avoit, dans Persépolis, offert l'encens aux dieux des Perses. Voulez-vous que le général qui conduit des Français ne soit pas, au dix-huitième siècle, aussi habile que ses prédécesseurs en conquêtes ? Voulez-vous qu'il dise des Mahométans ce que ces derniers disent de vous et de nous, *ces chiens de chrétiens ?* Voulez-vous que nous vous ressemblions, à vous, qui proscrivez avec une fureur si chrétienne les catholiques romains, les papistes, quand vous feignez de vouloir replacer le pape sur la chaire curule, où s'assit autrefois le premier des Brutus ? Votre inculpation d'hypocrisie tombe donc absolument à faux. Composons : mettez à sa place une indifférence pour toute espèce de culte, et ce ne sera pas de l'athéisme. Mais le jésuite Garrasse, d'injurieuse mémoire, appeloit l'avocat Pasquier athée. Il qualifioit ainsi théologiquement tous les adversaires de son ordre, de ces jésuites pris sur le fait, en amalgamant à la religion de Christ, dont ils se disoient les apôtres, les dogmes et les cérémonies chinoises de Confucius et de ses partisans.

deux moutons, pour s'informer des projets de l'armée navale. On lui donna à lire la proclamation : il s'en excusa sur ce qu'il ne savoit pas lire l'arabe ; on y suppléa. Chaque passage qui traitoit de l'insolence des mamelouks le faisoit bondir de joie. Il demanda des proclamations pour la répandre, et assura que le contre-amiral qui représentoit le Grand-Seigneur, donneroit à chacun l'ordre de bien accueillir les Français ; enfin il se retira très-satisfait, après avoir pris le café et mangé la confiture (6). La caravelle

---

(6) Nous avons donné dans l'*appendix*, l'adresse de Buonaparte au vice-amiral. On y retrouve l'insolence ordinaire de son style. Quant à la farce jouée à bord de *l'Orient* par le messager turc, nous n'en croyons pas un mot ; mais quoi qu'il en soit, il est toujours certain, s'il y a eu quelque momerie en cette circonstance, que ce n'est pas le turc qui en a été la dupe.

Observation.

Cette fois-ci vous nous rendez bien difficiles à croire ; et si nous voulions croire nous-mêmes que vos apos-

est encore dans le port avec son pavillon de commandement.

Le 16, je descendis à Alexandrie avec l'amiral : ce qui avoit resté d'habitans, ainsi que les Arabes de la campagne, me parurent assez bien remis de leur frayeur, et assez confians. On voyoit dans le bazar (marché) des moutons, des pigeons, du tabac à fumer, et sur-tout force barbiers, qui mettent la tête du patient entre leurs genoux, et qui semblent plutôt prêts à la décoler qu'à lui faire sa toilette. Ils ont cependant la main fort légère. Je vis aussi quelques femmes; elles sont affublées de longs vêtemens qui cachent absolument leurs

---

trophes très-impolies au style du général, votre incrédulité fort indifférente sur des faits, et la bonhomie gaillarde avec laquelle vous jugez que le messager turc y entendait finesse, ne sont que de plates inepties, dignes de ceux dont vous voulez capter la bienveillance par le rôle dont vous vous êtes chargé, quelle conclusion en tireriez-vous? Que votre note est au moins inutile, et que vous auriez dû laisser au lecteur la liberté de porter lui-même son jugement.

formes, et qui ne laissent découvert que les yeux, à-peu-près comme les habillemens des pénitens de nos provinces méridionales.

Cette ville, où l'on dit qu'il reste 10,000 habitans, n'a de l'ancienne Alexandrie que le nom, encore les Arabes l'appellent-ils *Scanderia*. Les traces de son enceinte annoncent qu'elle étoit fort grande et qu'elle a bien pu contenir les 300,000 ames que les historiens lui donnent. Mais le despotisme, l'abrutissement qui l'a suivi, et enfin la découverte du Cap de Bonne-Espérance, l'ont successivement réduite à l'état misérable où on la voit.

C'est un amas de ruines où l'on voit telle maison bâtie de boue et de paille, adossée à des tronçons de colonnes de granit. Les rues n'y sont pas pavées : l'image de la destruction ressort bien davantage à la vue de deux monumens qui seuls ont traversé intacts les siècles qui ont tout dévoré autour d'eux.

C'est la colonne de Pompée, et qui a été élevée par Sévère; je ne l'ai vue qu'à une certaine distance, mais j'ai vu de près et mesuré de l'œil l'obélisque appelé l'aiguille de Cléopâtre; il est d'une seule pierre de granit très-bien conservée : il m'a paru avoir 72 pieds de hauteur, 7 à sa base, et 4 vers le sommet; il est surchargé d'hiéroglyphes sur ses quatre faces. On voit çà et là quelques dattiers; arbres tristes, qui ressemblent assez de loin au pin dont la tige a été dépouillée jusques vers le sommet.

Tel est l'abord de cette terre dont l'intérieur est si fertile, et qui, sous un gouvernement éclairé, peut voir renaître les siècles d'Alexandrie et des Ptolémées.

Arrivés au quartier général à l'extrémité de la ville, nous y trouvâmes un mouvement, un air de vie qui y étoit inconnu depuis long-temps, des troupes qui débarquoient, d'autres qui se mettoient en marche pour traverser le désert vers Rosette.

Les généraux, les soldats, les Turcs, les Arabes, les chameaux, tout cela formoit des contrastes qui peignoient au naturel la révolution qui alloit changer la face de ce pays (7).

Au milieu de cette confusion paroissoit le général en chef, réglant la marche des troupes, la police de la ville, les précautions sanétaires contre la peste, traçant de nouvelles fortifications, coordonnant les

---

(7) Ce tableau donne une idée assez juste de l'esprit turbulent de cette nation. Au-dehors, au-dedans, ce sont toujours les mêmes vues, les mêmes espérances. Dans toutes les nuances bigarrées, que le hasard peut leur présenter, ils découvrent la destruction des empires ; et lors même qu'il ne s'agit que d'hommes et de chameaux, mêlés confusément, ce désordre fortuit est à leurs yeux l'indice infaillible de révolutions prochaines.

Observation.

Il faut au moins convenir que ce Français, accusé de turbulence quand il met à l'exécution d'une grande

mouvemens de l'armée navale avec ceux de l'armée de terre, dépêchant avec des Arabes soumis des proclamations aux tribus épouvantées. Un grand exemple frappa dans ce moment : un militaire fut amené qui avoit enlevé un poignard à un Arabe paisible ; le fait vérifié en un instant, le militaire fut fusillé sur la place.

Aussi, dès le lendemain, une tribu entière de trois mille Arabes envoya-t-elle au général en chef des députés qui jurèrent avec lui, *sous peines de l'enfer*, amitié entre les deux nations. Ils ramenèrent des prisonniers parmi lesquels il se trouva une

---

entreprise l'activité qui en assure le succès, n'a pas grand tort de voir l'*indice d'une révolution prochaine* dans des mouvemens militaires qui sont tous dirigés vers ce seul but. Et moi, je ne vois dans les réflexions chagrines de l'auteur que je suis à la piste, qu'une humeur très-maussade, et d'autant plus déplacée, que les gens sensés seront bien éloignés d'y trouver un motif de mésestimer une nation chez laquelle la vivacité d'esprit n'empêche ni les grandes conceptions, ni les résolutions généreuses.

femme ; ils l'avoient battue. Cette tribu veut fournir des soldats tout armés, d'autres imiteront sûrement cet exemple. Guerre aux mamelouks ! paix aux Arabes ! tel sera le cri qui grossira nos armées, et qui balaiera devant nous les oppresseurs de cette partie du monde.

Je suis forcé de finir ; le bâtiment part. Je n'ai pas relu pour voir si on a fidèlement copié. Suppléez-y. Adieu.

JAUBERT.

N°. III.

(*Pour vous seul*).

Lettre de JAUBERT *au général* BRUIX (1).

En rade d'Aboukir, le 21 messidor.

JE vous rends un compte administratif par ma lettre de ce jour, mon cher Bruix; je dépose ma circonspection ordonnatrice pour vous parler de notre position dans ce pays.

---

(1) C'est particulièrement sur cette lettre que nous avons desiré d'appeler l'attention du lecteur; on verra que son plus grand intérêt résulte de l'intimité subsistante entre Jaubert et le ministre de la marine. Il a donc cru pouvoir lui parler avec quelque liberté, sans courir le risque de faire un voyage à Cayenne.

Observation.

Non-seulement le commentaire, mais le texte même de cette lettre, prouve l'intention d'en faire un des points d'appui principaux du système de trouble et de

Il n'y aura pas d'ordre dans ma lettre, parce que je suis continuellement distrait par les demandes réitérées que vous savez qu'on

---

mécontentement qu'on veut exciter par la publication de cette correspondance. Le malheureux Jaubert n'existe plus pour démentir les faussaires qui ont pu ou corrompre, ou changer, ou étendre ses phrases. Mais ce poison, apprêté avec si peu d'art, n'opérera point le mal qu'on en attend. Que seroit-ce, au surplus, que le mécontentement d'un individu, sur tant de preuves de dévouement et d'affection données par les coopérateurs de cette grande entreprise? Nous ne savons quels étoient le caractère et les habitudes du commissaire Jaubert; mais il est bien vrai qu'un commissaire-ordonnateur peut voir autrement qu'un général d'armée; que souvent l'intérêt personnel ou l'amour-propre, froissés de quelque manière, font porter des jugemens que désavoueroient le désintéressement et la modestie. Jaubert annonce qu'il n'y aura pas d'ordre dans sa lettre, *parce qu'il est continuellement distrait*, &c. ces distractions multipliées ont sans doute influé sur lui, et ont contribué à l'augmentation de sa mauvaise humeur. Au reste, telle qu'elle fût, elle ne pouvoit lui procurer le désagrément de faire un voyage à Cayenne. Cette exagération insultante à la liberté d'écrire porte absolument à faux; mais il faut bien que l'auteur la suppose pour justifier le gouvernement anglais, et les mesures hostiles qu'il emploie contre l'émission de la pensée.

n'épargne pas au mouillage, et que d'ailleurs le bâtiment courrier est prêt à partir.

En général, les officiers de terre et de mer se sont quittés froidement. L'entassement où l'on étoit pour les logemens, et la maigreur des tables, devoient nécessairement produire ces effets (2).

---

(2) Nous avons sous les yeux une lettre officielle de Jaubert à Bruix, à bord de *l'Orient*, en date du 4 juillet. Cette lettre n'est pas en général assez intéressante pour être mise sous ceux du public ; mais le paragraphe qui la termine peut jeter quelque lumière sur ce passage.

« Deux cent quatre-vingt-treize bâtimens com-» posoient les convois de Toulon, Marseille, Gê-» nes, Ajaccio et Civita-Vecchia ; ils étoient ar-» més d'environ 4,500 hommes, et portoient, » outre l'artillerie destinée pour l'armée de terre, » 22,000 hommes et 1,200 chevaux ».

On estime, d'après divers calculs, que le nombre d'hommes embarqués, tant de France que d'Italie, a été d'environ 40,000. Ce n'étoit ni des régimens, ni des compagnies d'élite ; mais tous étoient des hommes choisis. A présent, si l'on compte 5,000 hommes pour la garnison de

Tous les ordres un peu importans ont, dans le commencement, été donnés par le

---

Malte et pour les accidens du voyage, on trouvera que le nombre des gens de guerre, distribués à bord des vaisseaux de guerre, devoit être d'un peu plus de 11,000. Si l'on ajoute encore à ceux-ci l'état-major de l'armée, on concevra alors, comme le dit Jaubert, que des hommes qui ont été entassés de la sorte, pendant près de trois mois, ont dû se quitter froidement.

On voit d'après une liste de Boyer, liste parfaitement exacte, que l'armement consistoit en 15 vaisseaux de ligne, 14 frégates, plusieurs corvettes et autres navires plus petits. Il ne sera pas hors de propos de dire ici en peu de mots quel a été le sort de toute cette flotte. Sur 15 vaisseaux de ligne, onze ont été pris et détruits par lord Nelson; deux se sont sauvés à Corfou et à Malte, et deux sont restés dans le vieux port d'Alexandrie. Des 14 frégates, deux ont été détruites dans le grand combat, une prise par les Turcs, une autre (*la Sensible*) prise par nos croiseurs; huit sont en ce moment dans le port d'Alexandrie; une autre, enfin, est on ne sait où. Il est probable qu'elle a relâché dans quelqu'un des ports de la Turquie. Des bâtimens

général en chef, par la suite le chef de l'état-major Berthier, les transmettoit à l'ami-

---

plus petits, quelques-uns ont été détruits et quelques autres pris.

Il est assez plaisant de voir que de tout ce grand armement, le plus grand, dit Boyer, qu'on ait jamais vu sur la Méditerranée (voyez sa lettre, n°. 22), il n'en soit pas encore revenu un seul en France ; et nous serons, à dire vrai, fort trompés s'il en revient jamais un seul. Les Français peuvent s'amuser, tant qu'il leur plaira, ainsi que les Jacobins d'Angleterre, leurs imitateurs, à présager de loin à quel heureux empire la flotte ira désormais porter les bienfaits de la liberté. Ces bienfaits sont inappréciables sans doute ; mais..... la flotte ne sortira plus d'Alexandrie.

Observation.

En lisant cette note, dont les détails, malheureusement trop connus, font verser des larmes aux bons Français, et dont les calculs ne sont peut-être pas d'une exactitude scrupuleuse, on ne peut s'empêcher, à travers le rire sardonique de l'auteur, de sentir que, puisqu'il veut bien avouer l'existence des *jacobins* dans son pays, sa joie n'est pas tellement franche qu'il ne s'y mêle quelque inquiétude. C'est au moins un dé-

ral (3). Ceux pour la descente, soit à Malte, soit à Alexandrie, ont été donnés le premier

---

dommagement pour nous, de penser que ces *patriotes* (car pour eux ces deux mots sont synonymes) chargent la mine qui doit un jour avoir une violente explosion, et venger le monde des excès qui les rendent aux yeux des peuples, les tyrans les plus odieux de l'univers.

La flotte ne sortira plus d'Alexandrie..... Tudieu ! comme vous y allez ! laissez faire. Le temps est encore gros d'événemens ; il laissera voir si c'est de Balaam ou de sa compagne que vous avez reçu le don de prophétie.

(3) Ces mots ont l'air d'exprimer une sorte de mépris pour Brueys. D'où peut provenir ce mépris, si ce n'est peut-être, et c'est ce qui nous paroît le plus probable, de l'ignorance et de la présomption de Buonaparte, qui, accoutumé à être obéi avec promptitude, n'enduroit pas toujours patiemment les délais que comporte de sa nature le service de mer, et qu'il pouvoit, n'ayant pas assez d'expérience dans cette partie, attribuer quelquefois à un défaut de zèle ou de connoissances de la part de l'amiral.

On voit d'une manière bien marquée dans ce paragraphe, quelle est en France l'influence de Buonaparte. Jaubert pense indubitablement qu'en

le jour même, l'autre deux jours auparavant. Vous savez quelle différence il y a entre les

---

cela Buonaparte a eu tort; cependant il ose à peine laisser paroître un léger doute sur l'infaillibilité du général en chef, dans une lettre qu'il écrit confidentiellement au ministre de la marine, ami et protecteur déclaré de Brueys.

Observation.

Abstraction faite de l'opinion du commentateur, sur le mépris dont il accuse Buonaparte pour Brueys, tandis que le besoin de surveiller tous les détails de sa conquête est probablement la seule cause qui obligeoit le général de s'en rapporter au chef de son état-major, à son ami, pour communiquer les ordres à la flotte, on doit reconnoître, à ce paragraphe, la différente manière de voir des Français et des Anglais sur leurs armées de terre et de mer. Ici l'Anglais, qui reconnoît que toute sa force consiste dans sa marine, et qui ne compte ses troupes de terre que pour des auxiliaires, se fâche sérieusement de l'estime que nous accordons à nos généraux et à notre militaire, et surtout de la grande confiance que le gouvernement français a donnée à celui de l'armée d'Italie, qui s'en est rendu digne par une conduite militaire si supérieure et si belle. Au fond, ces variétés dans la manière d'apprécier des hommes utiles, ne prouve rien autre chose qu'une différence de localités et d'intérêts. Il n'en est

préparatifs de mer et ceux de terre ; mais telle est la méthode du général en chef, et tout a parfaitement réussi.

Malte est sans approvisionnemens, avec très-peu d'argent, et une vente nécessairement éloignée de biens nationaux. Une immense population y étoit nourrie par l'ordre (4). Les secours de France ne seront

---

pas moins vrai que Jaubert pouvoit parler à son aise à son correspondant Brueys, qui n'étoit point ministre de la marine lorsqu'on s'occupa de l'escadre pour l'Egypte, et qui connoissoit à peine le vice-amiral Brueys.

(4) On voit ici un léger échantillon des biens apportés à la pauvre île de Malte par ces zélés propagandistes de la liberté, de l'égalité, etc. qui sont constamment, comme nous le savons tous, comme on nous l'a dit à tous un million de fois, les objets de leur protection spéciale et de leur vénération. Ces habitans étoient nourris par l'ordre, comme le dit fort bien Jaubert ; cependant les Français abolissent cet ordre, s'emparent de ses propriétés, et laissent les malheureux habitans libres, si vous le voulez, mais condamnés

pas, je l'imagine, abondans; ceux d'Egypte ne sont pas près d'être réalisés; c'est pourtant un point militaire bien intéressant.

Cinq ou six jours avant notre arrivée, la peste avoit cessé à Alexandrie. Il y avoit pourtant au Port Neuf un bâtiment qui en étoit infecté, et d'où quelques marins s'étoient échappés dans la ville. Il n'est pas

---

à mourir de faim. Cependant on éprouve une sorte de consolation de savoir que les Maltais ne sont pas totalement insensibles à tant de bontés.

Observation.

La note anglaise ne pouvoit pas s'exprimer autrement; mais de bonne-foi, si les maux qui pèsent sur cette malheureuse peuplade sont aussi réels que le veut bien dire, et l'auteur de la lettre (en supposant qu'il ait réellement tenu ce langage), et d'après lui son commentateur, lesquels des Anglais ou des Républicains ont intercepté les vivres aux Maltais? Sans vos escadres qui bouleversent la Méditerranée, les sujets du monstrueux gouvernement qui les nourrissoit en les opprimant, affranchis de leurs chaînes, auroient trouvé dans leurs nouveaux amis une patrie, une nourrice, et des vertus qu'ils n'avoient pas.

arrivé d'accident; d'ailleurs vous savez que dans la grande chaleur la peste n'a plus de prise en Egypte.

(5) Vous rirez peut-être, vous autres parisiens, de la proclamation mahométane du général en chef; il a passé par-dessus les lazzis, et elle produira un très-grand effet. Vous vous rappelez celui que produit par le cri magique, *guerre aux châteaux, paix aux cabanes* (5). Le général en chef arrivera

---

(5) Les lumières brillantes de la ville de Londres, le *Morning-Chronicle*, le *Courrier*, et autres journaux jacobins, se sont ici distingués. Ils ont nié formellement l'authenticité de cette pièce, et substitué en sa place une proclamation fabriquée à dessein par le Directoire.

Observation.

Il a déjà, je crois, été question de cette proclamation et de ces jacobins; nouveaux signes de terreur.

(6) GUERRE AUX CHATEAUX, PAIX AUX CABANES. Il est heureux pour l'humanité que les Français, dans l'ivresse du succès, lèvent quel-

au Caire avec une grande armée, — mais les divisions feront le reste.

---

quefois le masque, et laissent voir dans toute leur difformité, les traits de leur révolution. Ce cri magique, comme ils l'appellent avec raison, a excité une partie des habitans de l'Europe contre l'autre; il a fourni matière à déclamation aux froids et insoucians philosophistes de tous les pays. Du fond de leurs cabinets, ces hommes ont propagé ce cri de guerre, ce signal de la destruction d'une nation à l'autre, avec un enthousiasme infernal. C'est en vain qu'on s'est efforcé de faire entendre aux peuples que la chute des uns entraînoit nécessairement celle des autres. Ils ont été long-temps gouvernés plutôt par des mots que par les faits; et ce n'est qu'après qu'ils se sont vus eux-mêmes entourés des ruines de leurs *cabanes* fumantes, tandis que les *châteaux* demeuroient fréquemment intacts, qu'ils ont commencé à se réveiller du songe de leur inviolabilité, et à maudire à-la-fois les auteurs de la tromperie et les agens de leur ruine.

Dans tous les pays où les Français ont mis le pied, ce sont les pauvres qui ont été particulièrement leurs victimes, et conséquemment les plus ardens à se venger de leurs oppresseurs. Ce fut par des pauvres que la grande armée de Jour-

Quand l'officier et le soldat virent Alexandrie et les déserts qui l'environnent, ils

---

dan fut presque totalement détruite dans sa fuite, et la Belgique, et l'Italie, et la Suisse, *qui n'a point de châteaux*, contiennent en ce moment une population de paysans outragés, qui ne respirent que vengeance et malédiction, tout bas, à la vérité, et dans le plus profond de leur cœur; mais se réunissant secrettement et en silence, ils taillent en pièces des armées entières de leurs insensés et hypocrites destructeurs.

A présent ce cri magique a, graces au ciel, perdu toute sa force. Ce n'est plus qu'une voix *clamans in deserto*, et qui n'a désormais d'autre propriété que celle de rémémorer à ceux qui l'emploient, le mal qu'ils ont fait, ou de fournir, comme ici, à l'insensibilité, une allusion frivole ou une misérable pointe d'esprit.

Observation.

Cette provocation injuste contre le gouvernement constitutionnel de la France, est encore une des preuves les plus signalées de l'esprit de haine et de destruction, qui dirige toutes les démarches du cabinet de St.-James. La tête sur le billot, je ne croirai pas que cette plus qu'indiscrète citation du cri de guerre des terroristes de 1793, se trouve dans une lettre

furent frappés de stupeur. Buonaparte a tout ranimé.

écrite par un officier français, et je me vois forcé de dire qu'on ne l'a interpolé dans cet écrit, qu'afin de renouveler les virulentes déclamations consignées dans cette note. C'est ainsi que les calomniateurs de la liberté prennent à tâche de confondre toutes les époques de notre révolution; qu'ils font revivre à leur gré les sans-culottes, les carmagnoles, les jacobins, repoussés dans leurs cavernes depuis l'établissement de la constitution de l'an 3. Ils jettent ces épouvantails aux yeux des peuples, pour les retenir sous leur joug odieux. Ils accusent les Républicains des désordres qu'ils suscitent Ils élèvent le cri de mort, et nous en attribuent les effets. Après avoir foulé de tout leur pouvoir ces pauvres, à la misère desquels ils ont l'air de prendre un si tendre intérêt, ils cherchent encore à les détruire avec nous et par nous, afin de nous en attirer le blâme. Le mot d'égalité est pour eux un poison qui donne des convulsions à leurs fibres dégradées. Ils inspirent la révolte aux pauvres, aux paysans de la Belgique, de l'Italie et de la Suisse; mais ces malheureux ne se rendront point à leurs conseils perfides : ils craindront avec raison que les mêmes hommes qui protégeoient avec tant d'orgueil la noblesse émigrée, et qui l'ont trahie avec tant de lâcheté, ne soient encore plus barbares avec l'humble indigence. Ils n'iront point contribuer à vous faire renou-

Les Arabes et les mamelouks ont traité quelques-uns de nos prisonniers, comme Socrate traitoit, dit-on, Alcibiade. Il falloit périr ou y passer : un grenadier s'est fait tuer. Ils n'avoient que battu les femmes qu'ils nous avoient prises.

Le port d'Alexandrie est nul en approvisionnemens maritimes, nul en établissemens. La conquête présente plus de ressources, mais on en tirera par la suite un immense parti. Alexandre fit tout dans un an.

Il est encore incertain si des vaisseaux de 74 peuvent y entrer. Deux vénitiens de 64 y sont. On parloit de faire décharger l'artillerie pour y entrer : mais qu'y aurions-nous fait? et quand et comment serions-nous sortis?

Nous sommes au mouillage d'Aboukir, à

---

veler la honteuse défection qui signala la journée de Quiberon, quand vous livrâtes vos superbes auxiliaires au glaive des loix, dont vous leur aviez inspiré la violation.

cinq lieues est d'Alexandrie, assez bon pour l'été. Il est intenable en hiver. Les Anglais (ils ont quatorze vaisseaux et nous treize, dont trois foibles) sont dans nos parages; nous les attendons; l'opinion générale étoit (mais aussi pouvoit-il y entrer quelque sentiment personnel), qu'aussi-tôt le débarquement opéré, nous aurions dû partir pour Corfou, où nous aurions été ralliés par nos vaisseaux de Malte, de Toulon et d'Ancône, pour être prêts à tout. Le général en a décidé autrement (7). Le bonheur, qui ac-

---

(7) Si nous avions quelque estime pour le caractère moral du général Buonaparte, nous éprouverions à ce passage, un des plus importans de toute la correspondance, un mal-aise affligeant. Ce passage prouve que c'est un bas, lâche et perfide calomniateur d'un brave homme, dont le seul crime étoit une trop stricte obéissance à ses ordres; mais à la preuve.

Dans la lettre officielle du général au Directoire, dont celui-ci a, on ne sait comment, obtenu un duplicata (car l'original est en notre pouvoir), il dit: « Que le 24 de juillet il croyoit

compagne ses opérations, suivra aussi celle-ci. Au reste, nous sommes ici sous le vent

---

» que l'amiral avoit fait voile pour Corfou, ou » étoit entré dans le port d'Alexandrie ».

Ces deux assertions sont fausses, et la dernière l'est d'une manière infâme. Nous avons une lettre de Buonaparte, écrite plus de quinze jours avant l'époque dont il parle, et il y dit expressément, « qu'à raison d'une partie du canal, » qui n'a pas plus de cinq brasses d'eau, les » vaisseaux de 74 ne peuvent entrer dans le » port.

» Je lui récrivis donc, continue-t-il (nous traduisons d'après *le Courrier*, détestable papier, mais dont l'autorité est suffisante ici), » je lui récrivis (le 27) qu'il n'avoit pas une » heure à perdre, et qu'il devoit entrer dans le » port d'Alexandrie, ou retourner à Corfou ». C'est encore une fausseté; car nous avons la lettre (voyez n°. 8.) qui n'en dit pas un mot; elle articule, comme nos lecteurs le verront, l'assurance du général sur l'entrée de Brueys dans le port; mais elle établit aussi qu'il ne devoit pas faire un pas, et beaucoup moins encore faire voile pour Corfou, sans des ordres ultérieurs.

« Le 29, il m'écrivit qu'il avoit trouvé un

du fatalisme, et son souffle ébranle un peu mes principes.

» passage pour entrer dans le port d'Alexandrie ». Nous ne pouvons contredire cette assertion, mais nous avons toute raison de la croire aussi peu fondée que le reste, et insérée uniquement pour s'excuser d'avoir retenu la flotte.

« Il m'a semblé que l'amiral Brueys ne vou-» loit pas retourner à Corfou avant de s'être as-» suré de la possibilité d'entrer à Alexandrie ». Combien le *héros de l'Italie* a dû paroître petit à ses propres yeux, lorsqu'il a tracé ces mots ! Il paroît, non seulement d'après la lettre de Jaubert, mais d'après mille circonstances simultanées, que le seul vœu de Brueys étoit, et avoit été, dès le moment que le débarquement étoit effectué, de retourner à Corfou ; qu'il avoit été convaincu depuis long-temps que le port d'Alexandrie ne pouvoit le recevoir, quoiqu'il continuât d'en faire sonder l'entrée, et qu'il a été retenu contre sa volonté sur la côte de l'Egypte, par l'ordre exprès et positif du général lui-même.

D'un autre côté, le général Buonaparte paroît avoir été si éloigné d'ordonner le départ de la flotte pour Corfou, qu'il venoit d'écrire aux trois vaisseaux vénitiens, restés à Ancône (dans le

Comme les hommes sont imprévoyans dans les vœux qu'il forment ! J'avois quelque velléité de rester ordonnateur quelque temps à Malte : mais quand j'ai vu qu'au moins la première année ce port ne recevroit ni de France, ni d'Egypte aucun secours qui en rendît le séjour supportable ; qu'une population nombreuse souffriroit au moins pendant un temps les douleurs du passage d'une organisation mauvaise, sans doute, mais stable, à une organisation toute

---

voisinage de Corfou), de venir joindre l'amiral Brueys à Aboukir. Ce fait est établi dans sa lettre du 6 juillet. — « J'aurois besoin que vous (c'est-» à-dire le Directoire auquel il écrit) m'envoyas-» siez, le plutôt possible, les trois vaisseaux vé-» nitiens qui sont à Toulon : j'enverrai chercher » les trois qui sont à Ancône ». — « Si, dans ce » malheureux événement, il mérite quelque re-» proche » — Fi ! fi ! — « il a expié ses fautes » par une mort glorieuse ».

Le gracieux Duncan
A la pitié de Macbeth. — Je le crois, il est mort.

Le reste de la lettre ne vaut pas la peine de

différente, — je me suis dit : « Qu'un autre soit témoin de ces angoisses, et réservons nos vœux pour Alexandrie ». Là, j'ai eu tout à faire, tout à souffrir, et du climat et des hommes, et je me suis accroché plus fortement que jamais à l'armée navale, décidé à suivre ses destinées. J'ai souvent jeté les yeux vers la France, vers mes amis, mais je n'ai pas regretté un seul instant les sacrifices que j'ai faits.

---

nous arrêter plus long-temps. Telle qu'elle est cependant, elle a fourni à ses jacobins admirateurs en ce pays des preuves récentes de sa véracité, de sa prudence, aux dépens de l'infortuné Brueys. Ceux qui ont du goût pour ces belles choses peuvent se satisfaire pleinement, en recourant aux papiers jacobins des 29 et 30 octobre dernier.

Observation.

Il y a toute apparence que si Buonaparte eût eu le sort de Brueys, ce seroit aujourd'hui Brueys qui seroit l'objet de toute cette diatribe, et notre mercenaire anglais joue ici précisément le rôle de Macbeth, qu'il cite assez mal-à-propos.

Adieu, mon cher Bruix; soyez heureux, réalisez vos vœux pour la restauration de la marine. Recevez les assurances de mon tendre et éternel attachement.

JAUBERT.

Permettez que madame Bruix et mademoiselle Thérèse trouvent ici mes hommages respectueux.

Je ne vous fais pas la relation de la prise d'Alexandrie. Je charge Forestier de vous lire les lettres que je lui écris.

Comme il y a beaucoup d'indiscrétion dans cette lettre, vous me ferez plaisir de la brûler après l'avoir lue (8).

---

(8) Il est probable que Jaubert a péri dans l'explosion de *l'Orient*, et ne peut en conséquence avoir rien à craindre des amis de Buonaparte, ou du gouvernement. Quand il en seroit autrement, nous avouons que les dangers auxquels peut l'exposer la publication de sa lettre, ne nous empêcheroient pas de la publier. Rien

n'est moins fait pour inspirer de l'intérêt que le sort d'un homme, quelque capable qu'il soit, qui paroît être méchant par principe, et qui coopère, de gaîté de cœur, à l'infernal ouvrage d'une révolution, quoiqu'il voie et marque clairement la suite de maux qui seroient le résultat de sa réussite.

Observation.

J'ai déjà dit que le fait existoit. Jaubert, en effet, est mort au combat d'Aboukir. Mais la tournure de cette note annonce la plus noire et la plus perfide trahison; on ne peut y répondre que par le mépris.

N°. IV.

L'amiral BRUEYS, *commandant les forces navales de la République dans la Méditerranée, au ministre de la marine et des colonies.*

A bord de *l'Orient*, le 21 messidor an 6.

CITOYEN MINISTRE,

Je vous ai écrit de Malte en date du 26 prairial; je vous rendois compte de l'arrivée de la flotte sur ce parage, et de la prise de l'île. L'armée et le convoi étoient sous voile le premier messidor, et le 13 suivant nous arrivâmes devant le Port Vieux d'Alexandrie.

Je m'étois fait précéder par la frégate *la Junon* pour aller prendre le consul, ce qui réussit parfaitement. Le citoyen Magallon, neveu, arriva le 13, et nous dit que le 10

une escadre anglaise s'étoit présentée en ligne de bataille devant le port d'Alexandrie, où elle avoit détaché un brick, et qu'à son retour cette escadre avoit dirigé sa route dans le nord-est. On l'avoit jugé composée de quatorze vaisseaux de ligne.

Le consul nous dit qu'on s'attendoit depuis long-temps à l'arrivée des Français; qu'il y avoit beaucoup de fermentation, et une grande inquiétude dans le pays.

Le général en chef desira être débarqué sur-le-champ. Je fis mouiller l'armée et le convoi sur la côte; et dans la nuit du 13, six mille hommes furent mis à terre dans une anse à l'ouest du Port Vieux, auprès d'un château nommé *le Marabou*, distant d'environ deux lieues de la ville. Personne ne s'opposa à la descente.

Le 14, à midi, nos troupes étoient dans la ville, et trois heures après le fort se rendit. Il y eut quelque résistance à la muraille qui entoure la ville, mais elle fut bientôt

escaladée. On tira quelques coups de fusil dans les rues par les fenêtres. Le fort tira quelques coups de canon; et bref, tout se rendit.

Je débarquai toutes les troupes et les effets appartenans à l'armée de terre, et le 19 ayant été reconnu que les vaisseaux ne pouvoient pas entrer dans le port à cause du peu de profondeur qu'il y a à l'entrée, je fis mouiller le convoi et les Vénitiens (1), et je mis sous voile pour aller mouiller à la rade de Bequier, avec les treize vaisseaux et trois frégates.

J'y arrivai l'après-midi, et je formai une ligne de bataille à deux tiers d'encâblure de distance. Le vaisseau de tête, le plus près possible de l'écueil qui nous reste dans le nord-ouest (2), et le reste de la ligne for-

---

(1) *Le Dubois* et *le Causse*, chacun de 64 canons, et deux ou trois frégates.

(2) Cette lettre est le plus glorieux témoi-

mant une ligne courbe le long des hauts-fonds, de manière à ne pas être doublé dans le sud-ouest. Cette position est la plus forte

---

gnage qu'on ait jamais rendu à l'intrépidité et à l'habileté de la marine anglaise. L'amiral français, marin d'une habileté peu commune, et jaloux par-dessus toute chose d'assurer sa flotte contre toute possibilité d'être doublée par l'ennemi, place son arrière-garde aussi près de la côte *qu'il est possible*, et se repose dans la plus parfaite confiance, que rien ne peut l'inquiéter de ce côté; et pourtant c'est entre cette même côte et sa ligne, et à travers ce même passage, qu'après un examen de 24 jours du 7 au 31 de juillet) l'amiral français jugeoit impraticable, que le brave Nelson mène à la victoire et à une gloire immortelle ces mêmes Bretons qui, si l'on en croit l'oracle du *Morning Chronich*, sont des hommes sans courage et prêts à rendre leur épée au premier coup de fouet.

Observation.

Courage ! enflez-vous, dame grenouille; agrandissez vos ennemis, quand vous en faites un piédestal à votre gloire. Vous sentez bien que le respect pour la cendre des malheureux que vous avez vaincus, interdit toute réflexion et dispense de l'examen.

que nous puissions prendre dans une rade ouverte, où l'on ne peut pas s'approcher assez de terre pour y établir des batteries, et où deux escadres ennemies peuvent rester à la distance qui leur convient.

Nos troupes sont entrées hier 19 à Rosette, et l'armée est en marche pour le Caire.

Nous faisons entrer dans le Nil le plus de bâtimens légers possibles, et le général en chef m'a demandé le chef de division Perrée pour les commander. Cette flotille a fait route ce matin pour essayer de passer sur la barre de Rosette. Vous voyez que nous marchons à la conquête de l'Egypte à pas de géant.

Il est fâcheux qu'il n'y ait pas un port où une escadre puisse entrer; mais le Port Vieux, tant vanté, est fermé par des récifs hors de l'eau, et sous l'eau, qui forment des passages fort étroits, et entre lesquels il n'y a que 23 pieds, 25 et 30. La mer y est ordi-

nairement élevée, et vous voyez qu'un vaisseau de 74 seroit fort exposé, d'autant qu'il seroit brisé un quart-d'heure après y avoir touché. J'ai offert, pour satisfaire au desir du général en chef (3), dix mille francs au pilote du pays qui entreroit l'escadre, mais aucun n'a voulu se charger que d'un bâtiment qui tireroit au plus vingt pieds d'eau. J'espère cependant qu'on parviendra à trouver un passage dans lequel nos 74 pourront entrer; mais ce ne peut être que le fruit de beaucoup de soins et de peines.

---

(3) Voici une preuve positive de la fausseté des assertions de Buonaparte, concernant le départ de la flotte. Nous prions le lecteur de ne pas perdre de vue ce passage, car nous y reviendrons de temps en temps.

Observation.

Je ne vois cette *preuve positive*, ni dans l'offre du vice-amiral, qui, malgré les conseils du général, avoit fort bien pu s'obstiner à rester sur les côtes d'Egypte, ni même dans la certitude que cette phrase incidente, qui se trouve entre deux virgules, subsiste dans la lettre dont on donne copie.

J'en ai chargé deux officiers intelligens; l'un est le capitaine de frégate Barré, commandant *l'Alceste*, et le second le citoyen Vidal, lieutenant de vaisseau; s'ils trouvent un canal, ils le baliseront, et alors on pourra entrer sans beaucoup de danger. Le fond en dedans des récifs va en augmentant jusqu'à quinze brasses, mais la sortie sera toujours très-difficile et très-longue, et dès-lors une escadre y sera mal placée. Je n'ai plus entendu parler des Anglais; ils ont peut-être été nous chercher en Syrie, ou plutôt je pense qu'ils avoient moins de quatorze vaisseaux, et que ne se trouvant pas en nombre supérieur, ils n'auront pas jugé à propos de se mesurer avec nous (4).

---

(4) Nous sommes fâchés de trouver un pareil passage dans la lettre de Brueys. C'étoit sans doute un brave et habile homme, et il auroit dû mieux connoître son ennemi. De tels élans de vanité et de sottise, sont naturels dans les dépêches au Directoire; mais ce n'est pas là une lettre officielle; elle a évidemment pour but de

Nous attendons avec grande impatience que la conquête de l'Egypte nous procure des vivres; nous en fournissons continuellement aux troupes, et tous les jours on nous fait quelques nouvelles saignées. Il ne nous reste que pour quinze jours de biscuit, et nous sommes dans ce mouillage comme en pleine mer, c'est-à-dire, consommant tout, et ne remplaçant rien.

Nos équipages sont très-foibles en nombre et en qualité d'hommes; nos vaisseaux sont

---

servir d'instruction particulière à Bruix, et semble rédigée comme une sorte d'apologie contre les inculpations futures de Buonaparte.

Il est inutile d'observer combien le malheureux amiral s'est trompé. Sa fin ne sera pas sans fruit pour ses compatriotes, si elle leur donne des notions plus justes de notre *prudence* à force égale, ou même inférieure.

Observation.

Ceci n'est qu'un léger correctif des éloges donnés dans la note 2, et témoigne quelques degrés de plus d'orgueil et de bonne opinion de soi-même.

en général fort mal armés, et je trouve qu'il faut bien du courage pour se charger de conduire des flottes aussi mal outillées.

Je ne crois pas devoir entrer dans de plus grands détails sur notre situation; vous êtes marin, et vous sentirez mieux notre position que je ne pourrois vous la dépeindre.

Je vais vous transcrire le paragraphe de la lettre du général en chef, que je viens de recevoir :

« J'ai demandé au Directoire exécutif le » grade de contre-amiral pour votre chef » d'état-major Ganteaume ; je vous prie de le » faire recevoir. J'ai cherché par-là à donner » une preuve d'estime et de reconnoissance » aux bons services, à l'activité et au zèle » qu'a mis votre état-major, et en général » toute l'escadre, à exécuter les ordres du » gouvernement.

» (*Signé*) BUONAPARTE ».

Salut et respect,

BRUEYS.

N°. V.

Emmanuel Perrée, chef de division, au vice-amiral Bruys, commandant en chef la force navale en station devant Alexandrie.

A Gisé, le 6 thermidor an 6.

Citoyen général,

Depuis notre séparation, je n'ai cessé de rappeler au général en chef la position où je vous avois laissé; ce à quoi il a pris beaucoup de part. Il a saisi la première occasion qui s'est présentée pour vous faire passer 58 schermes chargées de différentes denrées.

Tant qu'à nous, notre position n'a pas été des plus belles depuis notre séparation : le 25 messidor, nous avons rencontré l'armée ennemie au point du jour. J'avois pour-lors 3 canonnières, la galère et *le Cerf*. L'en-

nemi avoit 7 canonnières portant du 24 et du 36. L'affaire a commencé à neuf heures; deux de mes canonnières et la galère ont été abandonnées par rapport au grand feu de l'ennemi, qui nous battoit par mer et par terre.

Il s'en étoit déjà emparé; mais le grand feu que faisoient *le Cerf* et une autre canonnière l'ont obligé d'abandonner sa proie. J'ai coulé bas leur canonnière commandante, et la déroute s'est mise dans leur flottille; ils n'ont eu que le temps de fuir. Assurément si trois de mes meilleurs bâtimens n'eussent pas été forcés de céder, il n'auroit plus été question de la flottille ennemie (1). J'ai eu 20 hommes blessés, et plu-

(1) Admirable! s'il n'eût pas été battu, et s'il n'eût pas perdu sa flotte, il auroit été victorieux. L'exacte vérité, à ce qu'il paroît d'après diverses lettres, spécialement une de l'adjudant-général Boyer, (*voy.* n°. XXII) qui commandoit à bord les troupes de débarquement, est qu'il étoit défait, et que l'apparition de l'avant-garde l'a-

sieurs tués. J'ai eu mon sabre enlevé, et un peu du bras gauche ; cependant j'espère que cela ne sera rien ; je suis presque guéri.

La misère de la traversée ne peut se peindre. Nous avons été réduits pendant quelques jours à ne vivre que de pastèche, et toutes les heures la fusillade de la part des Arabes; cependant toujours vainqueurs, à quelques morts et blessés près.

Le Nil n'est pas tel qu'on me l'avoit dit; il est très-tortueux, fort peu d'eau, puisque j'ai été obligé de laisser le schebeck, la galère et 2 canonnières, à 13 lieues du Caire, où je suis arrivé, hier, à huit heures du soir.

---

voit sensé sauvé d'une entière destruction. Cependant malgré cette gasconnade, le général Perrée paroît être un homme de talens et de courage.

Observation.

Toujours des éloges à ceux qui sont battus, et des injures aux vainqueurs.

Le peu de temps dont je puis disposer ne me permet pas de plus grands détails. Notre armée a eu une affaire très-vive avec les mamelouks, dont il a péri plus de douze cents : notre perte est peu considérable ; on l'évalue à 20 tués et 150 blessés.

Salut et respect,

EMMANUEL PERRÉE.

P. S. Je vous prie, général, de me faire passer cinq à six officiers intelligens et une quarantaine d'hommes. Vous m'obligerez ainsi que le général en chef.

N°. VI.

Colbert à son ami Collasse.

Tersi, le 6 thermidor an 6.

Je m'empresse, mon cher ami, de te donner de mes nouvelles, et te dire quelques mots des souffrances et des désagrémens que nous avons éprouvés.

L'incertitude où je suis encore du sort de mes effets, m'a souvent fort inquiété. Je suis dans l'état de dénuement le plus parfait, ayant pour me couvrir la chemise et les effets que j'avois sur mon corps en partant d'Alexandrie. Ainsi, pour cet objet, je te prierai de confier à Douzelot (1), s'il veut bien s'en charger, mes malles; ou, dans le

(1) Le rang de Douzelot n'est pas mentionné. C'est le même auquel est adressée la lettre de Savary (*voy.* N°. XII.). Et il paroît revêtu d'un grade important.

cas contraire, tu pourrois les confier à un des officiers chargés de faire parvenir les effets des demi-brigades. Donne-moi, je t'en prie, quelques détails sur ce qu'est devenu Daure, mon argent et mes bijoux : je n'en sais pas un mot.

A présent que je t'ai parlé de mes affaires, je te dirai qu'il m'est presque impossible de te donner une idée de ce que nous avons éprouvé ; souffrances sur souffrances, privations, mortifications, fatigues, nous avons tout éprouvé de la première main. Les trois quarts du temps mourir de faim. Tel est le tableau succinct de mon existence depuis que je t'ai quitté !

Quoique nos moyens soient plus grands, notre existence n'en est pas plus heureuse. Eloigné de tous nos amis, je ne te parle pas du succès de nos armes : tu en entendras assez parler.

Adieu, mon cher ami ; pense à ce que je

te demande : songe que je suis nu, et que tu me rendras le service le plus signalé.

Ton ami,

COLBERT.

P. S. Mille choses à Tellier.

Au commissaire des guerres COLLASSE, *chargé du service de la place d'Alexandrie.*

N°. VII.

Au general BEURNONVILLE (1), n°. 61, *rue du Fauxbourg-Honoré, à Paris.*

Au Grand Caire, le 18 thermidor.

NOUS sommes au Caire depuis quatre jours, mon cher général; notre marche a été très-pénible, sous un ciel brûlant, sur des sables et dans des déserts arides; souvent sans eau et sans pain : une attaque de vive force a pris Alexandrie; un combat

(1) Cette lettre est confidentielle, et semble indiquer que Beurnonville étoit jusqu'à un certain point dans le secret de l'expédition; de-là l'idée du temps qu'un Français peut vivre en Egypte, etc. Quant à la remarque sur le danger d'écrire de longues lettres, nous ne nous flattons pas de l'entendre. Il est probable (mais ceci n'est qu'une conjecture) qu'on craignoit d'exciter les soupçons du commandant en chef, ou du Directoire. Nous avons des preuves sous les yeux que

vif, mais d'un instant, a décidé de la prise du Caire.

Je me porte aussi bien qu'il est possible de le faire, dans un climat étranger, et qui ne me convient nullement : nous allons probablement prendre un peu de repos ici; alors seulement, nous pourrons distinguer l'effet de la fatigue, de l'influence du climat, et décider si nous vivrons long-temps ici.

Je ne vous écris pas, mon cher général, autant que je le desirerois; mais il faut que la lettre soit courte pour qu'elle puisse arriver : peut-être la mienne est-elle déjà trop longue. Oserois-je vous prier de mander à

---

tout ce qui étoit destiné à être mis à la poste en France sont de simples lettres, pendant que la plupart de celles expédiées par des occasions particulières, et qui sont les plus nombreuses, sont doubles, triples, et quelquefois plus encore.

Observation.

Voilà qui indique un des motifs de rendre publique cette correspondance.

ma famille, que vous avez reçu de mes nouvelles ?

Croyez, mon cher général, à tout mon attachement ; mille lieues de distance ne l'ont point affoibli.

D. (2)

---

(2) Cette lettre est la seule dont la signature soit abrégée. L'auteur a sans doute eu ses raisons pour cela.

N°. VIII.

Buonaparte, membre de l'institut national, général en chef, à l'amiral Brueys.

Au quartier-général du Caire,
le 9 thermidor an 6.

Après des marches bien fatigantes, et quelques combats, nous sommes enfin arrivés au Caire. J'ai été spécialement content de la conduite du chef de division Perrée, et je l'ai nommé contre-amiral.

Je suis instruit d'Alexandrie (1), qu'enfin

(1) Nous ne ferons aucune remarque sur le ton de froideur qui règne dans cette lettre; nous nous contenterons d'appeler un moment l'attention du lecteur sur ce passage: « J'apprends, dit-il, d'Alexandrie, etc.» Il sembleroit que l'anxieté où étoit le général de retenir la flotte l'avoit engagé à s'écarter de la ligne droite, et d'intriguer à l'insu de l'amiral avec quelques-uns de ses officiers à Alexandrie. Brueys (*voyez* sa let-

on a trouvé une passe telle qu'on pouvoit la desirer ; et je ne doute pas que vous ne soyez, à l'heure qu'il est, dans le port avec toute l'escadre.

Vous ne devez avoir aucune inquiétude sur les subsistances de l'armée navale ; ce

---

tre au ministre de la marine n°. IV) avoit déjà employé deux personnes capables (comme il le dit lui-même) à reconnoître le terrein, et leur rapport n'avoit pas encore été fait ; de sorte qu'il y a quelque chose d'infiniment suspect dans l'information prématurée que Buonaparte s'est procurée par de pareils moyens.

Observation.

On voit que ces Anglais, toujours acharnés à subordonner le militaire à leur marine, ne peuvent supporter l'idée d'un général d'armée qui, chargé du commandement principal, s'occupe également des détails qui concernent autant le service de terre que celui de mer. Ils appellent intrigue ce qui est l'effet de la prévoyance, et cherchent évidemment à semer entre les deux armées ces principes de division, qui n'ont que trop souvent causé les malheurs de la France, et que l'Angleterre seroit fort jalouse de perpétuer, si cette division pouvoit renaître.

pays-ci est un des plus riches que l'on puisse s'imaginer, en blés, légumes, riz et bestiaux.

J'imagine que demain ou après, je recevrai de vos nouvelles; je n'en ai point eu depuis mon départ d'Alexandrie.

Dès que j'aurai reçu de vous une lettre qui me fera connoître ce que vous avez fait et votre position, je vous ferai passer des ordres sur ce que nous avons encore à faire.

L'état-major vous aura, sans doute, envoyé un rapport sur notre dernière victoire.

Je pense que vous avez une frégate qui croise devant Damiette; comme j'envoie prendre possession de cette ville, je vous prie de donner l'ordre à l'officier qui commande cette frégate de se rapprocher le plus possible, et d'entrer en communication avec nos troupes qui y seront lorsque vous recevrez cette lettre.

Faites partir le courrier que je vous envoie pour prendre terre à l'endroit qui paroîtra le plus convenable, selon les nouvelles que vous avez de l'ennemi, et les vents qui règnent dans cette saison.

Je desirerois que vous pussiez y envoyer une frégate qui auroit ordre de partir 48 heures après son arrivée dans le port, soit de Malte, soit d'Ancône, en recommandant à l'officier qui la commanderoit de nous apporter les journaux et toutes les nouvelles que lui donneroient nos agens.

J'ai fait filer sur Alexandrie une grande quantité de denrées pour solder le nolise des bâtimens de transport (2).

Mille choses à Ganteaume et à Casabianca.

Je vous salue.

BUONAPARTE (3).

---

(2) *Voyez* la lettre suivante.

(3) Cette lettre est celle dont Buonaparte parle dans sa dépêche du 19 d'août. Si le lecteur l'a

parcourue avec quelque attention, nous prenons la liberté de lui faire deux questions, — la première, s'il y trouve la mention du retour à Corfou, que le général prétend y être; et la deuxième, si toute la teneur de la lettre ne prouve pas que Buonaparte n'en a pas eu la moindre idée. Quand il aura répondu à ces deux questions, nous ne lui demanderons pas son opinion sur la véracité du général.

Observation.

Faisons-en une troisième : et si ce n'était pas cette lettre dont le général parle dans la dépêche citée !!!... *Parturient montes.*

N°. IX.

BUONAPARTE, membre de l'institut national, général en chef, au général de division KLEBER.

Au quartier-général du Caire,
le 9 thermidor an 6.

NOUS avons au Caire, citoyen général, une très-belle monnoie. Nous aurions besoin de tous les lingots (1) que nous avons laissés

(1) Ces lingots étoient formés de l'or et de l'argent volé par cet avide pirate (les Anglais firent des reproches de piraterie) dans l'église de Saint-Jean, où étoit le trésor public de Malte. Voyez la lettre du bailly de Teigna, et les manifestes des différens commandeurs.

Observation.

Comme nous n'avons point sous les yeux les autorités invoquées, et sur-tout la lettre du bailli de Teigna, nous sommes un peu disposés à croire que, pendant son très-court séjour à Malte, le général n'a pas eu le temps de faire couler en lingots l'argent et l'or dont il a pu s'emparer.

à Alexandrie, en échange de quelque numéraire que les négocians nous ont donné. Je vous prie donc de faire réunir tous les négocians auxquels ont été remis lesdits lingots, et de les leur redemander. Je leur donnerai en place des blés et du riz, dont nous avons une quantité immense.

Notre pauvreté en numéraire est égale à notre richesse en denrées; ce qui nous oblige absolument à retirer du commerce le plus de lingots et d'argent que nous pouvons, et à leur donner en échange des denrées (2).

---

(2) Forcer les marchands d'accepter un pillage par forme de paiement, et le reprendre d'eux en échange pour quelqu'autre, est un procédé tellement conforme aux idées françaises de justice, et si souvent employé par les Français, toutes les fois qu'ils ont eu le pouvoir de le mettre en pratique, comme leurs bons amis et alliés peuvent en rendre témoignage, que ce n'est pas la peine d'en parler.

Mais nous demanderons au général comment

Je n'ai pas reçu de vos nouvelles depuis mon départ d'Alexandrie. Vous aurez eu

---

le pays peut être si pauvre en numéraire, quand il paroît par sa lettre au Directoire, écrite trois jours après la présente, que chaque mamelouk avoit 5 ou 400 louis dans sa poche. « Les mame-» louks, dit-il (voyez tous les papiers du 31 oc-» tobre), ont montré le plus grand courage. » C'étoit leur fortune qu'ils défendoient ; car *il* » *n'y en avoit pas un seul parmi eux*, sur le-» quel nos soldats n'ayent pas trouvé 3, 4 et 500 » louis »!!!

Or il paroît, d'après le même récit, que le nombre des mamelouks combattans étoit de 6,000, et l'on peut supposer que ceux qui ont échappé étoient aussi riches que ceux qui ont péri. 6,000 multipliés par 400, calcul moyen de leur fortune, donnent un total de 2,400,000 louis, somme assez considérable pour un pays si pauvre en espèces, et qui probablement n'est guère moindre que celle qui pourroit se trouver dans les poches, ou au pouvoir du même nombre de soldats dans une armée quelconque en France, pays, comme chacun sait, si riche en numéraire.

De plus, sur les 2,000 mamelouks qui ont été tués, comme le dit le général dans sa lettre au

bien des fausses nouvelles, de l'inquiétude. Je vous ai écrit souvent par les gens du

---

Directoire, les soldats français doivent avoir trouvé 800,000 louis ; et sans doute on aura trouvé quelque moyen de leur persuader de rendre leur pillage pour un temps (sur-tout ayant aussi peu d'occasion de le dépenser), et d'épargner à Buonaparte la mortification, et à Kléber l'infamie de forcer les marchands d'Alexandrie à prendre ce dont ils n'ont pas besoin, en échange pour ce qu'ils ne peuvent épargner.

Il est temps de revenir au sérieux. Nous ne croyons pas que les mamelouks eussent un seul louis sur eux : armes et habits riches, à la bonne heure ; et si les Français revoyent jamais leur patrie (ce qui, s'il plait à Dieu n'arrivera jamais) : [il faut avouer que Dieu est bien placé auprès de ce vœu si plein d'humanité] ils en tireront probablement parti ; mais pour le présent toutes ces belles choses ne font que les embarrasser.

Nous n'en savons pas la raison ; mais une observation, que nous avons faite constamment, c'est que personne dans l'armée ne tente de cajoler Kléber. Il est presque le seul auquel les choses soient représentées comme elles existent

pays, mais je crains que les Arabes ne les aient interceptées, comme je pense qu'ils ont intercepté les vôtres. J'attends de vos nouvelles avec quelque impatience. Vous en aurez sans doute en ce moment reçu de France.

Nous avons essuyé plus de fatigues que beaucoup de gens n'avoient le courage de

---

réellement ; et Buonaparte, dont la lettre par. laquelle il peignoit aux badauds de Paris l'Égypte comme un pays pavé d'or, ou peu s'en faut, avoit à peine eu le temps de s'essuyer, qu'il prend séance pour dire à ce général, instruit et clairvoyant, qu'on n'en avoit point trouvé, et qu'il ne lui restoit d'autre ressource que celle des lingots pillés à Malte.

Observation.

Quel galimatias de calculs puériles et minutieux ! que de mauvaise foi ! A moins d'être imbibé et pénétré jusqu'à la moelle des os de toute la malveillance anglaise, peut-on voir, dans ces dispositions du général, autre chose qu'une négociation franche et amicale ? Où est le moindre signe de violence ? Mais il falloit trouver encore un prétexte pour dire des injures.

les supporter. Mais dans ce moment-ci nous nous reposons au Caire, qui ne laisse pas de nous offrir beaucoup de ressources. Toutes les divisions y sont réunies.

L'état-major vous aura instruit de l'événement militaire qui a précédé notre entrée au Caire; il a été assez brillant. Nous avons jeté deux mille mamelouks des mieux montés dans le Nil.

L'armée a grand besoin de ses bagages. J'ai envoyé l'adjudant-général Almeyras, avec un bataillon de la quatre-vingt-cinquième, et une grande quantité de vivres pour l'escadre, à Rosette. Il est chargé d'embarquer à son retour tous les effets de l'armée, et de les escorter jusqu'au Caire.

Donnez ordre aux officiers des états-majors des corps chargés des dépôts, de les envoyer à Rosette.

Envoyez-nous nos imprimeries arabe et française. Veillez à ce que l'on embarque tous les vins, eaux-de-vie, tentes, sou-

liers, &c. (3). Envoyez tous ces objets par mer à Rosette; et vu la croissance du Nil, ils remonteront facilement jusqu'au Caire.

J'attends des nouvelles de votre santé; je desire qu'elle se rétablisse promptement, et que vous veniez bientôt nous rejoindre.

J'ai écrit à Louis (4) de partir pour Rosette avec tous mes effets.

A l'instant même je trouve dans un jardin des mamelouks une lettre de Louis, datée

---

(3) Nous avons déjà observé qu'il est impossible qu'un seul de ces articles arrive au Caire. Le port d'Alexandrie est hermétiquement fermé, et quelqu'urgens que puissent être les besoins de l'armée, il faudra qu'elle apprenne à les supporter.

Observation.

Il nous le répétera tant de fois qu'il faudra bien y croire.

(4) Son frère; il veut parler d'une lettre de Boursienne. (*Voyez* le n°. XIV.)

du 21 messidor, ce qui me prouve qu'un de vos courriers a été intercepté par des mamelouks.

Salut.

BUONAPARTE.

N°. X.

BUONAPARTE, membre de l'institut national, général en chef, au général de division KLEBER.

Au quartier-général du Caire,
le 9 thermidor an 6.

VOUS trouverez ci-joint, citoyen général, copie de l'organisation provisoire de l'Egypte (1).

(1) Il seroit difficile de déterminer si ce fameux code, que nous ne désespérons pas d'entendre vanter par quelque sénateur éclairé, comme le chef-d'œuvre de la sagesse et de l'intégrité humaines, est plus remarquable par sa folie que par son atrocité. Ce peuple que Buonaparte vient, dit-il, affranchir, aura *la liberté* de payer désormais les taxes, non pas aux mamelouks, mais à un intendant qui les remplacera, et qui sera toujours accompagné par une compagnie de fusiliers ; et ces fusiliers, prenant tout-à-coup le caractère d'agens, si ce peuple ne paroît pas aussi sensible qu'il devroit l'être aux faveurs

Vous nommerez le divan, l'aga, la compagnie de soixante hommes qu'il doit avoir avec lui.

Vous ferez faire l'inventaire de tous les biens-meubles et immeubles qui apparte-

---

dont on le comble ; ces fusiliers, dis-je, doivent s'empresser de l'instruire, de *l'éclairer*. Tel est l'ordre formel de ce grand fabricateur de constitutions.

Nous nous référons à ce que nous avons dit plus au long sur ce sujet dans notre introduction ; nous cherchons, à dire vrai, à détourner nos yeux d'un si triste spectacle. Qui pourroit éprouver quelque satisfaction à voir un homme, quoique cet homme soit Buonaparte, montrer autant d'ignorance et de perversité, et se jouer, avec autant de barbarie, du bonheur d'une nation qui ne lui fit jamais de mal, qui peut-être n'entendit jamais parler de lui ni de la rapacité de ses maîtres. Cependant il nous reste une consolation, et nous avouons de bonne-foi que nous n'avons pas assez de stoïcisme, pour nous refuser la satisfaction d'en jouir d'avance, l'Egypte est le dernier pays auquel Buonaparte insultera, le dernier qui recevra de lui le don dérisoire et funeste de ce qu'il nomme par moquerie *la Liberté*.

noient aux mamelouks. L'intendant et l'agent français vont se rendre incessamment à leur poste.

Ici se termine sa carrière d'impiété, de mensonge, de pillage et de désolation :

« The sun sets on his fortunes red and bloody,
» And everlasting night begins to close him ».

« Le soleil se lève rouge et sanglant sur ses » destinées, et déjà une éternelle nuit l'enve- » loppe de ses ombres ».

Observation.

Qui ne seroit édifié de cette admirable philanthropie? Comme il invective avec une sainte colère contre les perturbateurs du repos des nations! Et c'est pourtant ce gouvernement atroce qui embrase de sa cupidité et de sa haine toute la surface de l'Europe, qui est parvenu à entraîner dans sa coalition contre la paix cet imbécille Ottoman, dont il semble embrasser les intérêts pour le mieux étouffer. Nous aurons tant de fois l'occasion de citer sa barbarie, ses fureurs oppressives, qu'il seroit fastidieux de placer ici cet odieux parallèle; mais remarquons avec quelle joie barbare il flatte son idée chérie de la destruction du chef de l'armée française. Il faut que ce Buonaparte lui fasse une terrible peur.

Vous ferez faire la levée de tous les chevaux pour la remonte de la cavalerie.

Je vous prie de prendre toutes les mesures nécessaires pour maintenir la tranquillité et le bon ordre dans la province d'Alexandrie.

Salut.

BUONAPARTE.

COPIE.

BUONAPARTE, membre de l'institut national, général en chef,

ORDONNE:

ARTICLE PREMIER.

IL y aura dans chaque province de l'Egypte un divan, composé de sept personnes, chargées de veiller aux intérêts de la province; de me faire part de toutes les plaintes qu'il pourroit y avoir; d'empêcher

les guerres que se font les villages entr'eux ; de surveiller les mauvais sujets, de les châtier en demandant la force au commandant français, et d'éclairer le peuple toutes les fois que cela sera nécessaire.

II.

Il y aura dans chaque province un aga des janissaires, qui se tiendra toujours avec le commandant français. Il aura avec lui une compagnie de soixante hommes du pays, armés, avec lesquels il se portera par-tout où il sera nécessaire pour maintenir le bon ordre, et faire rester chacun dans l'obéissance et la tranquillité.

III.

Il y aura dans chaque province un intendant chargé de la perception du *miri* et du *feddam*, et de tous les revenus qui appartenoient ci-devant aux mamelouks, et qui appartiennent aujourd'hui à la république. Il aura chez lui le nombre d'agens nécessaires.

IV.

Il y aura près dudit intendant un agent français, tant pour correspondre avec l'administration des finances, que pour faire exécuter tous les ordres qu'il pourroit recevoir, et se trouver toujours au fait de l'administration.

Signé, BUONAPARTE.

Pour copie conforme,

BUONAPARTE.

N°. XI.

A KLEBER (1).

A Boulac, près le Caire,
le 9 thermidor an 6.

NOUS sommes enfin arrivés, mon ami, au pays tant desiré. Qu'il est loin de ce que l'imagination même la plus raisonnable se l'étoit représenté ! L'horrible villasse du Caire est peuplée d'une canaille paresseuse, accroupie tout le jour devant leurs huttes infâmes, fumant, prenant du café, ou mangeant des pasticques, et buvant de l'eau.

On peut se perdre très-aisément, pendant

(1) L'auteur de cette lettre, fort bien écrite, est un des meilleurs officiers de l'armée française. Ce qu'elle contient prouve subsidiairement que personne, comme nous l'avons déjà observé, ne tente d'en imposer à Kleber, et que tous les objets lui sont représentés sous leur véritable point de vue.

tout un jour, dans les rues puantes et étroites de cette fameuse capitale. Le seul quartier des mamelouks est habitable. Le général en chef y demeure dans une assez belle maison de bey. J'ai écrit au chef de brigade Dupuis (2), actuellement général et commandant au Caire, pour qu'il t'y fît réserver une maison. Je n'ai pas encore sa réponse.

La division est à une espèce de ville appelée Boulac, près le Nil, une demi-lieue du Caire. Nous sommes tous logés dans des maisons abandonnées et fort vilaines. Dugua seulement est passablement.

Le général Lannes vient de recevoir l'ordre d'aller prendre le commandement de la division Menou, à la place de Vial, qui va à Damiette avec un bataillon. Il m'assure qu'il refusera. Le 2e légère et le général Verdier sont en position près les

(2) Voyez une lettre de lui, n°. XXIII.

Pyramides, sur la rive gauche du Nil, jusqu'à ce que le point qu'il occupe soit fortifié pour y placer un poste de cent hommes.

On doit établir un pont vis-à-vis Gizeh. Cet endroit est en ce moment occupé par la réserve d'artillerie et du génie. La division Regnier est au-devant du Caire, à deux ou trois lieues; celle de Desaix va venir au vieux Caire; celle de Bon est à la citadelle, et celle de Menou en ville.

Tu n'as pas d'idée des marches fatigantes que nous avons faites pour arriver au Caire; arrivant toujours à trois ou quatre heures après-midi, après avoir souffert toute la chaleur, la plupart du temps sans vivres, étant obligés de glaner ce que les divisions qui nous précédoient avoient laissé dans les horribles villages qu'elles avoient souvent pillés; harcelés toute la marche par cette horde de voleurs appelés bédouins, qui nous ont tué des hommes et des officiers, à vingt-cinq pas de la colonne. L'aide-

de-camp du général Dugua, appelé Geroret, a été assassiné avant-hier de cette manière, en allant porter un ordre à un peloton de grenadiers, à une portée de fusil du camp. C'est une guerre, ma foi, pire que celle de la Vendée !

Nous avons eu combat le jour de notre arrivée sur le Nil, à la hauteur du Caire. (3) Les mamelouks, qui avoient eu l'esprit

---

(3) L'*esprit* veut dire ici le bon sens; Damas parle ironiquement. Il est évident que si ces braves et infortunés mamelouks ne s'étoient formés en ordre de bataille; mais qu'ils se fussent retirés devant l'ennemi sur la rive droite du Nil, en se contentant de le harceler et de lui disputer le passage, ils auroient ainsi détruit infailliblement l'armée entière. Une confiance aveugle en leur propre courage, jointe à une ignorance totale de la tactique européenne, a pu seule exciter ces trois ou quatre mille hommes (car ils n'étoient pas plus) à attaquer vingt-quatre mille soldats aguerris, bien fournis d'artillerie, et couverts par une haie impénétrable de baïonnettes. Qu'une armée si peu nombreuse ait été défaite,

de se placer sur la rive gauche du Nil, nous ont présenté le combat, et ils ont été rossés.

---

il n'y a rien là de merveilleux; il est bien plus étonnant qu'ils aient pu faire du mal aux Français; cependant ils leur en ont fait.

Buonaparte, dans sa lettre au Directoire, évalue sa perte à 150 hommes tant tués que blessés. Dans une autre, qui n'étoit point adressée au Directoire, il en porte le nombre à 210. Il est probable que sa perte fut encore plus considérable. C'est une satisfaction pour nous que de voir ici que celle des mamelouks n'a pas été aussi grande qu'on l'avoit dit d'abord. Damas ne la porte qu'à 7 ou 800 hommes; il craint même, en la portant à ce nombre, d'être soupçonné d'exagération. C'en est plus que suffisant pour nous apprendre quelle foi l'on doit ajouter aux rapsodies du général en chef.

Observation.

C'est peut-être la première fois qu'on verra, dans un livre écrit en Europe, un éloge de cette méprisable milice des mamelouks. Mais cet éloge tient au système de changer toutes les idées reçues sur le courage, la liberté, l'héroïsme, la morale, &c. &c. projet véritablement digne de sortir d'une cervelle anglaise.

Cette bataille se nomme celle des Pyramides. Ils ont perdu sept ou huit cents hommes, sans exagération aucune. Il y a eu une grande partie de ce nombre qui se noyèrent en voulant passer le Nil à la nage.

Je desire bien savoir comment tu te portes, et quand tu seras en état de venir prendre le commandement de la division, qui est en de bien foibles mains (4). Tout le monde t'y desire, et chacun se relâche singulièrement du service. Je fais ce que je puis pour retenir chaque partie liée entr'elles; mais cela va très-mal. Les troupes ne sont ni payées ni nourries, et tu devines aisément combien cela attire de murmures. Ils

---

(4) Ces foibles mains sont celles de Dugua. C'est à lui que la division avoit été confiée par suite de la blessure qui retenoit Kleber à Alexandrie. Le reste de cette lettre est fort important.

Observation.

Tellement important, que je vous soupçonne d'avoir un peu *aidé à la lettre.*

sont peut-être plus forts encore de la part des officiers. On nous fait espérer que d'ici à huit jours, les administrations seront assez bien organisées pour faire exactement les distributions ; mais cela est bien long.

Si tu viens bientôt, ce que je souhaite ardemment, fais-toi escorter, même sur ta barque, par des fusiliers qui puissent répondre aux attaques des bédouins, qui ne manqueront sûrement pas de se présenter sur la rive du Nil, pour essayer de te fusiller dans ta barque.

Le commissaire-ordonnateur Sucy a eu le bras cassé sur la flotille, en remontant au Caire. Tu pourrois peut-être revenir avec les chaloupes canonnières, et les germes qui sont allés chercher les effets des troupes à Alexandrie. Arrive ! arrive ! et arrive !

Tout à toi.

DAMAS.

Amitié à Auguste et à ses collègues.

N°. XII.

Du Grand Caire, le 9 thermidor an 6.

Le général Desaix me charge, mon cher Douzelot, de te recommander de ne pas oublier ses effets; et nous croyons qu'il est inutile de te recommander les nôtres. Nous les attendons comme le messie. Ne laisse absolument rien.

4 Malles au général Desaix.

1 Porte-manteau, *idem*.

1 Forme à drapeau, avec une petite boîte.

1 Secrétaire au général.

2 Matelas — 1 couverte de drap blanc.

1 Paire de draps.

1 Housse, et 1 coussin de voiture. La voiture sur le n°. 54.

16 Caisses de sapin, marquées au général Desaix, contenant du vin.

1 Tonneau goudronné sur les deux fonds, contenant du vin.

1 Barril de vinaigre.

5 Bouteilles de vin, dans le coffre du cabinet du citoyen Le Roi.

Tout cela étoit dans la soute du cuisinier de Daure.

A Clément.

1 Malle. — Il y a des adresses.

1 Porte-manteau, — son hamac.

A Rap.

1 vache, 1 malle, et son hamac.

A Savary.

1 malle quarrée noire. } Mon domestique,
1 *idem* — longue. } je l'attends ma-
1 porte-manteau bleu. } lade ou non.

1 caisse contenant des selles ; elle est quarrée, plate-forme en sapin : elle ferme avec une serrure.

Mon hamac, s'il est possible ; au moins mon matelas, ma couverture, mes draps et mon traversin.

Si tu trouves moyen d'acheter quelques bouteilles de bon rhum, fais-le.

Nous sommes sans cuisinier ; si tu en trouves un, amène-le.

Dis à ton domestique de passer aux bâtimens de nos chevaux, d'y prendre les effets de Joly-cœur, et de demander au citoyen Martin ; maréchal-des-logis au vingtième de dragons, le porte-manteau du dragon Alex. Timber qui panse ici mon cheval.

Si tu éprouvois des difficultés pour embarquer la voiture, le général te prie de la débarquer, la faire monter, et la placer en lieu sûr à Alexandrie.

Ton frère me charge de te dire d'apporter tout ce qui lui appartient, ainsi qu'à toi, de ne rien oublier, — absolument rien.

N'oublie pas ceux de Bourdon.

Si tu ne peux pas embarquer ton cheval, vends-le, ou remets-le à l'artillerie, en prenant un reçu : nous t'en trouverons un ici ; ton frère en a trois.

Voici une chose dont nous te prions de t'occuper : en traversant les déserts, nous

eûmes une alerte de nuit, dans laquelle nous perdîmes la jument du général Desaix, sellée, bridée, du septième, hussards ; les deux chevaux de ton frère ; le mien sellé, venant du vingtième, dragons ; une jument noire ; celui de Rap, du septième, hussards. Celui de Clément, courte queue. Ils prirent tous la fuite ; d'après les rapports, ils ont été arrêtés à Rosette, et mis au dépôt de l'artillerie : si, en passant, tu pouvois les découvrir, en prendre des reçus, l'on nous les paieroit ici.

Ton frère me charge de te dire ce qui suit : nous vivons ici beaucoup plus mal que nous n'avons jamais vécu de la vie. Pas une goutte de vin, ni d'eau-de-vie. — Ton frère te recommande de faire en sorte d'en faire débarquer des bâtimens de Civita-Vecchia, le plus que tu pourras, et s'il le faut, un tonneau de l'un et de l'autre : ne rien négliger auprès de Colasse (1).

(1) Commissaire des guerres et surintendant du port d'Alexandrie.

Souviens-toi, — vin, eau-de-vie, et rhum; il y a un siècle que nous en avons le plus grand besoin. Il y en a ici peu, extrêmement mauvais, hors de prix, et l'on ne peut s'en procurer.

Une chose que l'on te prie de faire, c'est d'embarquer les ballots de souliers et de chemises de la division, comme équipages du général Desaix ; les soldats en sont nus, — et on les prendroit pour d'autres.

Si tu as besoin d'argent, sers-toi du mien, et tiens-en compte.

Adieu, nous t'attendons; fais pour le mieux ; sur-tout souviens-toi que nous n'aurons de vin et d'eau-de-vie, que ce que tu apporteras, et que sur les 16 caisses de sapin, 14 sont au général Buonaparte. Au nom de Dieu, apportes-en du convoi, et de l'eau-de-vie. Toute l'armée a la diarrhée, à force de boire de l'eau. — Pour Dieu, du vin, de l'eau-de-vie et du rhum (2), et

(2) C'est bien là le langage de l'anxiété; on

n'oublie pas les effets du général Beliard : ne

ne peut exprimer dans des termes plus forts, la détresse à laquelle les Français étaient réduits, et le besoin urgent des articles indispensables à la santé qu'ils avoient laissés dans la ville d'Alexandrie.

Il est à propos de rappeler à ceux de nos lecteurs qui n'ont pas bien présente la carte de l'Egypte, qu'Alexandrie où tous les bagages et magasins furent laissés, quand l'armée marcha sur le Caire, est située dans le désert, à proprement parler, et n'a de communication avec l'Egypte (au moins dans les circonstances actuelles), que par la branche du Nil qui se jette dans la mer au-dessous de Rosette.

Il résulte de ce qu'on vient de dire, que tant que nous sommes maîtres de la côte, comme nous le sommes depuis la glorieuse victoire du 1er août, il ne peut se passer rien d'important, et la correspondance entre les deux divisions de l'armée française (celle d'Alexandrie et celle du Caire) est presqu'aussi impraticable, du moins pour se secourir l'une l'autre, que si elles étoient séparées par l'Atlantique.

Une armée pourroit bien traverser le désert, comme Buonaparte l'a fait ; mais les Français n'ont pas d'armée en réserve, et quand ils en

lui laisse rien là-bas, que le moins pos-

---

auroient, il n'est pas sûr qu'ils le tentassent, après les difficultés et les dangers dont ils ont fait la triste expérience ; dans le cas même de cette tentative, ils n'y gagneroient rien, puisqu'ils ne pourroient rien transporter, pas même des provisions pour un jour, et s'ils venoient à bout de gagner le Caire, ce ne seroit que pour y périr des mêmes besoins que ceux qui les y ont précédés.

Un mot encore. — Il paroît d'après quelques-unes de ces lettres, que les bâtimens de transport et les troupes étoient à Alexandrie dans le plus grand besoin d'eau et de provisions. Buonaparte leur en envoyoit du Caire dans six *schennes*, ou bateaux du pays, lesquels, à l'époque de l'expédition de la dernière de ces dépêches, n'avoient pas encore atteint Rosette, et certes n'arriveront jamais à Alexandrie.

Nos lecteurs ont vu quels sont les besoins de la grande armée au Caire ; nous prenons sur nous de prédire qu'il n'y sera jamais pourvu ; car si le petit bâtiment qui chargé de ces lettres, se glissoit le long des côtes, n'a pu échapper à la vigilance de nos infatigables marins, comment de plus grands vaisseaux pourraient-ils s'y soustraire ? Ajoutez à cela que l'embouchure

sible. — Pour Mireur (3), tu sais qu'il a été tué.

Adieu.

SAVARY.

---

du Nil est excessivement difficile à franchir, à raison de la lame qui domine toujours la barre et exige mille précautions qu'on ne peut prendre qu'à la faveur de la plus entière sécurité.

Nous ne savons pas quel peut être à Alexandrie, l'effet de ce défaut de communication; au Caire il doit être terrible. « Au nom de Dieu, dit Savary, apportez-nous notre eau-de-vie et notre rhum, car toute l'armée est malade de la dyssenterie ». Observez que c'est la même armée, que Buonaparte et Berthier disent dans leurs dépêches officielles jouir d'une parfaite santé, et jugez par cet échantillon de leur véracité !

Observation.

Il n'y auroit pourtant, à la rigueur, rien à conclure de cet empressement des officiers à se procurer du vin et du rhum, sinon qu'ils en sentent la privation en hommes qui ont l'habitude de cette jouissance, et qu'ils pressent vivement les dépositaires de ces denrées, à l'intention d'en jouir plutôt. Mais soyons persuadés que ces privations ne peuvent influer ni sur

L'on vous envoie soixante barques du Nil ; il pourroit se faire que l'on prît encore des tartanes à Alexandrie ; dans ce cas, il

---

le courage des guerriers, ni sur leur amour pour la gloire et pour leur patrie. Quant à ces obstacles, à ces déserts dont on veut nous faire peur, laissons à l'intelligence de nos héros le soin de surmonter toutes ces difficultés, et attendons avec sécurité ce qui doit en résulter. Il est pour le génie des ressources qui échappent à toutes les spéculations de l'envie.

(3) « Ce Mireur, dit Buonaparte, dans sa let-» tre officielle au Directoire, en date du 24 juil-» let, et plusieurs autres aides-de-camp et offi-» ciers de l'état-major, ont été tués par ces misé-» rables. (Les Arabes qui, si l'on est misérable pour tuer, ne sont certes pas de plus grands misérables que les Français ; quelques peuples donneroient même l'avantage à ces derniers). « La république a fait une perte dans la person-» ne de Mireur ; c'étoit le plus brave officier que » j'aie jamais connu... ». Puis des tirades impies sur la destinée, etc... En général, on peut inférer, d'après cette correspondance, que toute l'armée est devenue décidément fataliste. Nous sommes loin de nous en étonner, car, à dire naïvement ce que nous en pensons, il nous semble

faudroit tâcher de te mettre sur une. — Amène mon domestique malade ou non, je le guérirai ici.

---

que ni la prudence, ni la prévoyance n'ont eu rien à faire dans toute cette expédition.

Observation.

Cette plaisanterie est trop froide pour qu'on y réponde. Qui ne sait que les grands capitaines ont presque tous été enclins vers le dogme du *fatalisme*, très-favorable à l'héroïsme militaire ? Et les Arabes dont le pieux glossateur soigne si tendrement la réputation, ne sont-ils pas musulmans, et par là décidément *fatalistes?* Mais comme ils sont nos ennemis, le plaisant Anglais n'en dit mot. On a beau être anglomane, il est difficile de trouver là l'*humour* des Steele et des Addisson.

N°. XIII.

Rampon, général de brigade, commandant les dix-huitième et trente-deuxième demi-brigades de bataille.

Au quartier-général du Grand Caire, le 9 thermidor an 6.

Je vous avois promis, cher frère, dans ma dernière, de vous écrire de la plus grande ville du monde (1). Je m'empresse à vous prouver combien j'aime à vous tenir parole.

---

(1) Cette expression est forte dans la bouche d'un Français. Mais il répète ce qu'il a entendu dire à Paris. Le Caire est loin d'être la plus grande ville du monde, ou même de l'Europe; Londres même est plus grande du double.

Observation.

On voit que cette note qui a la bonne foi d'exiger d'un militaire écrivant à la hâte, l'exactitude d'un géographe, n'est placée là que pour nous parler de la grandeur de Londres.

Il ne m'est pas possible de vous faire des détails sur nos affaires, ni sur les privations que nous avons éprouvées dans notre marche: le départ du vaisseau ne nous donne pas le temps ; mais le rapport du général en chef que vous verrez sûrement sur les papiers, vous mettra au fait de tout. Milhot et l'aîné Rampon se sont distingués dans la bataille des Pyramides; Milhot a été nommé lieutenant sur le champ de bataille, et Rampon sous-lieutenant au septième régiment d'hussards : il me reste encore le cadet que j'espère de placer dans la première affaire ; d'ailleurs je suis assez content d'eux.

Adieu, cher frère ; je desire que votre santé soit bonne, ainsi que celle de ma sœur : quant à la mienne, elle est assez bonne; mais je suis très-fatigué, et les chaleurs que nous éprouvons dans ce pays m'ôtent la moitié de mes forces. Enfin, il nous faut de la patience, du courage, et avec cela nous parviendrons peut-être à revoir un jour notre chère patrie.

Adieu, je vous embrasse bien tendrement; mille et mille choses à ma sœur et à toute notre famille, et à nos amis et amies. Donnez, je vous prie, de mes nouvelles à ma sœur Trappier; je n'ai pas le temps d'y écrire.

RAMPON.

Souillier, Milhot, et nos deux neveux, me chargent de vous dire mille choses.

N°. XIV.

Au citoyen LOUIS BUONAPARTE, *aide-de-camp du général en chef, à Alexandrie.*

Au quartier-général du Gisé,
le 6 thermidor.

LE général en chef me charge, mon cher Louis, de t'annoncer la victoire qu'il a remportée le 3 de ce mois sur les mamelouks. Elle a été complète; elle fut donnée à Embabé, vis-à-vis Boulac. On estime la perte des ennemis, tant tués que blessés, à deux mille hommes, quarante pièces de canon, et beaucoup de chevaux. Notre perte a été médiocre. Les beys ont fui dans la Haute-Egypte. Le général va ce soir au Caire.

Il me charge aussi de te dire de partir d'Alexandrie avec tous ses effets, ses voitures et chevaux de Malte, sa voiture de Civita-Vecchia, pour Rosette, où tu trouveras des *germes* du pays, un bataillon de la qua-

tre-vingt-neuvième, et l'adjudant-général Almeyras, avec lesquels tu remonteras le Nil et viendras au Caire. De tous ses effets, tu ne laisseras à Alexandrie que sa belle voiture de voyage.

N'oublie pas, mon ami, tous les effets que nous avons laissés à Alexandrie : nous en avons tous bien besoin. N'oublie pas non plus tous les vins, les livres et les deux caisses de papiers, sur lesquelles est le nom du général, et celui de Collot.

Je t'embrasse.

BOURSIENNE.

N°. XV.

Au quartier-général du Caire, le 9 thermidor.

Je m'empresse, ma très-chère mère, à vous faire part de l'arrivée de l'armée française, à laquelle j'ai l'honneur de servir, à Alexandrie, en Egypte : pendant notre traversée, nous nous sommes emparés de l'île, port et ville de Malte, qui est à 1100 lieues de Toulon ; maintenant nous sommes au grand Caire, ville capitale d'Egypte, distance de mille lieues de France (1).

J'ai beaucoup souffert pendant deux mois que nous avons resté en mer ; tous les

(1) Les Français sont en général d'assez mauvais géographes ; cependant, quoique notre traduction soit exacte, le grossier mécompte qu'on voit ici n'est probablement qu'une méprise. Nous avons plusieurs autres lettres de ce malheureux jeune homme qui nous apprennent qu'il est capitaine dans la vingt-cinquième demi-brigade. Comme il nous informe dans la suite que la ca-

jours je ne cessois de vomir jusqu'au sang; lorsque nous avons mis pied à terre sous les murs d'Alexandrie, j'ai été guéri de la maladie de mer, mais mes peines n'ont pas été terminées.

Nous avons perdu trois cents hommes en escaladant les remparts pour nous rendre maîtres de la ville. Après quatre jours de repos, nous nous sommes mis à la poursuite des troupes arabes, qui s'étoient retirées et campées dans le désert, mais la première nuit de marche me fut bien funeste. J'étois à l'avant-garde; nous tombâmes sur un corps de cavalerie ennemie, et la vivacité de mon cheval, que vous avez connu, a causé tout

---

valerie ennemie a été toute entière tuée, ou prise, nous espérons que nous pourrons le féliciter d'avoir recouvré son fougueux coursier et ses habits neufs.

Observation.

Lecteurs de bonne foi, notre traduction n'est pas moins exacte que celle du Translateur britannique. Vous voyez ce que c'est que d'être plaisant par ordre !

mon malheur; il sortoit comme un lion sur les chevaux et cavaliers ennemis, mais malheureusement, en se cabrant, il tomba à la renverse; et moi, pour éviter d'être écrasé, je me jetai par côté. Comme c'était la nuit, je n'eus pas le temps de le saisir; il se releva, et partit comme l'éclair avec la cavalerie ennemie, qui abandonna le champ de bataille.

J'avois mis ce que j'avois de plus mauvais sur le corps, pour conserver ce qui étoit neuf dans mon porte-manteau; de sorte que je perdis mon cheval, tout harnaché, mes pistolets, mon manteau, porte-manteau, tous mes effets qui étoient dedans, ainsi que vingt-quatre louis en argent que j'avois reçus à Marseille pour mes appointemens arriérés, et le plus essentiel encore est mon portefeuille, qui contenoit tous mes papiers.

Je me trouvai tout-à-coup dépouillé de tout, et obligé de marcher nus pieds pendant dix-neuf jours, sur le sable brûlant et

les graviers dans le désert, car le lendemain de cette malheureuse affaire, je perdis les semelles des vieilles bottes que j'avois aux jambes; mon habit et ma vieille culotte furent bientôt déchirés en mille morceaux; ne trouvant pas un peu de pain pour s'alimenter, ni une goutte d'eau pour s'humecter la bouche; pour toute consolation, je maudissois plus de cent fois le jour, le métier de la guerre.

Enfin, le 4 de ce mois, nous arrivâmes aux portes du Caire, là où toute l'armée ennemie étoit retranchée, et nous attendoit de pied ferme; mais avec notre impétuosité ordinaire, nous fûmes l'attaquer dans ses retranchemens; au bout de trois quarts-d'heure, l'ennemi eut trois mille morts sur le champ de bataille; le restant, ne pouvant se sauver, se jeta dans le Nil, qui est une rivière aussi forte que le Rhône; par conséquent ils furent tous noyés ou fusillés sur l'eau. D'après une pareille victoire, nous entrâmes tambour battant dans la ville du

Caire, et par conséquent maîtres de toute l'Egypte.

Je ne sais, ma très-chère mère, dans quel temps j'aurai le plaisir de vous voir : je me repens bien d'être venu, mais il n'est plus temps. Enfin, je me résigne à la volonté suprême ; et malgré les mers qui nous séparent, votre mémoire séra toujours gravée dans mon cœur ; et aussi-tôt que les circonstances le permettront, je franchirai tous les obstacles pour rentrer dans ma patrie.

Adieu, conservez-vous, et mille choses à mes parens.

Votre fils,

GUILLOT.

N°. XVI.

ARMÉE D'ANGLETERRE (1).

R. DESGENETTES (2), à la citoyenne DESGENETTES, au Val-de-Grace, rue Saint-Jacques, à Paris.

Au Grand Caire, le 9 thermidor.

JE t'écris enfin, ma chère épouse, du Caire, qui sera, je crois, le terme de mon voyage.

Déjà je t'ai écrit deux fois en mer, une fois de Malte, et une autre d'Alexandrie.

---

(1) Desgenettes semble avoir calculé d'avance ses besoins littéraires. Son épître est écrite sur une feuille de papier surnuméraire préparée pour «l'armée d'Italie», mots très-bien imprimés en tête. Le bon docteur les a effacés avec soin, pour y substituer « armée d'Angleterre ». Une telle exactitude est au-dessus de tout éloge.

(2) D'après une pièce officielle que nous avons sous les yeux, Desgenettes paroît être le premier

Les occasions sont rares et peu sûres. Pour moi, je n'ai point reçu de tes lettres : rien ne m'a appris ton arrivée à Paris.

Un jour je te raconterai tous mes voyages, les combats que j'ai vus, et les dangers sans nombre que j'ai partagés.

Mon ami, l'ordonnateur en chef, Sucy, a été gravement blessé (3) d'un coup de feu, ainsi que le jeune Lannes. Desnanotre, qui m'étoit aussi recommandé par la Repede, a été fait prisonnier par les Arabes.

---

médecin de l'armée, poste pour lequel le lecteur le jugera spécialement qualifié, avant d'avoir lu sa lettre.

Observation.

Nous ne voyons pas ce qui, dans cette lettre, peut empêcher le citoyen Desgenettes d'être un bon médecin. Ce que nous savons très-bien, c'est que nous n'avons rien à envier à l'Angleterre de ce côté, et que rien n'est maintenant au-dessous de la médecine des Anglais, si ce n'est leur chirurgie.

(3) Il avoit eu le bras cassé au passage du Nil.

Les peuples de l'Egypte sont des sauvages féroces. Les beys, leurs maîtres, des oppresseurs orgueilleux. Leurs mamelouks, c'est-à-dire leur cavalerie d'élite, et caste privilégiée, n'a opposé à l'armée qu'un courage irréfléchi. Tout cela est battu.

Il y a quelque chose que j'admire et que j'aime dans les Turcs ; c'est leur prédestination qui mène à des résultats très-philosophiques, et qui s'arrange assez avec *mes circonstances*, ma *néanité* et *mes destinées.*

Il y a aussi des usages fort singuliers. On a jusques à quatre femmes légitimes, sans compter les maîtresses. Je ne sais tout cela qu'historiquement ; mais ce que je sais bien, c'est qu'on ne boit guère que de l'eau.

Voilà beaucoup de choses à raconter. Un peu de nos affaires.

On ne nous paie pas, ma chère femme, et je n'ai rien reçu depuis Toulon. Encore ne suis-je pas des plus malheureux, car presque

tout le monde a été pillé ou forcé de jeter à l'eau ses bagages, et j'ai tout conservé.

En partant de Toulon, je t'ai envoyé 700 livres, un peu plus ou un peu moins. Courtal a été chargé de l'envoi, qui l'eut, je crois, fait par les messageries. N'oublie pas de m'en écrire, et dans plus d'une lettre, car elles se perdent, sont prises, &c.

La lettre du citoyen Girandi, pour le Caire, m'a été utile; je suis logé chez le médecin en question, et je l'ai placé dans l'armée.

Le général en chef m'a constamment traité avec bonté, et j'espère toujours, ma chère Lolotte, t'embrasser au temps convenu entre nous.

Embrasse Julien, tes chers parens, et ceux que nous aimons.

R. D.

N°. XVII.

Rosette en Egypte, le 9 thermidor an 6.

J'ESPÈRE, bonne amie, que cette lettre et parviendra. Je l'envoie par une occasion particulière, et c'est peut-être la seule de toutes celles que je t'ai écrites depuis Malte, qui te sera remise. Pour moi, je n'ai pas eu le bonheur, depuis mon départ de Toulon, de recevoir des tiennes. Il est cependant arrivé depuis six jours deux avisos, qui en ont apporté beaucoup.

Je présume que tes lettres auront été envoyées sur le brick pris par les Anglais, alors je ne dois pas espérer d'en recevoir si-tôt; ce qui me désespère. Ma position est si cruelle, que je succomberai, si je suis privé de cette consolation. Tâche, ma bonne amie, de me tant écrire, que je reçoive au moins une ou deux fois de tes nouvelles. Tu dois bien penser que mes inquiétudes à

ton sujet doivent être grandes : je ne sais quelles sont tes ressources. Je n'ai pu te faire passer que peu d'argent par le capitaine Collot, et dans ce moment je ne trouve aucune occasion de t'en envoyer. Je suis éloigné du citoyen Magallon (1) de trente-cinq lieues ; et je prévois, qu'avant mon arrivée au Caire, je ne pourrai t'en faire passer.

Je crois que nous nous sommes tous bien trompés sur cette entreprise si belle et si vantée ; je crois même, qu'en réussissant à soumettre l'Égypte, nous aurons bien de la peine à retirer de cette opération tout le fruit que l'on en attendoit. Nous trouvons par-tout beaucoup de résistance, et plus encore de trahison : il est impossible à un Français de s'écarter seul de quelque portée de fusil de l'endroit habité sans courir le risque d'être assassiné, ou victime d'une

(1) Consul général à Alexandrie. Il étoit alors au Caire avec l'armée.

passion affreuse très en vogue dans ce pays, sur-tout de la part des mamelouks, et des Arabes bédouins. Je connois plusieurs personnes qui dans la ville même d'Alexandrie, ont été enlevées à la nuit tombante, et ont subi ce sort affreux.

Rosette est beaucoup plus tranquille qu'Alexandrie, les habitans en sont plus doux, et nous avons moins de risques à courir; cependant nous mettons la plus grande circonspection dans notre conduite particulière, et la plus grande police, et même de la sévérité dans l'administration générale.

Ce pays si vanté ne vaut pas sa réputation. L'endroit le plus sauvage et le plus agreste de la France, est mille fois plus beau; rien au monde de si triste, de si misérable, de si mal-sain qu'Alexandrie (le port le plus commerçant de l'Egypte); des maisons de boue, sans autres fenêtres que quelques trous, couvertes d'un treillage de bois grossier, point de toits aux maisons, des portes si pe-

tites, qu'il faut se briser pour entrer; enfin, figure-toi une réunion de colombiers vilains et mal bâtis, et tu auras une idée juste d'Alexandrie.

Les rues sont toutes étroites, de travers, et point pavées, de sorte que l'on est continuellement incommodé de la poussière, et d'une chaleur excessive; ou bien, s'il prend fantaisie aux habitans d'arroser le devant de leurs cabanes, on passe d'un mal dans un pire, la poussière se change en boue, il n'est plus possible alors de marcher. Tout y est fort cher et fort rare : joins à cela, la difficulté de se faire entendre, et mille autres désagrémens que je ne puis te décrire, et tu jugeras de notre position.

Cependant il faut convenir, que depuis que je suis à Rosette, je me trouve moins mal. Le pays est un peu plus riant. Le Nil y procure un peu de verdure, et la vue des palmiers, quoique bien monotone, puisque c'est la seule espèce d'arbres qu'on y

voit, récrée un peu les yeux; mais rien n'est fait pour distraire l'imagination, et tu dois bien présumer, que dans un pays tel que celui-ci, avec la peine, les inquiétudes qu'on y éprouve, elle doit être dans une grande activité, et comme les objets sont tristes, les pensées y correspondent, et nous vivons dans un chagrin perpétuel. — (2).

---

(2) Le reste de cette intéressante lettre a été si fort maltraité qu'il est illisible. Le regret diminue quand on pense qu'après cette peinture animée et fidelle du pays, celui qui l'a écrite revenoit sans doute à ses propres affaires. Nous ne le connoissons pas; il paroît seulement d'après quelques mots qui peuvent servir à interpréter la fin, qu'il étoit premier commis de Poussielgues, contrôleur des dépenses de l'armée.

N°. XVIII.

Choderlos (1), *consul-général de la république française à Alep et dépendances, au citoyen ministre des relations extérieures.*

Alep, le 9 thermidor.

Citoyen ministre,

C'est le 27 messidor que nous avons eu le premier avis de la prise de Malte, et du débarquement de notre armée navale à Alexandrie. Cette nouvelle a été confirmée

(1) C'est le frère de ce fameux ou plutôt infâme *la Clos*, connu dans ce pays comme l'auteur des *Liaisons dangereuses*, et en France comme un des plus actifs promoteurs de la révolution. Il fut tout à-la-fois l'instigateur et l'agent de ce misérable idiot *Égalité*, ainsi que le principal meneur du club jacobin, dont il fut président en 1790.

Ses talens pour l'intrigue le rendirent redoutable à Robespierre, qui le fit proscrire. Il trouva

depuis par différentes lettres, soit de Chypre, soit des Echelles de la côte; mais jusqu'à pré-

---

pourtant moyen d'échapper, et en 1795, fut choisi par le gouvernement qui connoissoit ses talens et son manque de principes, comme un digne instrument de leurs iniques projets en Syrie.

Revenons à Choderlos. Il fut envoyé à Alep quelque temps après son frère, alors établi à Latakia, et dans les mêmes vues. Sa lettre prouve que ce choix étoit bien fait, et sans doute les plus grands malheurs auroient été le résultat de leurs cabales, si la présomption et la folie de leurs rapaces maîtres n'avoient pas précipité leurs mesures et ne les eussent pas plongés dans l'abîme de misère qu'ils creusoient complaisamment pour d'autres.

Nous les croyons tous deux au château des Sept-Tours, prison beaucoup trop douce pour des hommes, qui, en bonne justice, auroient, depuis long-temps, dû périr dans les donjons de Robespierre.

Observation.

Les sentimens humains, mon frère, que voilà ! Ce sont pourtant ces misérables mercenaires, qui dans des pamphlets soudoyés, parlent sans cesse de leur

sent, je n'ai rien reçu d'officiel sur ce grand événement, de sorte que nous flottons entre les nombreuses versions contradictoires qui se débitent sur cette expédition, qui semble avoir causé une grande commotion tant en Chypre que sur toute la côte de Syrie. Sans chercher à pénétrer le secret du gouvernement, je m'étonne cependant qu'une fois la descente opérée, le général, ou au moins le consul d'Alexandrie, n'ait pas adressé une circulaire aux consuls des pays environnans, pour les mettre à portée de *tranquilliser* les Turcs, qu'on doit bien supposer ne pas voir d'un œil indifférent une expédition aussi formidable.

La contenance paisible que j'ai montrée dans cette occasion, a beaucoup contribué

---

humanité, et de la cruauté française. Jugez de leur désespoir quand ils sauront qu'il n'y a qu'une partie de leurs vœux d'accomplis. Choderlos, consul d'Alep, est peut-être au pouvoir du despote du Bosphore; mais son frère est plus tranquille à Paris, que ne le peut être l'incendiaire écrivain de cette note.

à calmer la première effervescence qui s'étoit manifestée non-seulement chez les Turcs, mais encore sur la grande majorité des Francs de cette Échelle.

« Quel que puisse être, leur ai-je dit à » tous, le but de l'expédition, vous ne devez faire aucun doute qu'elle ne soit du » consentement de la Porte. Attendons les » nouvelles officielles de l'un et l'autre gouvernement; et jusques-là, reposons-nous » avec confiance sur la connoissance que » nous avons tous de l'ancienne et étroite » amitié qui règne depuis si long-temps » entre les deux puissances ».

J'ai fait valoir ensuite l'avantage qui résultoit pour l'empire ottoman, de la prise de Malte par les Français; et en effet, cette nouvelle a beaucoup servi à contrebalancer l'impression fâcheuse de nous savoir si voisins, avec des forces si redoutables.

Dans ce moment, Alep est tout-à-fait calmé. Il n'y auroit à craindre que l'effet

que pourroit produire quelqu'une des versions exagérées que la frayeur dicte, et que la frayeur peut adopter.

Le pacha, tous les grands de la ville sont tranquilles. S'il y avoit quelque explosion à redouter, ce ne pourroit être que de la part des schérifs, que le fanatisme pourroit porter à des excès; et dans cette supposition, je ne serois pas étonné que les janissaires qui nous aiment, ne prissent notre défense.

J'use d'une voie suspecte, citoyen ministre, pour vous faire parvenir ce bulletin écrit à la hâte, attendu que la seule occasion qui se présente, est celle d'un courrier du ministre —, et qu'il faut toutes les précautions possibles, et même toutes les ruses imaginables pour sauver les apparences qui pourroient mettre obstacle au départ de ma lettre.

Salut et respect.

J. CHODERLOS.

Par les raisons ci-dessus, le citoyen Beauchamp ne peut pas vous écrire. Le paquet se trouveroit trop volumineux pour ne pas éveiller le soupçon. Il me charge de vous donner avis, qu'il part après-demain pour Latakia, d'où il avisera aux moyens d'aller en avant.

N°. XIX.

Le Contre-Amiral PERRÉE, *commandant la flottille du Nil, à son ami* LE JOILLE (1), *chef de division, commandant le vaisseau* LE GÉNÉREUX.

Au Grand Caire, le 10 thermidor an 6.

MON cher camarade, je profite de l'occasion de *la Cisalpine*, pour te donner de mes nouvelles, comme je te l'ai marqué par ma dernière.

(1) Le Joille échappa des mains du lord Nelson, et eut le bonheur, dans sa fuite à Corfou, de rencontrer et de prendre, après un engagement de six heures et demie, *le Léandre*, vaisseau moins fort de moitié, et de plus, affoibli par un combat récent et ayant perdu les deux tiers de son équipage.

Tout cela est bien connu; ce qui n'est pas si notoire, quoiqu'il mérite bien de l'être, c'est la conduite brutale de Joille à l'égard des braves gens qui, par leur invincible courage, avoient

Je suis arrivé en cette ville le lendemain de notre armée, après avoir éprouvé toutes les privations possibles; nous avons été jus-

---

des droits au respect d'un ennemi généreux: car ils n'amenèrent que lorsqu'ils ne pouvoient plus manœuvrer. Croiroit-on que pendant plusieurs jours on ne permit pas de panser les blessures de leur respectable commandant, et qu'on enleva les instrumens du chirurgien du vaisseau pendant qu'il opéroit un de nos malheureux compatriotes? Cependant rien n'est plus exact.

Nous ne pouvons deviner sur quel principe de saine politique, ou d'après quel chapitre du code de vérité, ces traits et mille autres de barbarie et de rapacité féroce, de la part des Français, sont supprimés dans nos papiers officiels. Nous avons entendu parler d'un conseil tenu sur le continent, dans lequel il a été proposé sérieusement d'adoucir ou de dissimuler les insultes des Français, de peur qu'ils n'en fussent trop irrités, et nous avons vu ici un papier qui conseilloit de tenir la même conduite. Ce conseil étoit-il le fruit de la réflexion ou de l'ignorance? c'est ce qu'il importe peu d'examiner. Certes, nous sommes trop puissans pour être insultés par les Français, et nous avons dans les mains trop de moyens

qu'à six jours sans avoir autre chose à manger que des pastiques, et pour dessert du pastique. La fusillade rouloit toute la journée de la part du paysan, qui étoit commandé par des Arabes ou des bédouins.

Je t'assure que si ces hommes savoient tirer, nous ne serions pas revenus un seul.

---

de représailles pour redouter les suites de leur exaspération.

Que l'on songe aussi que la publicité que nous réclamons est due aux braves qui se battent pour nous. — Elle est due aussi au monde civilisé dont les Français sont la terreur et le fléau. — Puisqu'il ne peut y avoir de méthode plus efficace de déconcerter les projets d'une nation qui doit une grande partie de son influence, et une plus grande encore de son pouvoir, à son hypocrite jargon de justice et d'humanité supérieures, qu'en développant tous les actes de cruauté non nécessaires que leur soif innée du pillage et du sang les porte à commettre.

C'est une digression ; mais nous espérons que l'importance de ces réflexions nous la fera pardonner.

Revenons à Joille. — Nous sommes heureux

A présent ils sont plus raisonnables depuis que le Caire est à nous. Je regarde en ce moment le Nil comme certain ; ce qui nous permettra la communication avec vous.

Tu apprendras avec plaisir que j'ai été promu au grade de contre-amiral sur le champ de bataille, après l'affaire du 25.

---

de pouvoir ajouter qu'il n'a pas eu la satisfaction de se rendre maître des pavillons que lord Nelson avoit mis à bord du *Léandre*. Avant que le vaisseau se rendît, ils furent jetés à la mer avec les dépêches et toutes les lettres.

Observation.

Il est possible que Pitt juge nécessaire de soutenir l'animosité du *Mob* anglais par ces historiettes. Mais de bonne-foi à qui persuadera-t-il les contes bleus que ses valets menteurs viennent nous faire? Cette guerre seule, sans consulter les précédentes, nous en offre mille démentis; et certes ce n'est pas par l'humanité envers les vaincus que brillent les Anglais. Il sied bien aux assassins de Jumonville, aux forbans qui ont pris *la Modeste* dans le port de Gênes, qui ont répété cet acte de violation de tous les droits dans les ports des barbaresques et de l'Archipel, qui ont insulté tous les pavillons par des pirateries sans exemple de se targuer de leur humanité !

Assurément si j'avois été secondé par une autre canonnière, il n'auroit plus été question de leur flottille, quoiqu'ils en avoient sept, et pour lors je n'avois que six bâtimens, dont trois ont été abandonnés, et pris par les ennemis, qui ont eu l'audace de s'en emparer à portée de pistolet de moi.

Pour lors j'ai fait diriger toutes mes forces dessus, fait couler à fond la canonnière de l'amiral, et je les ai forcés à lâcher mes canonnières, que j'ai réintégrées de suite. J'avois encore deux batteries de 12 canons de campagne, dirigées sur moi à très-petite portée. Les troupes étoient très-éloignées, et ne pouvoient me donner aucun secours (2). Le combat a commencé à neuf heures moins un quart, et a fini à une heure et demie que notre armée les a mis en déroute.

Je t'assure que nous avons été trompés beaucoup sur la navigation du Nil. Il ne

---

(2) Cela n'est pas exact, ce fut l'apparition de l'armée qui le sauva d'une entière destruction.

peut y monter aucun bâtiment tirant plus de cinq pieds à l'époque d'où j'ai monté ; tant qu'à la fertilité du pays, je crois que l'on a beaucoup à décompter (3). La férocité des habitans est pire que les sauvages ; majeure partie habillés en paille. Enfin le pays n'est pas de mon goût. Cependant après la peine, le plaisir ; en ce moment je suis assez bien, tant pour les nourritures que pour les plai-

---

(3) Il est curieux de marquer les progrès de la conviction parmi les Français. Alexandrie est généralement reconnue pour être une position détestable. — Personne n'exprime le moindre doute à cet égard. — « Oui, mais ce sera délicieux d'être à Rosette »! — « Non, disent ceux qui y sont stationnés, Rosette est loin d'être un séjour délicieux ; c'est seulement un lieu un peu moins misérable qu'Alexandrie ». — « Il est » vrai : mais le Delta ! c'est là une riche et belle » ville ; et puis n'avons-nous pas le Caire, la plus » opulente, la plus grande, la plus magnifique » cité du monde » ? — « Quant au Delta, dit » Perrée, je viens de le traverser, et je puis » vous assurer qu'il n'est rien moins que riche et » beau » — « Et pour le Caire, s'écrient dix mille

sirs. Les beys nous ont laissé quelques jolies Arméniennes et Géorgiennes, dont nous nous sommes emparés au profit de la nation. Je te prie, mon bon ami, de m'envoyer une barique de vin : tu obligeras,

Ton ami,

EM. PERRÉE.

Assure de mon amitié tous mes amis.

» voix de concert, c'est le plus misérable trou » qu'on puisse voir sur la surface de la terre. » Ainsi les illusions se succèdent et se détruisent, » et les Français, aussi chauds dans leurs espé- » rances que crédules, finissent par être livrés » au mécompte et au désespoir ».

Observation.

Il n'y a rien de si commode que de faire les demandes et les réponses ! Nous pourrions si nous voulions, user de cette recette pour enfler les pages ; mais nous laissons cette ressource aux ingénieux *Scriblers* à qui Pitt a demandé un certain nombre de feuilles, pour que la correspondance interceptée arrivât aux dimensions d'un volume.

N°. X X.

Le Turcq, aide-de-camp du Général B., chef de l'état-major-général de l'armée, au citoyen Le Turcq son père.

Au quartier-général du Grand Caire, le 10 thermidor.

Depuis votre lettre datée du 23 floréal dernier, je n'ai reçu aucune de vos nouvelles, cher père; vous devez sentir combien cela doit m'inquiéter. Je n'ai rien négligé pour profiter de tous les courriers que nous avons expédiés pour Paris, de Toulon, de Malte et d'Alexandrie, ainsi que celui-ci que nous expédions du Caire.

Je ne vous peindrai pas la position dans laquelle nous nous trouvons tous dans ce pays: je me bornerai seulement à vous dire que nous avons tous été trompés dans notre attente sur le pays de l'Egypte; mais heureusement pour moi, j'ai le bonheur de

jouir d'une assez bonne santé, c'est-à-dire, jusqu'à ce jour, un des mieux portans de l'armée. Je desire bien ardemment être de retour près de vous, pour vous faire un tableau fidèle du pays, d'après lequel vous jugerez aisément que nous devons beaucoup nous y ennuyer sous bien des rapports.

Je vous joins ici, cher père, une relation (1) de ce qui nous est arrivé dans notre marche d'Alexandrie au Caire, et des différens combats que nous avons eus pendant cette marche, avec les mamelouks et les bédouins. Il vous sera facile de juger de notre position dans ce désert, qui eût été la défaite de l'armée sans le secours du Nil, branche d'un fleuve qui se jette dans le

(1) Nous avons supprimé cette relation. Ce n'est qu'un détail fastidieux et mal écrit des mêmes opérations rapportées avec plus d'intérêt par Boyer (n°. XXII), dont celle de le Turcq ne diffère que dans l'énumération des fatigues et des pertes de l'armée qu'il fait un peu plus grandes que Boyer.

Delta. Je termine, espérant incessamment jouir du bonheur de vous raconter ces faits extraordinaires moi-même dans vos foyers.

Je ne dissimulerai pas que c'est un grand avantage pour moi, déjà ancien militaire, d'avoir fait un voyage aussi important et aussi instructif ; mais sachant ce qu'est le pays et les privations en tout genre qu'on y endure, je ne sais trop, si ce voyage étoit à recommencer, si je l'entreprendrois ; mais maintenant que j'ai supporté la majeure partie des maux qui m'y attendoient, je suis bien aise de le faire, et veux le suivre jusqu'à la fin (2).

---

(2) Il est impossible de lire ce paragraphe, où le Turcq peint son mécontentement sous des couleurs si vives, tout en s'extasiant sur son bonheur sans se rappeler cette bonne volonté du pauvre Bull-Calf.

« Bon Bardolph, arrête mon ami, voilà quatre » henris dix schelings en couronnes de France » pour toi. En vérité, M., j'aimerois autant être » pendu que de partir, et pourtant, M., pour

Nous sommes au Caire depuis quelques jours ; il seroit possible que nous y restassions encore une quinzaine, après quoi il est vraisemblable que nous dirigerons nos pas en Syrie, vers la Haute-Egypte (3) : déjà une de nos divisions est partie pour Damiette.

Je n'ai pas besoin de vous prier de communiquer cette lettre et ma relation à nos

---

» ce qui est de moi, je m'en soucie comme de » cela ; et si ce n'étoit la peine que j'ai à quitter » mes amis, je m'en soucierois, vous dis-je, » comme de cela ». *Shakespeare.*

Observations.

Il pourroit bien se rencontrer des Français qui ne trouveront pas cette citation fort heureuse. Nous abandonnons ces malheureux à leur sens réprouvé, et aux erreurs qu'ils partagent avec Voltaire et autres gens de mauvais goût, et nous leur soutiendrons avec MM. tels et tels, que tout est divin dans le divin Shakespeare, et qu'il n'y a que des perles dans son fumier.

(3) Ce *vieux soldat* est un peu jeune géographe. L'Égypte supérieure n'est pas précisément

parens et amis communs, particulièrement au citoyen et à la citoyenne Berthe, mon frère Marchand et mon oncle Le Turcq, enfin tous mes parens ; dites-leur que je les embrasse tous du plus profond de mon cœur, en attendant le plaisir de les voir, si je le peux, sous six mois.

Le général Berthier écrit, par le même courrier, à son père, ainsi que l'Huillier ; il est nommé aujourd'hui sous-lieutenant au quatorzième régiment de dragons.

Donnez-moi souvent de vos nouvelles et de toute ma famille ; n'oubliez pas le dragon. J'espère que mon prompt retour l'in-

---

sur la route de Syrie, pas plus qu'aucune partie de l'Egypte n'est sur la route de France et d'Angleterre. — C'est pourtant une méprise que toute l'armée semble avoir faite, et qui vraisemblablement lui côûtera cher.

Observation.

Cette ingénieuse supposition n'a pas, je crois, besoin d'une réfutation sérieuse.

demnisera de la perte qu'il peut faire par l'absence de ce long voyage que je suis forcé de continuer ; mais dites-lui qu'il ne perd rien pour attendre, que le général Berthier m'a tout promis pour lui, et sûrement il est homme à tenir sa parole.

Je vous embrasse mille fois tous, et je suis pour la vie,

Votre fils,

LE TURCQ.

Dites-moi, je vous prie, si vous avez reçu des nouvelles de César Berthe, qui se trouve ou à Milan, ou à Paris.

N°. XXI.

L'adjudant-général BOYER, *au général en chef de l'armée d'Angleterre* (1).

Au Grand Caire, le 10 thermidor.

MON GÉNÉRAL,

Notre entrée au Grand Caire fera sans doute en France une de ces impressions qu'occasionne toujours un événement rare; mais quand on saura l'espèce d'ennemis que

(1) Le général Kilmaine. Cette lettre est celle d'un officier expérimenté, rendant à un supérieur qu'il n'osoit, ni peut-être desiroit tromper, compte des opérations militaires qui étoient sous son inspection immédiate.

Des autorités incontestables ont confirmé l'exactitude de ce rapport aussi fidèle qu'animé. Il faut avouer qu'il ne s'accorde pas tout-à-fait avec les prouesses de Buonaparte et de sa bande de héros. — Mais que penser d'un général qui nous parle gravement de la difficulté d'escalader

nous avons eu à combattre, le peu d'art qu'ils ont employé contre nos moyens, enfin la nullité de leurs entreprises, cette expédition et nos conquêtes ne paroîtront plus si extraordinaires.

Nous avons d'abord débuté par un assaut livré à une place sans défense, dont la garnison étoit de 500 janissaires qui à peine savent tirer le fusil. C'est d'Alexandrie dont je veux parler ; villasse ouverte de tout

---

les remparts d'une ville, laquelle a à peine un mur ou une porte qui ne puisse pas être forcée par une poignée d'hommes ! ou des prodiges de valeur exécutés dans la défaite d'une horde de troupes braves, mais indisciplinées, par une armée régulière, bien munie et six fois plus nombreuse !

Observation.

Le commentateur prend trop de précautions, afin de constater l'authenticité de cette lettre, pour que nous soyons nous-mêmes bien persuadés. Nous ne voulons pourtant pas ôter à qui que ce soit la liberté d'y ajouter foi. Il existe des pièces de comparaison prenez et jugez.

côté, qui certainement ne pouvoit s'opposer aux efforts de 25,000 hommes qui l'attaquèrent à-la-fois : nous y perdîmes néanmoins 150 hommes, qu'on auroit pu conserver en sommant la place ; mais il falloit commencer par étonner son ennemi (2).

---

(2) C'est apparemment la même nécessité qui a décidé le judicieux, l'humain Buonaparte à livrer pêle-mêle les habitans d'Alexandrie à un massacre de quatre heures. M. Gilbert Wakefield nous dit que ce général, dont il paroît connoître le caractère aussi bien qu'il connoît ceux avec lesquels il traite, « préfère » la conservation d'un simple citoyen, à la triste » gloire qui résulte des mille triomphes d'un » conquérant qui se baigne dans des flots de » sang » ! Rien sans doute n'est plus beau, et sur-tout plus vrai, et nous devons en conclure que le général avoit oublié pour le moment que les malheureux habitans d'Alexandrie étoient des *citoyens*. — Oubli d'autant plus étonnant, que peu de temps avant il leur avoit donné ce nom dans son manifeste.

Observation.

C'est apparemment la même nécessité qui a décidé les Anglais à faire périr trois millions d'Indiens dans le

L'on a ensuite marché sur les mamelouks; gens dont la bravoure est si reconnue en Egypte. Cette soldatesque qui n'a aucune idée de tactique, qui ne connoît de la guerre que le sang que répandent leurs armes, a paru la première fois en face de notre armée le 25 messidor.

D'abord, dès la pointe du jour, ils ont fait voir toutes leurs forces, qui rôdèrent autour de notre armée, comme des troupeaux marchant tantôt au galop, tantôt au pas, par tas de 10, de 50, de 100, &c. Enfin, d'une manière aussi ridicule que curieuse, vingt fois ils ont tenté la charge; mais trouvant par-tout un point qui leur

---

Bengale, à enrégimenter des chiens à la Jamaïque, pour leur faire dévorer les nègres, à tirer sur les émigrés débarqués à Quiberon, à piller en Hollande les maisons des alliés qu'ils étoient venus secourir, et à faire de la malheureuse Irlande un théâtre de gibets et d'échaffauds, un cimetière jonché des cadavres de ses habitans, etc. Que conclure de tout cela? C'est que lorsqu'on a une maison de verre, il ne faut pas jeter des pierres dans celle de son voisin.

offroit une résistance à laquelle ils ne s'attendoient pas, ils passèrent leur journée à nous tenir exposés à l'ardeur d'un soleil brûlant : si nous eussions été plus entreprenans ce jour-là, peut-être leur sort eût été décidé ; mais le général Buonaparte temporisa pour connoître son ennemi, et se mettre au fait de son genre de guerre.

La journée se décida par la retraite des mamelouks, qui perdirent à peine 25 des leurs. Nous remontâmes le Nil jusqu'au 3 thermidor, qui fut le jour décisif de la puissance des mamelouks.

Quatre mille hommes à cheval, ayant chacun un ou deux valets, vinrent se heurter contre une armée d'élite. Leur charge fut un acte de fureur, de rage et de désespoir. Ils attaquèrent Desaix et Regnier les premiers. Leurs efforts furent bientôt renversés. Les soldats de ces divisions les attendirent avec assurance ; et à dix pas, un feu de file fait sur eux, en jeta de suite cent

cinquante à terre. Ils vinrent ensuite sur la division Bon, qui les accueillit de la même manière. Enfin, après divers efforts inutiles, ils prirent la fuite ; et emportant leurs trésors, ils se jettent aujourd'hui dans la Haute-Egypte. Cette victoire nous a donné la ville du Grand-Caire, où nous sommes depuis le 4 au soir.

Il faudroit être familier avec la langue du pays, et outre ça, avoir le secret des grands, pour vous donner une idée des ressources et des moyens que nous avons trouvés dans cette ville ; mais à en croire ceux qui se plaignent, et les demandes de plusieurs généraux qui veulent retourner en France, il paroît qu'il y a un grand mécontentement dans l'armée. En général, il est difficile de se figurer les maux qu'a soufferts l'armée pendant dix-sept jours de marche. Ne trouvant nulle part de pain, ni vin, nous avons vécu de melons, citrouilles, volailles, viandes de buffle et d'eau du Nil.

Voilà, mon général, un récit succinct

de nos opérations. On parle déjà de remonter l'Egypte, jusqu'aux cataractes du Nil ; cette marche occasionnera beaucoup de démissions.

Présentez, je vous prie, mes hommages respectueux à madame Kilmaine, et croyez-moi,

Votre subordonné,

BOYER.

Rappelez-moi, je vous prie, au souvenir de mes camarades Rivaud, d'Arbois et Villard.

N°. XXII.

Au Grand Caire, le 10 thermidor.

MES CHERS PARENS,

Notre entrée au Grand Caire est une occasion pour moi de vous donner de mes nouvelles (1); et comme mon intention est

(1) Cette lettre nous a jetés dans un très-grand embarras. Elle porte la même signature que la précédente, et cependant nous ne pouvons nous persuader qu'elle soit de la même main. Celle que le lecteur vient de lire est de main de maître, annonce un homme instruit, et décide sur les faits sans périphrase comme sans affectation. Celle-ci, qui est aussi bien écrite et avec connoissance des opérations qu'elle décrit, est très-inférieure à l'autre, soit pour la simplicité, soit pour le ton mâle et décidé de l'écrivain.

On le voit courir sans cesse après l'élégance et la recherche, et nous délivrer sa petite provision de connoissance avec une gravité et une importance qui nous a quelquefois fait sourire. Cependant les talens de l'auteur rendent cette

de vous mettre entièrement au fait d'une expédition aussi singulière qu'étonnante, je vais récapituler tous nos hauts faits du jour de notre départ de Toulon.

---

lettre très-digne de foi. Elle nous administre d'ailleurs plus d'un fait important, et découvre, au milieu de tout, le soin que l'auteur met à le cacher, que les troupes françaises ont été misérablement dupées par leur gouvernement, et qu'elles marchent à grands pas vers une destruction entière et inévitable.

Nous avons d'abord été tentés de croire que la différence qui nous frappoit dans le style et le ton des deux lettres, pouvoient procéder de ce qu'elles étoient adressées à deux différentes personnes; l'une à un chef expérimenté, auquel il étoit nécessaire de présenter les choses sous leur véritable point de vue; l'autre, à un parent, peu familiarisé peut-être avec les affaires de guerre, et qui devoit se plaire davantage à une narration fleurie d'événemens extraordinaires, qu'à une relation sommaire d'assauts livrés à des villes sans murailles, et de victoires remportées sans ennemis. Mais après un second examen, nous trouvons les variations trop considérables pour être susceptibles de cette explication. Nous avouons

L'armée composée de 30,000 hommes, embarqués partie à Marseille, Toulon, Gênes et Civita-Vecchia, a mis à la voile le 30 floréal, convoyée par quinze vaisseaux de guerre, dont deux armés en flûte (2), quatorze frégates, et plusieurs autres petits bâtimens de guerre. Le convoi en tout formoit un total de quatre cents

---

franchement que nous n'avons pas d'autre solution à donner, et nous soumettons la difficulté au jugement du lecteur, nous contentant de répéter notre première assertion, que le caractère et la signature de ces deux lettres sont les mêmes, du moins autant que nous pouvons en juger.

Observation.

Quel pitoyable *nonsense*, et quel abus de la faculté de parler long-temps sans rien dire !

(2) Ce sont les vaisseaux vénitiens de 64. Dans son énumération des forces embarquées, Boyer omet ceux pris à bord à Ajaccio, et qui montoient à sept mille : sa liste des vaisseaux de guerre est exacte.

voiles ; depuis les croisades, l'on n'avoit pas vu pareille armée dans la Méditerranée.

Sans calculer les dangers de l'élément sur lequel nous voguions, ni ceux qu'un ennemi redoutable sur l'eau pouvoit nous faire craindre, l'armée cingle vers l'île de Malte, où nous arrivons le 22 prairial. Cette conquête, très-importante par elle-même, nous coûta peu de monde. Le 24, la place capitula ; l'ordre fut anéanti ; le grand-maître renvoyé en Allemagne avec de belles promesses : tout enfin succède à nos vœux. Il ne falloit pas perdre de temps, ni s'occuper trop à contempler et raisonner l'avantage que nous tirions de l'occupation de Malte, une escadre anglaise, forte de treize grosses voiles, commandée par Nelson, mouilloit dans les eaux de Naples (3), et épioit nos

(3) Il n'est pas nécessaire de dire qu'il n'y a rien de moins exact. Une fois pour toutes nous observerons que nous avons rarement jugé à propos de relever les bévues géographiques et historiques dont fourmille cette correspondance.

mouvemens. Buonaparte, instruit de la présence de l'ennemi, donne à peine à son escadre le temps de faire de l'eau; il ordonne qu'on mette à la voile; et, le 30 prairial, l'armée et l'escadre sortent du port de Malte. Nous forçons de voile pour atteindre le second but de notre expédition. Le 7 messidor, nous signalons l'île de Candie; enfin, le 12, notre escadre légère signale Alexandrie.

Le même jour, à midi, l'escadre de l'amiral Nelson arrivoit en face du port de cette

---

— La lettre présente par exemple, en contient plusieurs des deux sortes; mais nous les livrons à la sagacité du lecteur.

Observation.

Quelle générosité ! et sur-tout quelle bonne foi ! L'admirable contraste d'un gagiste écrivant au coin d'un feu de charbon de terre, la carte sous les yeux, et sous l'influence d'un billet de banque, avec un soldat harassé, jetant rapidement quelques mots sur le papier, pour saisir une occasion rare de donner de ses nouvelles à des parens tendres ou à d'indulgens amis !

ville, et offroit aux Turcs de mouiller dans leur port, pour les défendre contre nous. Cette offre refusée, l'Anglais met à la voile, fait route sur Cypre, tandis que nous, profitant de toutes ses fautes et utilisant son ineptie, nous descendons la nuit du 13 au 14 sur Marabou ou la Tour des Arabes; à la pointe du jour, toute l'armée étoit à terre. Buonaparte se met à la tête, marche droit sur Alexandrie à travers un désert de trois lieues, qui n'offroit pas même de l'eau pour ressource dans un climat où la chaleur est insupportable.

Malgré toutes ces difficultés, nous arrivons sous les murs; une garnison d'à-peu-près 500 janissaires, les défendoit. — Le reste de la population de la ville se jette dans les forts, d'autres se portent sur leurs toits. Ainsi disposés, ils attendent notre attaque; la charge bat; nos soldats se précipitent avec fureur sur les remparts qu'ils escaladent, malgré la défense opiniâtre des attaqués; plusieurs généraux sont blessés,

entr'autres Kleber. — Nous perdons à-peu-près 150 hommes; mais la valeur met fin à l'opiniâtreté des Turcs. Ceux-ci, repoussés de tout côté, se refugient chez leur Dieu et leur Prophète : ils remplissent leurs mosquées; hommes, femmes, vieillards, jeunes et enfans, tous sont massacrés (4). Au bout de quatre heures, nos soldats mettent fin à leur fureur —, la tranquillité renaît en ville —, plusieurs forts capitulent; j'en ai

---

(4) Voilà donc les triomphes du *héros de l'Italie !* de cet objet favori des tendres sollicitudes qui occupent M. Wakefield le jour et la nuit, de.... qu'on nous dispense d'en dire davantage sur ce sujet. Puisse le sang de ce peuple innocent retomber sur la tête de cet homme et de ses sanguinaires admirateurs, ainsi que le mépris et l'horreur, suite naturelle des cruautés sans motifs et sans buts, et les vils panégyristes qui célèbrent les brigands qui les commettent !

Observation.

Gagiste impudent ! quel vœu féroce as-tu formé ! Ah ! si le sang innocent doit retomber en pluie de feu

moi-même fait rendre un où 700 Turcs s'étoient retirés. La confiance reprend enfin dans la ville, et le lendemain tout étoit tranquille.

C'est ici le moment de faire une petite digression pour vous mettre au fait du sujet qui nous amène sur ces terres, et va engager Buonaparte de s'emparer de l'Egypte.

La France, par les divers événemens de cette guerre, et de sa révolution, perdant ses colonies, ses comptoirs, verroit infailliblement décheoir son commerce, et un peuple aussi industrieux seroit enfin obligé de négocier en secondes mains les objets les

---

sur la tête de ceux qui le font verser, est-il une seule goutte des fleuves sanglans dont l'Europe est inondée, dont le gouvernement anglais ne soit comptable à l'humanité? N'est-ce pas lui qui dans son atroce calcul, a médité de miner les puissances de l'Europe les unes par les autres, pour mettre à profit leur épuisement? Puisse ce sang retomber à bien plus juste titre sur la tête coupable de ces horribles calculateurs, et de ceux qui ont la bassesse de prêter une plume vénale à leur apologie!

plus essentiels de son commerce. Plusieurs probabilités font envisager comme impossible au gouvernement, sinon de récupérer nos colonies, du moins d'en tirer l'avantage que nous en avions, sur-tout après la destruction et les horreurs qui se sont commises, joint au décret d'abolition.

Pour s'indemniser d'une perte qui paroît presque réelle, le gouvernement a jeté les yeux sur l'Egypte et la Syrie ; contrées qui, par leur climat, la bonté de leur sol et leur fertilité, peuvent devenir les greniers du commerce de la France, son magasin d'abondance, et, par la suite des temps, l'entrepôt de son commerce des Indes : il est indubitable qu'après nous être emparés et organisés dans ce pays, nous pouvons jeter nos vues plus loin, et par la suite détruire le commerce anglais dans les Indes, l'utiliser à notre profit, nous rendre les souverains du commerce même de l'Afrique et l'Asie.

Toutes ces considérations ont engagé,

selon moi, le gouvernement à tenter une expédition sur l'Egypte.

Cette partie de la puissance ottomane est gouvernée depuis plusieurs siècles par une espèce d'hommes que l'on appelle mamelouks, qui, ayant à leur tête des beys, méconnoissent l'autorité du Grand-Seigneur, gouvernent despotiquement et tyranniquement un peuple et un pays qui, entre les mains d'une nation policée, deviendront une source de richesses.

C'est donc à ces mamelouks (5) qu'il faut faire la guerre pour occuper l'Egypte : leur

(5) C'est là une meilleure raison pour déclarer la guerre que les avanies d'un bey mort il y a vingt ans. Mais ce n'est pas là la seule occasion où l'hypocrisie et la fausseté de Buonaparte ont été complètement dévoilées et mises au grand jour par l'inadvertance de ses agens. Il est vrai qu'il suffisoit du témoignage de nos yeux et de notre propre intelligence, pour nous convaincre de ses motifs réels; mais il est assez plaisant et assez utile de les voir révélés de temps en temps par

nombre est d'à-peu-près 8000, tous à cheval; ils ont 24 beys pour les commander. Il est important que vous connoissiez un peu ce que sont ces soldats, leur manière de faire la guerre, et leur armure et origine.

Tout mamelouk est acheté — ; ils sont tous du mont Caucase et de la Géorgie. — Il y a parmi eux beaucoup d'Allemands, Russes, même quelques Français. Leur re-

---

des personnes dont on ne peut ni contester, ni nier la complicité.

Nous recommandons les trois ou quatre paragraphes qui précédent celui-ci à l'attention sérieuse du lecteur.

Observation.

Voilà ce qui s'appelle des démonstrations. Il est sûr que le gouvernement français a fait part de ses vues à tous les jeunes militaires qui ont suivi la fortune du général. Le secret si long-temps gardé en France, secret qui, pendant tout le temps des préparatifs, a tourmenté l'opinion publique sur tous les sens, étoit confié à un officier de vingt ans. *Risum teneatis.*

ligion est la mahométane. Exercés dès leur jeunesse à l'art militaire, ils sont d'une adresse extraordinaire à cheval, à tirer la carabine, le pistolet, à lancer des traits, des masses d'arbres, enfin à sabrer; l'on en a vu couper d'un coup de sabre une tête de coton mouillé.

Chaque mamelouk a deux, trois, même quatre domestiques. Ceux-ci le suivent toujours à pied, même dans les combats. L'armure du mamelouk à cheval est de deux grands fusils, que chacun de ses domestiques porte à côté de lui. Il ne les décharge qu'une fois; il saisit ensuite deux paires de pistolets qu'il a autour de son corps, puis huit flèches qu'il porte dans un carquois, et qu'il jette fort adroitement avec sa main, puis se sert de la masse d'armes pour assommer. Enfin sa dernière ressource sont deux sabres. Il saisit la bride entre ses dents, armé d'un sabre dans chaque main; il court sur son ennemi, et taille à droite et à gauche: malheur à qui ne pare pas ses coups. Il en

est qui taillent un homme en deux. C'est à cette espèce d'hommes que nous allons faire la guerre. Je vais actuellement entrer dans les détails des combats que nous avons essuyés de leur part.

Après avoir organisé à Alexandrie un pouvoir gouvernant, avoir assuré la communication sur les derrières de notre armée (6), Buonaparte fait prendre pour cinq

---

(6) Nous avons parlé de cette organisation dans notre introduction. Cette communication assurée avec l'arrière-garde de l'armée est trop ridicule pour qu'on s'arrête à la discuter sérieusement. Elle n'exista jamais, elle ne peut jamais exister avec le peu de forces qu'a Buonaparte ; et chaque lettre, et celle de Boyer entr'autres, prouve qu'avant que le général eut perdu de vue Alexandrie, sa communication avec elle fut aussi complètement coupée, que si les Alpes se fussent élevées entr'elle et lui.

Observation.

Voilà de grands motifs d'encouragemens pour faire prendre Alexandrie par le premier qui s'y présentera !

jours de vivres à son armée, et se prépare à traverser un désert de vingt lieues pour arriver à l'embouchure du Nil, et remonter ce fleuve si célèbre jusqu'au Grand Caire, qui est le premier but de son opération. Le 17 messidor, l'armée se met en marche, remonte à petites journées ce fleuve, rencontrant quelques partis de mamelouks qui fuirent successivement à notre approche. Enfin, le 24, le général Buonaparte apprend que les beys ont marché sur lui avec leurs forces réunies; qu'il doit être attaqué le lendemain. Il organise sa marche de bataille, et prend des précautions.

Buonaparte m'envoie avec trois chaloupes canonnières à la découverte. Je pousse avec cette petite flottille trois lieues en avant de l'armée. Je descends successivement dans tous les villages situés sur les deux rives du Nil, pour avoir des renseignemens sur les mamelouks. Dans les uns, je suis accueilli à coups de fusil, d'autres viennent au-devant de moi, me reçoivent bien, m'offrent des

vivres. Dans un d'eux, il m'arriva un événement drôle et singulier (7). Le cheick du pays ayant réuni toute sa population pour

---

(7) Les idées que Boyer se fait de la gaîté ne sont pas extrêmement justes. Nous ne voyons rien de très-plaisant dans un mensonge blasphématoire, ni à se prévaloir bassement du nom de votre roi assassiné, pour tromper un étranger hospitalier, qui ne connoît ni vous ni votre nation. Cette petite anecdote a pourtant son avantage; c'est de prouver avec quelle vérité ces pauvres peuples isolés sont représentés avoir maltraité les Français, et avec quelle justice ils sont en conséquence livrés au pillage, au meurtre, et à l'entière dévastation.

Observation.

Nous ignorons si en effet le citoyen Boyer connoît ou non les règles de la bonne plaisanterie. Mais en tout cas on a vu que ce n'est pas au rédacteur de ces notes passionnées et mensongères qu'il fera bien de s'adresser. Quant à la tendresse avec laquelle le gagiste s'appitoie sur le sort des Arabes, elle a droit de nous étonner de la part d'un homme qui n'a sans doute pas manqué d'applaudir à la dévastation de l'Irlande, et aux plans humains qui en ont fait un monceau de cendres détrempées dans du sang.

venir au-devant de moi, s'approche et me demande de quel droit les chrétiens venoient s'emparer d'un pays qui appartenoit au Grand-Seigneur. Je lui répondis que c'étoit la volonté de Dieu et de son Prophète Mahomet qui nous y conduisoit. Mais, me répliqua-t-il, le roi de France aura au moins prévenu notre sultan de cette démarche. Après l'avoir rassuré affirmativement sur cette demande, il me demandoit comment se portoit notre roi? Je lui répondis : Fort bien. Puis il me jura sur son turban et sur sa barbe, que j'étois parmi des amis. Je profitai de la bonne volonté de ces gens; je recueillis tous les renseignemens possibles sur les mamelouks; puis continuant mon chemin, je remontai le Nil, et mouillai la nuit en face de Chebreiki, village situé au bord du Nil, où étoient réunis les mamelouks, et où eut lieu la première affaire.

J'envoyai la nuit mon rapport au général en chef, et lui communiquai tout ce que j'avois pu recueillir sur les mamelouks.

Le lendemain, à la pointe du jour, je monte sur le mât de ma canonnière, et découvre six chaloupes turques qui marchoient sur moi; au même moment m'arrivoit une demi-galère de renfort. Je m'embosse contre ces bâtimens; et à quatre heures et demie, commença entre les deux petites flottilles une canonnade qui dura cinq heures de temps, malgré la supériorité de l'ennemi. Je tins bon. Cependant il s'avança sur moi, et je perdis pendant un instant la demi-galère et une canonnière; mais il ne s'agissoit pas de se rendre, il falloit vaincre. Pendant ces momens d'incertitude, notre armée avançoit, et je fus dégagé. Une canonnière turque sauta en l'air.

Ainsi se passoit notre combat de flottilles, lorsque les mamelouks s'avançant sur notre armée, rôdèrent autour d'elle sans pouvoir l'entamer, sans pouvoir même faire la moindre attaque sur elle. Il est à présumer, qu'étonnés de l'ordre qu'ils virent que présentoient nos colonnes, ils remirent à un

autre jour le sort de leur empire et de leur fortune. Cette journée aboutit à peu de chose; les mamelouks ne perdirent guère que 20 ou 30 hommes: mais nous en tirâmes un grand avantage, celui d'avoir inspiré une idée extraordinaire de notre tactique à un ennemi qui n'en connoît aucune, et qui ne sait guerroyer que par la supériorité des armes, l'adresse, l'agilité, sans ordre, sans tenue, ne sachant pas même marcher par pelotons, allant par hordes, donnant sur son ennemi par bourasque et effarouché.

Les mamelouks se retirèrent, nous laissant avancer successivement sur le Grand Caire, où se donna l'affaire décisive. Ce fut enfin le 3, à la pointe du jour, que l'armée se trouva à trois lieues du Caire, et à cinq des fameuses et célèbres Pyramides d'Egypte. C'étoit dans cet intervalle que les mamelouks, commandés par le fameux Mourad Bey, le plus puissant des beys, nous attendoient. Jusqu'à trois heures après midi, la

journée se passoit en escarmouches : enfin l'heure arriva ; notre armée, la droite appuyée aux Pyramides, la gauche au Nil, près le village d'Embabé, s'apperçut que l'ennemi faisoit un mouvement. C'étoit en effet 2000 mamelouks, qui se dirigeoient vers la droite, commandée par les généraux Desaix et Regnier. Jamais je n'ai vu soldats charger avec tant de fureur ; abandonnés tous à la rapidité de leurs coursiers, ils fondent comme un torrent sur les divisions, se mettent entre les deux ; nos soldats, fermes et inébranlables, les attendent à dix pas, puis leur font un feu roulant accompagné de quelques décharges d'artillerie. Dans un clin d'œil, plus de 150 mamelouks étoient à terre ; le reste cherche son salut dans la fuite : ils reviennent néanmoins encore à la charge, sont accueillis de la même manière. Rebutés enfin par notre valeur, ils se rabattent sur notre aile gauche pour y tenter une seconde fortune.

Le succès de notre droite encourage Buo-

naparte ; les mamelouks avoient fortifié à la hâte le village d'Embabé, qui est sur la rive gauche du Nil, et y avoient placé 30 canons avec leurs valets et quelques janissaires pour en défendre les approches. Le général ordonne la charge sur ces retranchemens ; deux divisions s'y rendent, malgré une canonnade terrible. Au moment où nos soldats s'y précipitoient au pas de charge, 600 mamelouks sortent des ouvrages, investissent nos pelotons, tentent de sabrer ; mais au lieu de succès, ils ne trouvent que la mort ; 300 de tués restent à l'instant sur le champ de bataille : les autres voulant s'échapper, se précipitent dans le Nil, et y périssent tous. Désespérés alors, ils fuient de tous côtés, mettent le feu à leur flotte, en font sauter tous les bâtimens, nous abandonnent leur camp, et plus de quatre cents chameaux chargés de bagages.

Ainsi finit cette journée, au désavantage d'un ennemi qui croyoit nous hacher, et prétendoit qu'il est plus facile de couper les

têtes de mille Français que de couper une citrouille et un melon (8) (expressions asiatiques). L'armée poussa le soir même jusqu'à Gizé, demeure de Mourad Bey, le premier des mamelouks. Le lendemain, nous passâmes le Nil sur des bateaux plats, et la ville du Caire se rendit sans résistance.

Ici finit le récit de nos opérations militaires; j'entrerai actuellement dans les maux que nous avons soufferts pendant nos marches : je vous ferai un petit historique du

---

(8) Boyer ajoute que ce sont là des *expressions asiatiques.* A la bonne heure ; mais l'idée nous paroît très-européenne. Il n'y a qu'à substituer *français* aux mots *esclaves des despotes*, et *couper des têtes* à *mordre la poussière*, et les dépêches de Buonaparte fourniront à Boyer des millions de métaphores tout aussi brillantes.

Ut nemo in sese tentat descendere, nemo :
Sed præcedenti spectatur mantica tergo.

Observation.

M. le glossateur, à l'application.

pays que nous avons parcouru et des habitans.

Remontons à Alexandrie. Cette ville n'a plus de son antiquité que le nom (9). ***** étonnans qui y sont restés enfouis et ignorés au milieu d'un peuple qui à peine connoît qu'ils existent. Figurez-vous un être impassible, prenant tous les événemens comme ils viennent, que rien n'étonne, qui, la pipe à la bouche, n'a d'autre occupation que d'être sur son cul, devant sa porte, sur un banc, ou devant la maison d'un grand, passe ainsi sa journée, se souciant fort peu de sa famille, de ses enfans; des mères qui errent la figure couverte d'un haillon noir, et offrent aux passans à leur vendre leurs enfans; des hommes à moitié nus, dont le corps ressemble au bronze, la peau dégoûtante, fouillant dans des ruisseaux bour-

(9) Il y a ici deux ou trois mots effacés dans l'original; nous avons essayé de les conjecturer: avec quel succès? C'est ce que nous ignorons.

beux, et qui, semblables à des cochons, rongent et dévorent ce qu'ils y trouvent; des maisons hautes de vingt pieds au plus, dont le toit est une plate-forme, l'intérieur une écurie, l'extérieur l'aspect de quatre murailles. Voilà les maisons d'Alexandrie. Ajoutez qu'autour de cet amas de misère et d'horreurs, sont les fondemens de la cité la plus célèbre de l'antiquité, les monumens les plus précieux de l'art.

Sortis de cette ville pour remonter le Nil, vous rencontrez et passez à travers un désert nu comme la main, où toutes les quatre à cinq lieues, vous rencontrez un mauvais puits d'eau saumâtre. Figurez-vous une armée obligée de passer au travers de ces plaines arides, qui n'offrent pas même au soldat un asyle contre les chaleurs insupportables qui y règnent; le soldat portant pour cinq jours de vivres, chargé de son sac, habillé de laine : au bout d'une heure de marche, accablé par le chaud et la pesanteur des effets qu'il porte, il se décharge, il jette ses vivres,

ne songeant qu'au présent, sans penser au lendemain. Arrive la soif, et il ne trouve pas d'eau ; la faim, pas de pain. C'est ainsi qu'à travers les horreurs que présente ce tableau, l'on a vu des soldats mourir de soif, d'inanition, de chaleur ; d'autres, voyant les souffrances de leurs camarades, se brûler la cervelle ; d'autres, se jeter armes et bagages dans le Nil, et périr au milieu des eaux.

Chaque jour de nos marches nous offroit un pareil spectacle ; et, chose inouie, et que personne ne croira facilement ! c'est que l'armée entière, pendant une marche de dix-sept jours, n'a pas eu de pain. Le soldat se nourrissoit de citrouilles, de melons, de poules et quelques légumes qu'il trouvoit dans le pays. Telle a été la nourriture de tous, depuis le général jusqu'au dernier soldat. Souvent même, le général a jeûné pendant dix-huit et vingt-quatre heures, parce que le soldat arrivant le premier dans les villages, livroit tout au pillage, et que

souvent il falloit se contenter de son rebut, ou de ce que son intempérance abandonnoit.

Il est inutile de vous parler de notre boisson. Nous vivons ici tous sous la loi de Mahomet : elle défend le vin; mais par contre, elle nous fournit abondamment l'eau du Nil.

Faut-il vous parler du pays situé sur les deux rives du Nil? Pour vous en donner une idée juste et précise, il faut entrer dans la marche topographique de ce fleuve.

Deux lieues au-dessous du Caire, il se divise en deux branches; l'une descend à Rosette, l'autre à Damiette; l'entre-deux de ces eaux est le Delta, pays extraordinairement fertile, qu'arrose le Nil : aux extrémités des deux branches, du côté des terres, est une lisière de pays cultivé, qui n'a guère qu'une lieue de large, tantôt plus, tantôt moins : passez au-delà, vous entrez dans les déserts, les uns aboutissent à la Lybie, les autres aux plaines qui vont à la mer Rouge. De Rosette au Caire, le pays est très-ha-

bité; on y cultive beaucoup de riz, du blé, des lentilles, blé de Turquie : les villages sont les uns sur les autres; leur construction est exécrable, ce n'est autre chose que de la boue travaillée avec les pieds et les mains et entassée, des trous pratiqués dessus. Pour vous en donner une plus juste idée, rappelez-vous les tas de neige que font les enfans chez nous, les fours qu'ils construisent ressemblent parfaitement aux palais des Egyptiens : les cultivateurs, appelés communément fellas, sont extrêmement laborieux; ils vivent de très-peu de chose, et dans une malpropreté qui fait horreur : j'en ai vu boire le surplus de l'eau que mes chameaux et mes chevaux laissoient dans l'abreuvoir.

Voilà cette Egypte si renommée par les historiens et les voyageurs; à travers toutes ces horreurs, les maux qu'on endure, les misères, qui sont le partage de l'armée, je conviens cependant que c'est le pays le plus susceptible de donner à la France une colo-

nie dont les profits lui seront incalculables (10); mais il faut du temps et des hommes. Je me suis apperçu que ce n'est pas avec des soldats que l'on fonde des colonies, les nôtres sur-tout, leurs propos. — Ils sont terribles dans les combats, terribles après la victoire (11), sans contredit les plus intrépides soldats du monde, mais

---

(10) C'est bien là parler en français. Tout prouve qu'il est impossible que l'Egypte devienne une colonie profitable pour la France, et Boyer lui-même en est bien convaincu. Cependant en dépit de ses lumières, il se dissimule les faits, et dans la vaine attente d'avantages chimériques, il se console des désagrémens actuels.

Observation.

Ici perce le bout d'oreille; l'Anglais laisse voir toute sa peur que l'Egypte ne devienne réellement une colonie importante dans les mains des Français, et en même temps il s'efforce, mais bien vainement, de ridiculiser le noble dévouement et l'honorable constance de nos guerriers.

(11) Allusion, peut-être, au massacre d'Alexandrie.

peu faits pour des expéditions lointaines : ils se laissent rebuter par un propos; inconséquens, lâches, ils en tiennent eux-mêmes. On a entendu dire, en voyant passer des généraux : « Les voilà, les bourreaux des Français », — et mille autres de cette nature.

Le calice est versé, je le boirai jusqu'à la lie : j'ai pour moi la constance, ma santé, un courage qui, j'espère, ne m'abandonnera pas, avec cela je pousserai jusqu'au bout.

Parlons aussi un peu du Grand Caire. Cette ville, la capitale d'un royaume qui n'a pas de fin (ainsi l'appellent les savans du pays), contient 400,000 ames. Sa forme est un grand boyau rempli de maisons entassées les unes sur les autres, sans ordre, sans distribution, sans méthode, une populace semblable à celle d'Alexandrie, sans connoissance, enfin le comble de l'ignorance, où l'on regarde avec admiration celui qui sait lire et écrire; cette ville, dis-je, est

néanmoins l'entrepôt et le lieu central d'un commerce considérable; c'est-là où aboutissent les caravanes de la Mecque, et celles qui viennent des Indes. (Par ma première, j'aurai occasion de vous parler de ces caravanes.)

J'ai vu hier recevoir le divan que compose le général Buonaparte (12); il est composé de neuf personnes. J'ai vu neuf automates habillés à la turque, de superbes turbans, des barbes, et des costumes qui me rappellent les images des douze apôtres, que papa tient dans l'armoire : quant à l'esprit, les connoissances, le génie et les talens, je ne vous en dis rien; ce chapitre est toujours en blanc en Turquie. Nulle part autant d'ignorance, nulle part autant de richesses, et nulle part aussi mauvais et sordide usage temporel.

En voilà assez sur ce chapitre : j'ai voulu

---

(12) Voyez l'introduction.

vous faire ma description; j'en ai, sans contredit, omis bien des articles, le rapport du général Buonaparte y suppléera.

Ne soyez pas inquiets sur mon compte; je souffre à la vérité, mais c'est avec toute l'armée; mes effets me sont parvenus. J'ai, dans nos adversités, tous les avantages de la fortune : soyez tranquilles, je jouis d'une bonne santé.

Ménagez vos santés; j'aurai, j'espère, le bonheur de vous embrasser avant un an; je sais l'apprécier d'avance, et vous le prouverai.

J'embrasse bien tendrement mes sœurs,

Et suis avec respect,

Votre très-soumis fils,

BOYER.

N°. XXIII.

Dupuis, général de brigade, commandant la place, à son ami Carlo.

Au Grand Caire, le 11 thermidor an 6.

Sur terre comme sur mer, en Europe comme en Afrique, je suis sur les épines (1). Oui, mon cher, à l'arrivée devant Malte je fus en prendre possession et détruire la chevalerie; à notre arrivée à Alexandrie, et après l'avoir prise d'assaut, je fus nommé commandant de la place; aujourd'hui, après

(1) Voici la plus étrange lettre que nous ayons rencontrée. C'est une rapsodie incohérente, laquelle, en supposant que l'auteur ait été sobre quand il l'a écrite, prouve qu'il est un singulier composé de démence et de sottise. Tel qu'il est, cependant, nous voyons Buonaparte le choisir pour gouverneur du Grand Caire. Mais en y réfléchissant, le général ne nous paroît pas moins heureux dans ce choix qu'à son ordinaire; car un homme sage n'auroit pas ac-

vingt jours d'une marche des plus pénibles dans les déserts, nous sommes arrivés au Grand Caire ; cependant après avoir battu les mamelouks, c'est-à-dire, après les avoir mis en fuite ; car ils ne sont pas dignes de notre colère.

Me voilà donc, mon ami, revêtu d'une nouvelle dignité que je n'ai pu refuser, lorsque l'on m'y a joint le commandement du Caire ; cette place étoit trop belle pour moi, pour que je puisse refuser le nouveau grade que Buonaparte m'a offert.

La conduite de la brigade à l'affaire des Pyramides est unique ; elle seule a détruit 4000 mamelouks à cheval, pris 40 pièces de

---

cepté ce poste, et un homme bien sain ne l'auroit pas tenu.

Observation.

Ils ne veulent donc pas sentir que cette légéreté, cette inconséquence apparente, qui semblent de grands défauts à une nation phlegmatique et morose, ne nuisent point aux grandes vertus, aux belles qualités du caractère français.

canon qui étoient en batterie, tous leurs retranchemens, leurs drapeaux, leurs magnifiques chevaux, leurs riches bagages, puisqu'il n'est pas de soldat qui n'ait 100 louis sans exagérer, et il y en a plusieurs qui en ont 500 (2).

Enfin, mon cher, j'occupe aujourd'hui le plus beau sérail du Caire, celui de la sultane favorite d'Ibrahim Bey, soudan d'Egypte. J'occupe son palais enchanté, et je respecte au milieu des nymphes, la promesse

---

(2) Dupuis a répété ce méprisable mensonge dans une lettre parvenue à Paris. « Nos troupes, » dit-il, roulent sur l'or, et toutes sont montées » sur des ânes d'une stature énorme qui galop» pent *ventre à terre*». Cela a tout l'air de signifier qne les mameloucks ont réservé, suivant leur usage, leurs chevaux pour eux-mêmes ;ce qui très-vraisemblablement se trouvera de toute exactitude. Le reste de cette lettre est trop absurde pour mériter qu'on en donne une idée.

Observation.

Docteur! des injures ne sont pas des raisons.

que j'ai faite à ma bonne amie d'Europe; oui, je ne lui ai pas fait une infidélité, et j'espère que cela tiendra.

Cette ville est abominable, les rues y respirent la peste par leurs immondices; le peuple est affreux et abruti. Je prends de la peine comme un cheval, et ne puis encore parvenir à me connoître dans cette immense cité, plus grande que Paris, mais bien différente. Ah! qu'il me tarde de revoir la Ligurie!

Oui, mon cher, quoique j'aie beaucoup d'agrément, que rien ne me manque, où sont mes amis? où est la respectable Marina? je pleure sur notre séparation, mais j'espère que bientôt je serai auprès. Oui bientôt, car je m'ennuie diablement auprès d'eux.

Notre passage du désert et nos diverses batailles ne nous ont presque rien coûté. L'armée se porte bien. On l'habille dans ce moment, et je ne sais pas si j'irai en Syrie; nous sommes prêts. J'ai eu le malheur de

perdre ma..... à la prise d'assaut d'Alexandrie.

Donnez-moi de vos nouvelles, je vous en prie. Enfin jugez de la lâcheté de ce grand peuple tant vanté. Je me suis emparé de cette immense cité, le 5 du mois, avec deux compagnies de grenadiers seulement. Cette ville a 600,000 ames de population.

Adieu, mon bon ami, j'embrasse mille fois Marcellin, sa mère, son père, son papa Carlo, et vos amis, et croyez-moi pour la vie le plus dévoué de vos amis.

Signé, C. DUPUIS.

J'écris par ce courrier à Pijon et Spinola; dites à Pijon qu'il est bien heureux d'avoir été exilé (3). Plût au ciel que je l'eusse été

---

(3) Le général Dupuis nous est entièrement inconnu. A en juger par ses liaisons il paroît Génois; à son nom et à sa façon de penser on reconnoît un Français. Il s'extasie de sa bonne fortune, et meurt d'envie d'en être débarrassé! Fier du gouvernement du Caire, il voudroit

aussi. Je l'embrasse et la famille. Mes amitiés au pauvre Pietro.

J'embrasse Honoria, votre frère, et votre oncle.

---

avoir été pendu ou banni avant de s'embarquer pour l'expédition à laquelle il en est redevable. C'est raisonner à la manière de Sancho. — « Sans » doute un gouverneur est un grand personnage; » mais plutôt que d'être un gouverneur de Bara- » taria, j'eusse mieux aimé rester dans mon vil- » lage et garder les chèvres ».

Observation.

C'est sans doute aussi pour des gardeurs de chèvres que vous faites de semblables réflexions.

N°. XXIV.

Le Roy, ordonnateur de la Marine, à l'amiral Bruevs.

Alexandrie, le 11 thermidor.

Citoyen amiral,

En exécution des ordres du général Kléber, il part pour Rosette un agent des subsistances militaires. Je lui donnerai une lettre pour le citoyen Jaubert, qui pourra joindre les instructions pour que les achats de votre escadre, ceux pour les services de terre et de mer, soit à Alexandrie, soit à Rosette, n'occasionnent pas une nuisible concurrence.

La conservation de la santé a nommé pour le Bequiere, le citoyen Ferrière, qui ira prendre vos ordres.

Le capitaine de frégate, de la Rue, m'écrit de Rosette, et me demande avec ins-

tance, des schermes. C'est avec beaucoup de peine que je suis parvenu à en réunir cinq, pour envoyer à vos ordres : on est à la recherche de la 6me.

La prise du Caire va, je le pense, nous procurer plus de facilité pour les transports; mais, à tout événement, pour que le service de vos subsistances et votre eau, celui de l'expédition des effets de l'armée de terre, la correspondance avec Rosette, la nécessité d'aller chercher de l'eau pour Alexandrie qui sous peu en manquera (1); tous ces be-

---

(1) Les preuves s'accumulent ! nous avons dit dans nos observations sur la lettre de Savary (n°. XII), que les troupes et les bâtimens de transport à Alexandrie éprouveroient bientôt une disette de provisions. Nous trouvons maintenant qu'un nouveau malheur leur étoit réservé; car dès le commencement d'août, ils étoient obligés de tirer leur eau de Rosette. Il est vrai que la crue du Nil, vers la fin de ce mois, leur en aura probablement fourni. — Mais d'un autre côté, comme le canal étoit entièrement au pouvoir des Arabes, et qu'il n'a jamais donné assez

soinsm'engagent à vous proposer d'envoyer tel bâtiment de guerre que vous jugerez à propos à Damiette pour en ramener à Rosette le plus de schermes possibles, qui seront mises à la disposition du citoyen de la Rue, pour être réparties suivant vos ordres.

La situation des malades, et leurs moyens de traitement ne sont pas encore tels que je

---

d'eau pour remplir à moitié les citernes de la ville, on peut raisonnablement douter qu'ils en aient tiré beaucoup d'avantages.

Ajoutez à cela que la population ordinaire de cette cité, qui a toujours été (au moins dans les temps modernes) assez mal approvisionnée de cet article indispensable, est d'environ 8000, les Français disent 10 : maintenant la garnison, les transports et les vaisseaux de guerre doivent faire une addition d'au moins 12000 ; de sorte qu'en mettant chaque chose sous le jour le plus avantageux, il est impossible qu'on n'y ait déjà vivement senti le manque d'eau ; disette d'autant plus alarmante, qu'on ne peut maintenant tirer une goutte d'eau de Rosette.

On nous reprochera peut-être d'être trop posi-

ne me vois forcé à vous prier d'ordonner que les malades de votre escadre soient évacués sur Rosette. La difficulté d'avoir des matières a retardé l'expédition de la Madonna della N— : vous l'aurez un de ces jours-ci.

Salut et respect.

Signé, LE ROY.

---

tif dans nos conjectures ; mais comme nos raisonnemens s'appuient sur les faits, et non pas sur de vagues espérances tirées du bon génie de Buonaparte, ce reproche nous touchera peu ; et nous nous permettrons d'établir comme un événement très-prochain, que les vaisseaux qui sont à Alexandrie, même sans aucune attaque, seront bientôt forcés, par la détresse, à tenter une évasion qui sera fatale à la plus grande partie, ou à faire une capitulation honteuse.

Observation.

Comme ici l'Anglais prend ses vœux pour la vérité, ses assertions et ses calculs pour une démonstration, nous l'abandonnons au témoignage de sa conscience, qui lui laisse encore des doutes.

P. S. Que de peines, citoyen amiral, pour la moindre chose ! Les succès du général en chef, et de l'armée de la république, vont, je l'espère, éclaircir notre besogne.

Le général Kléber vous réitère la demande de le faire avertir, si vous ne pouvez faire prendre les paquets par le premier bâtiment que vous enverrez en France. Le général desire que nous envoyons à Rosette un officier qui assure le transport d'eau pour Alexandrie, et l'acheminement des effets de la cavalerie pour le Nil.

Voici ce que je propose, d'après l'avis de l'estimable Guieu; choix dont je ne puis trop vous remercier.

1. Réunion des schermes de Damiette à Rosette, qui, avec celles d'Alexandrie feront le service de l'escadre et celui de ce port.

2. Les macks transporteront au Caire les passagers et les effets de l'armée.

3. Les caisses suppléeront les chaloupes, lorsque celles des tartanes ne suffiront pas.

4. Employer d'ici à la Bequière et à Rosette, tout ce qu'il sera possible, de tartanes à voiles latines, et à peu de tirant d'eau.

Salut, respect.

Signé, LE ROY.

N°. XXV.

Duval, commissaire des guerres, au citoyen Tripier, agent des hôpitaux militaires (1).

Rosette, le 14 thermidor an 6.

Il est étonnant, citoyen, que depuis un mois que l'hôpital est établi à Rosette, vous l'ayez négligé à un point qui est absolument impardonnable.

Point de paillasses, point d'ustensiles, point de médicamens, point de linge pour

(1) Cette lettre a été écrite le matin du 1er août, avant le combat; elle offre, comme on le voit, un nouvel exemple du respect pour la vérité que Buonaparte consigne dans ses dépêches publiques. « Nous n'avons pas un seul malade », dit ce chef véridique, en quoi il est suivi, comme à l'ordinaire, par Berthier; et cependant nous trouvons 400 hommes périssant de besoins à Rosette, cette place où l'on est parvenu avec si peu de fatigues, où l'on est entré sans coup

le pansement, en un mot, manquant de tout, et les malades dans l'état le plus affligeant. Vous ne m'alléguerez pas, je crois, que vous êtes sans moyens; vous avez d'abord tant par décade pour subvenir aux besoins du service, vous avez en second lieu, le bâtiment n°. 47, qui est chargé de tout ce qui peut être nécessaire pour un hôpital de mille malades. Outre cela, il existe un magasin général établi à Alexandrie.

Je vous somme donc, citoyen, sous votre responsabilité, de me faire passer dans le plus bref délai, tout ce qui peut être néces-

---

férir, où il suffit d'une police exacte pour s'y maintenir, et supposée être l'endroit le plus sain de l'Egypte.

Observation.

Je remarque bien ici que le commissaire des guerres veut monter un hôpital propre à recevoir 400 malades; mais je ne vois point, comme le salarié de la chancellerie d'Angleterre, qu'il existe à Rosette quatre cents malades.

saire, tant en effets qu'en médicamens, pour un hôpital de 400 malades.

J'aurai soin de rendre compte de votre négligence à l'ordonnateur en chef, ainsi qu'au général en chef, et sur-tout si vous tardez de me faire parvenir ce que je vous demande.

Salut,

DUVAL.

N°. XXVI.

Rosette, le 17 thermidor an 6.

Je ne sais, ma chère bonne, si tu as reçu toutes mes lettres. Depuis mon départ de France, je t'ai écrit une fois de Bastia, deux fois de Malte, et une d'Alexandrie. Depuis 5 jours nous sommes ici, attendant une occasion pour aller au Caire, car il n'est pas sûr de remonter le Nil sans escorte. Dans notre traversée d'Alexandrie nous avons eu le bonheur d'échapper aux Anglais qui étoient dans ces parages.

Au moment où tu recevras cette lettre l'on saura déjà sans doute en France la défaite de notre escadre par les Anglais. Nous sommes tous ici dans la plus grande consternation. Je ne puis te donner aucun détail, parce que nous ne les connoissons pas encore d'une manière positive : ce qu'il y a malheureusement de trop certain, c'est que

le superbe vaisseau *l'Orient* est sauté dans le combat. Placés sur une éminence qui dominoit la mer, nous avons été témoins de cet affreux spectacle. Le combat a duré plus de 24 heures : les Anglais ont dû beaucoup souffrir. Nous ignorons encore combien nous avons perdu de vaisseaux. J'ose espérer que les bruits sinistres qui se répandent ne seront pas confirmés. L'amiral Brueys a été tué, ainsi que Ducheyla, et une foule d'autres braves.

Ce n'est pas dans un premier moment que l'on peut porter un jugement sur les causes de ce désastre affligeant pour tout bon Français ; il faut au contraire s'empresser de repousser la calomnie (1) qui ne res-

---

(1) Nous voyons par cette letre que l'infortuné Brueys étoit déjà l'objet de la malveillance. Il est honorable pour Tallien de n'avoir pas joint sa voix aux cris injustes qui se sont élevés contre la mémoire de l'amiral, et en effet, sans avoir beaucoup d'estime pour Tallien, qui a toujours été un artisan de trou-

pecte ni le malheur ni la cendre des i

Quant à moi, j'ajoute, j'observe, et ne

---

bles et un homme de sang, nous devons avouer que cette lettre et la suivante font paroître non-seulement ses talens, mais son caractère moral et ses qualités sociales sous un jour aussi aimable que respectable.

Il est permis pourtant de jeter du discrédit sur tout ce jargon de patriotisme. Nous avons vu le même langage dans la bouche de chacun des nombreux démagogues qui ont désolé la France. Du moment que leur pouvoir est établi, leur tendresse pour leur pays ne connoît plus de bornes; toute révolution ultérieure est maudite, et « si un chef ambitieux venoit à s'élever » ils sont aussi déterminés que Tallien à défendre contre lui leur patrie, c'est-à-dire, eux-mêmes sous son nom. Ils tombent cependant, et font place à d'autres, qui en professant le même patriotisme, sont renversés à leur tour. — Et ainsi tourne sans cesse la roue de fortune.

C'est maintenant le parti de Tallien qui est à la tête des affaires, excellente raison pour lui de desirer le repos ! « L'œuvre sainte de l'insurrection » perd toute sa sainteté quand elle est dirigée contre les heureux tyrans du jour, et ils ne souffrent pas d'être inquiétés par les consé-

crois pas qu'il soit sage de prononcer au milieu des passions. Nous partons demain pour le Caire ; nous serons les premiers qui annoncerons cette affligeante nouvelle à Buonaparte, qui, je l'espère, saura juger sa position, et supporter avec courage ce premier revers de la fortune. J'avoue que je ne suis pas aussi tranquille sur l'effet que produira cette nouvelle en France. Déjà je vois les ennemis de Buonaparte, de celui des Directeurs qui est son ami (2), sortir de leurs retraites, et agiter contr'eux l'opinion publique.

Les services passés seront oubliés, cha-

---

quences sanguinaires des mêmes principes dont ils ont été les zélés prédicateurs.

Observation.

Tout ce baragouin ne prouve rien autre chose qu'une continuelle malveillance et l'ignorance absolue des principes qui dirigent aujourd'hui le gouvernement français.

(2) Barras.

cun voudra se donner le mérite d'avoir prévu ce qui est arrivé. Les partis, les factions mal éteintes, se ranimeront, et produiront encore dans notre malheureuse patrie de nouveaux déchiremens.

Quant à moi, ma chère amie, je suis ici, comme tu le sais, bien contre mon gré; ma position devient chaque jour plus désagréable, puisque, séparé de mon pays, de tout ce qui m'est cher, je ne prévois pas le moment où je pourrai m'en rapprocher; cependant rien ne me fera trahir et l'amitié et mes devoirs. Buonaparte éprouve une chance malheureuse, c'est pour moi une raison de plus de m'attacher plus fortement à lui, et d'unir mon sort au sien.

Ne crois pas cependant, que je devienne jamais le partisan d'aucune faction; le passé m'a assez éclairé pour me rendre sage, et s'il pouvoit, ce que je suis bien loin de penser, se présenter un ambitieux qui voulût ou donner des fers à sa patrie, ou faire tour-

ner les armes de ses défenseurs contre la liberté, alors on me verroit dans les rangs de ceux qui se présenteroient pour le combattre.

Tu vois, ma chère bonne, que je sais prendre mon parti; mais je te l'avoue bien franchement, je préférerois mille fois être avec toi et ta fille, retiré dans un coin de terre, loin de toutes les passions, de toutes les intrigues, et je t'assure que si j'ai le bonheur de retoucher le sol de mon pays, ce sera pour ne le quitter jamais. *Parmi les quarante mille Français, qui sont ici, il n'y en a pas quatre qui pensent autrement.*

Rien de plus triste que la vie que nous menons ici! nous manquons de tout. Depuis cinq jours je n'ai pas fermé l'œil; je suis couché sur le carreau; les mouches, les punaises, les fourmis, les cousins, tous les insectes nous dévorent, et vingt fois chaque jour je regrette notre charmante *chau-*

mière (3). Je t'en prie, ma chère amie, ne t'en défais pas.

Adieu, ma bonne Thérésia (4), les larmes inondent mon papier. Les souvenirs les plus doux de ta bonté, de notre amour, l'espoir de te retrouver toujours aimable, toujours fidelle, d'embrasser ma chère fille, soutiennent seuls l'infortuné

TALLIEN.

Fais donner à ma mère de mes nouvelles.

Dans mon voyage j'ai fait une perte, M. Bellavoine le jour de notre départ de Malte s'est endormi dans quelque cabaret, et nous ne l'avons plus vu. J'ai prié Regnault de me le renvoyer s'il se retrouvoit.

Minerve est toujours avec moi, il se porte très-bien.

---

(3) C'est le nom que Tallien a donné à une maison qu'il possède dans le voisinage de Paris, et qui, comme la chaumière à St. Jame's-street, n'est rien moins que ce qu'elle annonce.

(4) Sa femme, Thérèse Cabarrus.

N°. XXVII.

Au citoyen BARRAS, *membre du Directoire exécutif de France, à Paris.*

Rosette, ce 17 thermidor an 6.

DANS ma dernière datée d'Alexandrie, je n'avois, cher directeur, qu'à te parler des succès des armes républicaines ; aujourd'hui ma tâche est bien plus pénible. Le Directoire est sans doute déjà informé de l'issue malheureuse du combat que notre escadre a eu à soutenir le 14 de ce mois contre la flotte anglaise.

Pendant plusieurs heures, nous eûmes l'espoir d'être vainqueurs ; mais lorsque le vaisseau *l'Orient* eut sauté, le désordre se mit dans notre escadre : de l'aveu même des Anglais, tous nos vaisseaux se sont bien battus ; plusieurs bâtimens ennemis sont démâtés, mais notre escadre est presqu'entièrement détruite. Tu me connois assez

pour être assuré que je ne me rendrai pas l'écho de la calomnie qui s'empresse d'accueillir les bruits les plus absurdes ; j'observe, et je m'abstiens quant à présent de prononcer.

Tout le monde est ici dans la consternation ; je pars demain pour le Caire, porter cette nouvelle à Buonaparte. Elle l'affectera d'autant plus qu'il devoit moins s'y attendre : il trouvera sans doute en lui les moyens, sinon de réparer une perte aussi grande, au moins d'empêcher que ce désastre ne devienne funeste à l'armée qu'il commande.

Quant à moi, cet événement malheureux m'a rendu tout mon courage. J'ai senti que c'étoit dans ce moment où il falloit réunir tous ses efforts, pour triompher de tous les obstacles que le sort ou la malveillance nous susciteront.

Puisse cette désastreuse nouvelle ne pas produire en France de résultats malheu-

reux. Je suis à mon particulier fort inquiet; mais je m'en rapporte beaucoup au génie de la République, qui nous a toujours si bien servis.

Adieu, mon cher Barras; je t'écrirai du Caire, où je compte être rendu dans quatre jours.

TALLIEN.

J'ai vu ici ton cousin qui n'est pas bien portant. Le climat y contribue beaucoup : cependant il y a très-peu de malades dans l'armée, quoique la chaleur soit excessive, et que souvent le soldat soit exposé aux privations de tout genre.

Des nouvelles arrivées d'Alexandrie assurent que deux vaisseaux et deux frégates se sont échappés. Les Anglais sont toujours devant Aboukir : ils paroissent avoir extrêmement souffert. Une lueur d'espérance reste encore; puisse-t-elle se réaliser!

N°. XXVIII.

Au général KLÉBER, *général de division, l'aide-de-camp* LOYER.

Au quartier-général à Rosette, le 17 thermidor an 6.

MON GÉNÉRAL,

J'arrivai hier matin à sept heures sans le moindre événement : au lieu de suivre la flotte, nous prîmes le large ; ce qui nous réussit parfaitement. A deux heures de la nuit, nous passâmes à la vue d'une frégate ennemie (1) qui sûrement ne nous apperçut pas, ou ne daigna pas s'occuper de nous.

Le général Menou n'étoit point encore informé de nos malheureux désastres : il m'a témoigné bien de l'inquiétude sur un

(1) Cela est inexact. Lord Nelson n'avoit point de frégate à cette époque, et n'en a eu que deux ou trois jours après.

convoi d'artillerie légère de 11 bouches à feu, avec tous leurs attirails, et d'une quantité prodigieuse de munitions de mousqueterie.

Il y avoit déjà long-temps que ce convoi avoit été expédié pour l'armée; il n'avoit pu passer la barre du Nil : il avoit dû aller mouiller à Aboukir, où des germes devoient le décharger. De toute cette artillerie, il n'a été débarqué que deux pièces de huit, qui sont ici. Le reste est exposé à être enlevé des ennemis, s'ils n'en sont déjà maîtres. Le citoyen Dumanoir pourroit à cet égard vous donner quelques renseignemens : avec quelques troupes, on pourroit peut-être sauver ce convoi si précieux pour l'armée.

Je ne sais par quel motif l'amiral Brueys relâcha le chérif (2), la veille de l'arrivée

(2) Nous trouvons les détails suivans sur ce chérif, dans une lettre d'Alexandrie : « Buona-» parte s'est efforcé de gagner la confiance et » l'amitié du chérif; il l'a décoré d'une écharpe

de l'escadre anglaise. J'ai cru que c'étoit par rapport à cet événement. Point du tout, il

---

» tricolore, et en toute occasion lui a rendu les » plus grands honneurs. Le chérif, plaçant sa » main sur son sein, a pris Allah à témoin, qu'il » seroit reconnoissant; mais le général Kléber » s'est assuré bientôt que le traître entretenoit » une secrète correspondance avec les mame- » louks. En conséquence, il l'a envoyé prison- » nier à bord de *l'Orient*, d'où celui-ci a été » mis à terre peu de temps avant la catastro- » phe » !

Le sens de tout ceci est — que Brueys, qui n'étoit pas dans le secret, regarda l'innocence de cet homme comme une raison suffisante pour lui rendre la liberté. Nous desirons sincèrement que le reste — (les enfans des familles les plus respectables que Buonaparte a cruellement arrachés à leurs parens comme des ôtages, « Buo- » naparte exigea pour ôtages les enfans les plus » apparens du pays ». — C'est l'expression de la lettre.) puisse avoir été renvoyé à la même époque; mais nous craignons bien qu'ils aient tous péri dans l'explosion de *l'Orient*.

D'ailleurs, cette lettre confirme l'horrible massacre mentionné par Boyer (n°. XXII). « Tout ce qui résistoit a mordu la poussière,

a été envoyé ici; il a même promené quelques heures dans la ville pendant l'absence du général Menou, qui, à son retour, le fit mettre à bord d'un aviso où il fut consigné. Je suis bien fâché que vous ne m'ayiez pas remis toute votre correspondance, pour mettre sous les yeux du général en chef la

---

» et nos soldats, brûlant de venger la mort de » leurs compagnons d'armes, ONT IMPITOYA- » BLEMENT PASSÉ AU FIL DE L'ÉPÉE LES RESTES » DES TURCS QUI S'ÉTOIENT REFUGIÉS DANS » UNE MOSQUÉE ».

Observation.

Toujours les mêmes reproches exagérés. Des gens sans passion verroient au contraire, dans les ménagemens que l'on a eus pour ce perfide chérif, la preuve qu'on n'a point *impitoyablement passé au fil de l'épée* ceux qui n'ont point été trouvés les armes à la main. Et la précaution prise de s'assurer de la personne d'un magistrat infidèle à un serment solennel, atteste la modération du vainqueur qui reprend les formes judiciaires aussi-tôt qu'un état plus tranquille lui permet de déposer le glaive. Le droit de s'assurer par des ôtages de la soumission des vaincus, appartient à toutes les nations: la compassion stériledu commentateur n'est qu'une charge burlesque de ce gagiste hypocrite.

conduite plus que suspecte de ce chérif. Au reste, les raisons principales qui vous ont déterminé à l'éloigner d'Alexandrie me sont connues, et je les rendrai au général Buonaparte.

Les communications du Nil ne sont point encore libres. Le général Menou fait armer un aviso pour mon départ. Je serois parti aujourd'hui sans des nouvelles de l'armée qui lui étoient annoncées, et qui lui sont arrivées. Un adjudant-général venant du Caire arrive à l'instant; il est porteur du détail officiel de la marche de notre armée et de ses combats, d'ordres de faire rejoindre quelques dépôts et de systêmes d'organisation pour le pays. Du reste l'armée est tranquille —; votre division est à Boulac. Le chef de bataillon Goyné de la 25e, m'a dit qu'elle n'étoit pas très-contente de votre (3). r...., et qu'elle regrettoit beaucoup que vous n'ayiez pas été à sa tête

(3) Représentant. Il entend Dugla. *Voyez* la lettre de Damas à Kléber.

Les divisions Desaix et Bon sont les seules qui aient agi. D'après le rapport que vous avez dans ce pàquet, nous avons fort peu souffert.

Le général Menou est en traité de pacification et même d'alliance avec quelques chefs de tribus. Il espère convertir à lui la tribu qui a si mal reçu le général Damas. Un des sous-chefs a déjà fait la paix ; on lui assigne un lieu de campement. Il vient prendre les ordres du général ; puissent ces conversions s'augmenter (4) !

---

(4) Un malheureux qui se noye s'accroche à des roseaux. Nous ne sommes pas surpris cependant de voir le sensible Loyer se flatter de l'espérance des avantages qu'il espère devoir résulter de la conversion des Arabes, quoiqu'il ait dû en reconnoître le peu de sincérité. Buonaparte a, quelque temps avant, non-seulement converti, mais même associé des milliers d'Arabes à son armée; c'est ce qu'il dit du moins, et ce que toute la France répète après lui. Et quels avantages importans en a-t-il tirés ? La haine et la désertion. — En un mot (car nous ne voulons

Demain matin, je pars avec le chérif et beaucoup de Français qui sont ici. Il nous faut quatre jours pour arriver au Caire; autant et peut-être plus pour le retour, à cause des vents. Ne comptez donc sur moi, mon général, que dans dix à douze jours (5). Je

---

pas nous appesantir sur un sujet qui n'offre aucun doute à l'homme le moins instruit), toute espérance de maintenir une alliance avec un tel peuple est plus absurde qu'un songe éveillé d'un habitant de Bedlam.

Observation.

Vous disputez de la chappe à l'évêque, c'est ce qu'il faudra voir.

(5) Loyer ne revint pas aussi-tôt qu'il s'y attendoit. Il mit onze jours à rejoindre Buonaparte, qu'il rencontra retournant d'une tentative inutile pour piller la caravane, unique but de l'expédition si vantée du général vers la Syrie.

Il avoit avec lui, comme il le dit lui-même, la plupart des officiers de l'état-major, avec les divisions de Regnier, Lasne et Dugua. — Toutes ces forces furent entièrement repoussées par

ferai toute diligence possible pour vous revoir promptement. J'espère vous apporter de bonnes nouvelles, qui vous tireront d'A..... et de ses déserts, et vous ramèneront sur les rives du Nil, les Champs-Elysées de l'Egypte.

Votre dévoué aide-de-camp,

LOYER.

Le rapport officiel de la marine sur la malheureuse journée du 14, vient d'être remis au général Menou. Je vais l'emporter avec des dépêches.

---

la bravoure et l'habileté d'Ibrahim Bey, et enfin obligées de se retirer avec grande perte vers le Caire, sans remplir la moindre partie de leur projet ! Un régiment de grenadiers fut presqu'entièrement taillé en pièces. — Voilà à quoi se réduit la conquête de la Syrie, annoncée d'une manière si triomphante, et si gravement commentée dans les papiers de l'opposition !

Observation.

L'auteur nous dira sans doute dans quels mémoires il a pris ces charmans détails.

N°. XXIX.

J. Menou (1), *général de division, au général Kleber.*

Rosette, le 17 thermidor.

Quel malheur, mon cher général, que celui arrivé à notre armée navale ! Il est affreux : mais il faut prendre courage, et être encore plus grand que le malheur.

Je ferai partir demain matin, votre aide-de-camp (2) et le commissaire, sur un aviso pour le Caire. Je n'ai point eu de détails d'Aboukir (3) : n'ayant pas de cavalerie, je

(1) Menou avoit été blessé à l'attaque d'Alexandrie, et obligé, par les suites de sa blessure, de s'arrêter. On lui avoit confié le commandement de Rosette. Les Français le regardent comme un de leurs meilleurs officiers.

(2) Loyer. *Voyez* la lettre précédente.

(3) Ces détails ne doivent pas avoir tardé à arriver après que cette lettre a été finie ; car

n'ai pû envoyer personne par la plaine, et le bogatsch est si mauvais, qu'il est d'une difficulté extrême à passer (4).

Il me reste encore quelques espérances que tout n'est pas perdu. Si vous avez quelques nouvelles des tartanes et autres bâtimens qui portoient de l'artillerie et des cartouches, ainsi que d'autres effets nécessaires à l'armée, je vous prie de me les faire connoître; car nous en avons un extrême besoin ici, et au Caire.

Si on pouvoit aussi, sans danger, envoyer

---

celle de Loyer, qui est du même jour, dit qu'ils lui étoient parvenus, et qu'il étoit sur le point de les porter à Buonaparte.

(4) Menou avoit un nombre considérable de chevaux à Rosette, et cependant il ne le trouve pas suffisant pour escorter un courrier jusqu'au fort d'Aboukir, occupé par une garnison française, et à la distance seulement de six à dix milles. Peut-on desirer une preuve plus convaincante de l'état de sécurité où les Français vivent en Egypte, ou de la possession com-

ici les équipages restés à Alexandrie, cela seroit extrêmement utile pour les faire passer au quartier-général.

Au total, mon cher général, donnez-moi de vos nouvelles, et de tout ce qui vous intéresse, ainsi que des débris de notre armée. J'envoie à Alexandrie un courrier du général en chef : il vous porte des dépêches. Ici tout est assez tranquille ; mais il faut veiller !

---

plète que leurs papiers officiels nous disent avec tant de bonne-foi avoir été prise par eux du pays.

Observation.

De quel côté est la bonne foi, glossateur ? Les dépêches officielles n'ont-elles pas sans cesse dit que des Arabes ennemis voltigeoient pour surprendre les Français qui s'écartoient ; et jusqu'à présent a-t-on entendu par la *prise de possession* d'un pays, autre chose que l'occupation des places principales, et la dispersion des armées ennemies qui tenoient la campagne ? Les incursions des Marates empêchent-elles les Anglais d'être *possesseurs* de l'Inde ?

J'ai fait arrêter ici Coraïm (5), qui avoit été relâché de dessus *l'Orient*. Je le ferai partir demain pour le Caire, avec bonne et sûre escorte. Est-il vrai que vous m'envoyez Demui? Sa troupe me seroit bien utile, si elle ne vous l'est pas. Salut et amitié franche, mon cher général. De vos nouvelles, de vos nouvelles.

Signé, J. MENOU.

---

(5) Le chérif mentionné dans la lettre de Loyer.

N°. XXX.

E. Poussielgue (1), *contrôleur des dépenses de l'armée d'Orient, et administrateur général des finances.*

Rosette en Egypte, le 17 thermidor an 6.

Nous venons, ma bonne amie, d'être témoins du plus sanglant et du plus malheureux combat naval qui se soit donné depuis bien des siècles. Nous n'en savons pas en-

(1) Cet homme étoit, dans le principe, un négociant de Marseille ; mais son talent pour l'intrigue attira les regards du Directoire, qui, ayant tiré fréquemment parti de ses services, le choisit pour corrompre et révolutionner les chevaliers de Malte. La reddition récente de cette île ne prouve que trop clairement combien il a réussi. Cependant il s'étoit rendu trop suspect aux Maltais pour songer à y rester, et Buonaparte, qui, suivant l'observation du cardinal Antici, sait connoître les hommes et les places, le promut, en récompense de ses éminens services, au poste lucratif où nous le trouvons.

C'est incontestablement un homme très-capa-

core toutes les circonstances, mais celles que nous connoissons sont affreuses.

L'escadre française composée de 13 vaisseaux de ligne, dont un à trois ponts de 120 canons, et 3 de 80, étoit mouillée et embossée dans la mauvaise baie d'Aboukir, ou Canope, la seule qui existe sur la côte d'Egypte. Depuis huit jours il se présentoit souvent des vaisseaux et frégates anglais qui venoient connoître la position de notre escadre, en sorte qu'elle s'attendoit à tout

---

ble, et sa lettre que nous mettons maintenant sous les yeux du lecteur, est un des plus surprenans exemples d'exactitude dans l'observation, et de fidélité dans la description que nous nous rappellions d'avoir jamais vue. Elle a été montrée à plusieurs de nos officiers présens au combat d'Abékir, et tous se sont unanimement accordés à la regarder comme une production très-extraordinaire.

On doit ajouter à la gloire de Poussielgue, qu'il n'a pu en aucun temps être placé qu'à sept milles des scènes qu'il décrit avec tant d'exactitude et de détails.

moment à être attaquée. De Rosette à Aboukir il n'y a en ligne droite que quatre lieues et demie ; des hauteurs de Rosette nous distinguions parfaitement notre escadre. Le 14 de ce mois, à cinq heures et demie du soir, nous entendîmes des coups de canon ; c'étoit le commencement du combat. Nous montâmes sur les terrasses des plus hautes maisons, et sur les petites éminences, et nous distinguâmes parfaitement dix vaisseaux anglais ; les autres ne s'apperccvoient pas. La canonnade fut très-vive jusqu'à neuf heures un quart du soir, que nous apperçûmes à la faveur de la nuit une très-grande lumière, qui nous annonça qu'un vaisseau brûloit. Alors le feu du canon redoubla de vîtesse ; à dix heures le vaisseau qui brûloit sauta avec un bruit épouvantable, et qui s'entendit à Rosette comme on entendit à Paris l'explosion de Grenelle. A cet accident succéda une nuit profonde et un silence parfait pendant dix minutes. Entre la vue et l'ouie de l'explosion il se passa pour nous

deux minutes ; le feu reprit et dura sans interruption jusqu'à trois heures du matin ; il cessa presqu'entièrement jusqu'à cinq heures, qu'il reprit avec plus de vivacité que jamais. Je me portai sur une tour qui est à une portée de canon de Rosette, et qu'on appelle *Aboul-Mandour*, de là je vis très-distinctement la bataille. A huit heures du matin j'apperçus un vaisseau qui brûloit ; au bout d'une demi-heure je vis tout-à-coup sauter en l'air un autre vaisseau qui ne brûloit pas auparavant ; son explosion fut comme celle de la veille. Le vaisseau qui brûloit s'éloignoit de la côte, le feu diminua insensiblement, et nous présumons qu'on est parvenu à l'éteindre.

Pendant ce temps-là les canonnades redoubloient : un gros vaisseau démâté de ses trois mâts étoit échoué à la côte ; on en voyoit d'autres parmi les escadres qui étoient pareillement démâtés entièrement ; mais les deux escadres sembloient s'être mêlées, et nous ne pouvions distinguer les Anglais des

Français, ni savoir de quel côté étoit l'avantage. Le feu a conservé toute sa vivacité jusqu'à près de deux heures après-midi du 15 ; à cette heure nous avons vu deux vaisseaux de ligne et deux frégates mettre toutes leurs voiles au vent, et prendre la route de l'est ; nous leur reconnûmes à tous quatre le pavillon français ; aucun autre vaisseau ne bougea, et le feu cessa.

Vers six heures du soir, je retournai à la tour d'Aboul-Mandour pour reconnoître la position des escadres ; elle étoit la même qu'à deux heures. Les quatre vaisseaux à la voile étoient devant l'embouchure du Nil. Nous ne savions que conjecturer ; vingt-quatre heures s'étoient écoulées sans que personne fût venu nous donner des détails, et nous étions dans l'impossibilité de nous en procurer ; par terre, à cause des Arabes qui étoient rassemblés entre Rosette et Aboukir ; par mer, à cause de la difficulté de sortir de l'embouchure du Nil au Bogasse.

Tu peux juger de notre impatience, de

notre perplexité. Nous tirions un mauvais augure de ce silence. Il fallut encore passer dans cette incertitude la nuit du 15 au 16. Enfin le 16 au matin, un bateau parti dans la nuit d'Alexandrie (2), nous donna quelques détails, mais fâcheux; il nous dit que des officiers de l'escadre française qui s'étoient sauvés à Alexandrie dans une chaloupe, avoient rapporté que dès le commencement du combat l'amiral Brueys avoit reçu trois blessures graves, une à la tête et deux au corps; qu'il voulut rester à sa place sur le banc de quart, et qu'un quatrième coup de canon l'emporta par le milieu du corps; que le capitaine de pavillon Casabianca avoit au même moment été emporté d'un coup de canon; qu'on s'apperçut alors que le feu étoit au vaisseau, qu'on n'avoit pu parvenir à l'éteindre, et qu'enfin il avoit sauté à dix heures du soir. Ils ajou-

(2) Celui qui porta le général Loyer... *Voyez* sa lettre, n°. XXVIII.

toient que notre escadre étoit abîmée et perdue, que quatre vaisseaux s'étoient sauvés; mais que le reste étoit perdu.

Je retournai à la tour. Je retrouvai les choses absolument dans le même état que la veille, elles étoient telles encore hier soir et ce matin.

Voici comme le tout se présentoit à nos yeux en partant de la tour d'Aboukir, vue à gauche, et suivant à droite de l'horizon.

Le 1er vaisseau n'a point de mât, et porte pavillon anglais.

Le 2e et le 3e sont en bon état; on n'en distingue pas le pavillon. Le 4e a perdu un mât.

Le 5e en bon état, et porte le pavillon anglais.

Le 6e a perdu son mât de hune, ce matin on y élevoit un fock et une voile quarrée.

Le 7e est sans mât de perroquet.

Le 8e est rasé.

Le 9e est rasé, il lui reste un mât de beaupré.

Le 10e démâté de ses trois mâts ; ce matin on attachoit une voile au mât de beaupré.

Les 11e, 12e, et 13e formoient une espèce de groupe ; on ne comptoit que 7 mâts pour ces trois vaisseaux.

Le 14e n'a que son mât de mizaine.

Le 15e a perdu ses perroquets de mizaine et d'artimon.

Le 16e est entièrement rasé.

Le 17e a perdu son perroquet d'artimon.

Le 18e n'a que le mât de mizaine.

Les 19e, 20e, et le 21e forment un groupe où l'on ne voit que quatre mâts, et point de perroquets.

Le 22e est entièrement rasé et échoué ; il a pavillon anglais, on travaille à le remettre à flot, et à le mâter de petits mâts.

Le 23e est en bon état, il avoit pavillon anglais.

Le 24e est en bon état.

Voilà tout ce que j'ai pu distinguer. Il en résulte que les Anglais, quoiqu'ils aient eu l'avantage, ont été extrêmement maltraités,

puisqu'ils n'ont pu poursuivre ceux de nos vaisseaux qui s'en sont allés le 15.

Depuis deux jours, tous ces vaisseaux sont dans l'inaction, et semblent anéantis.

Ce matin, il nous est venu des nouvelles d'Alexandrie qui confirment nos pertes. Le contre-amiral Decrêts a été tué, ainsi que le vice-amiral Blanquet-Duchaila.

Le Tonnant est celui qui s'est battu le dernier. Dupetit-Thouars, qui le commandoit, a eu les deux jambes emportées d'un coup de canon. Les vaisseaux sauvés sont *le Guillaume-Tell*, *le* —, les frégates *la Diane* et *la Justice*. On dit que c'est *l'Artémise* qui a sauté avant-hier matin.

Il reste encore bien des choses à apprendre de ce combat. On dit que l'amiral anglais a envoyé un parlementaire à Alexandrie, demander qu'on reçût et qu'on soignât ses blessés qui montent à 1500. Il nous rend tous nos prisonniers. J'ignore ce qu'on décidera.

Vous recevrez en France des relations

officielles de nous et des Anglais. J'ignore ce qu'elles diront; mais tu peux compter sur ce que je t'écris, parce que j'ai *vu*.

Communique ma lettre à la citoyenne Corancez. Son fils se dispense par cette raison de lui donner ces détails; d'ailleurs je l'occupe à autre chose. Déjà il a écrit six lettres, et n'en a reçu aucune. Je n'ai point de nouvelles du citoyen Mony, que j'ai nommé agent à Démanhour. Derancés qui avoit été malade, est bien remis; il est avec moi. Martin se porte très-bien, et n'a pas reçu un mot de sa famille. J'ai été le seul heureux, puisque j'ai eu trois lettres de toi depuis que je suis en Egypte. Il s'en est sûrement perdu plusieurs, puisque les Anglais nous ont pris beaucoup de courriers.

J'ai fait faire ici mon portrait dessiné en profil, par un habile artiste, le citoyen Denon. On le trouve très-ressemblant; mais nous avons tant d'Anglais autour de nous, que je n'ose te l'envoyer, crainte qu'il aille en Angleterre, ou au fond de la mer. Je

voudrois bien te le porter moi-même. Sois sûre qu'aussi-tôt que j'en aurai la permission, que je ne cesserai de solliciter, je partirai. Il n'y a pas de fortune qui puisse me retenir. Je consentirois à arriver auprès de toi nu comme la main.

Du reste, je me porte à merveille. Demain matin je pars pour le Caire dans un joli bâtiment, avec le trésor et le payeur général, deux avisos, 250 hommes d'escorte, et plus de 40 passagers. J'emporte un superbe cheval arabe, dont un cheick m'a fait présent ici. Nous allons par le Nil. Adieu, ma bonne petite; aime-moi toujours bien, et rappelle-moi au souvenir de tous nos amis. Je t'embrasse ainsi que mes enfans, &c.

POUSSIELGUE.

N°. XXXI.

Le contre-amiral GANTEAUME (1), *au général* BRUIX, *ministre de la marine et des colonies.*

Alexandrie, 5 fructidor.

CITOYEN MINISTRE,

Obligé de vous rendre compte du plus sinistre des événemens, c'est avec une douleur amère que je m'acquitte de ce triste devoir.

(1) Notre dernière étoit d'un spectateur à bord. Nous avons en ce moment la satisfaction de présenter à nos lecteurs le récit du combat fait par un des acteurs, qui peut avoir dit avec Enée :

Quæque ipse miserrima vidi,
Et quorum pars magna fui.

de Ganteaume, en un mot, vice-amiral de la flotte, qui étoit à bord de *l'Orient* durant l'action — qu'il décrit avec la précision d'un homme

Onze vaisseaux pris, brûlés, et perdus pour la France, nos bons officiers tués, ou

---

du métier, et les sentimens d'un vrai patriote.

Ces dépêches sont adressées à Bruix. Elles sont confidentielles, et telles qu'elles n'auroient sans doute jamais transpiré, sans l'événement qui les a fait tomber entre nos mains. Si cette correspondance parvient, comme nous n'en doutons pas, au ministre de la marine, il peut en faire son profit; nous l'avons rendue avec la plus grande fidélité.

Nous croyons que ces deux papiers rendent le compte le plus complet du glorieux événement du premier août, qui ait encore paru. Il faut observer pourtant que les paquets de notre flotte étoient à bord du *Léandre*, et, comme nous l'avons déjà dit, ont été jetés à la mer par le brave commandant avant d'amener. Nous ne sommes pas pourtant privés de toute information sur ce sujet; mais il est flatteur de voir un officier habile et brave, car Ganteaume est l'un et l'autre, rendre témoignage dans ses pièces officielles et au courage et à l'habileté supérieurs de nos intrépides compatriotes.

Observation.

L'échappé d'Oxford qui a fait ces gloses, et qu'on peut reconnoître à sa rage pédantesque de citer des

blessés, les côtes de notre nouvelle colonie exposées à l'invasion de l'ennemi, tels sont les affreux résultats d'un combat naval qui a eu lieu dans la nuit du 14 du mois dernier, entre l'armée française et celle britannique aux ordres du contre-amiral Nelson.

Par l'habitude que vous avez eue, citoyen ministre, dans nos ports, durant le cours de cette guerre, il vous sera sans doute facile de juger si, dans une escadre armée

---

bribes latines nous permettra bien cette citation française :

Ne forçons point notre talent, &c.

Soyez commentateur, mon ami, c'est-là votre vocation; mais pour Dieu! ne faites pas le plaisant, car rien ne vous sied moins; et puis vous n'avez pas gagné votre argent. Voila déjà deux ou trois fois qu'on vous surprend à louer des Français. Oh! pour le coup, et pour me servir de vos expressions, il est flatteur de voir un écrivain gagé pour dénigrer, rendre ce témoignage glorieux au courage et à l'habileté de nos compatriotes. Balaam anglais! songez qu'on vous paie pour maudire et non pour bénir.

aussi à la hâte que la nôtre, nous pouvions espérer une bonne composition d'équipage, et trouver dans des hommes, rassemblés au hasard presqu'au moment du départ, des matelots et canonniers habiles et expérimentés. La belle saison, cependant, l'attention et les soins des chefs, quelques hasards peut-être, avoient tellement secondé cette escadre, qu'elle étoit parvenue avec son convoi, sans perte ni accident, sur les côtes d'Egypte.

L'amiral vous aura sans doute déjà rendu compte qu'à notre arrivée à Alexandrie, nous avions appris qu'une escadre anglaise de 14 vaisseaux y avoit paru trois jours avant nous. Peut-être étoit-il convenable de quitter une telle côte aussi-tôt que la descente avoit eu lieu; mais attendant les ordres du général en chef (2), la présence

(2) Si nous avions besoin de nouvelles preuves de la fausseté de Buonaparte, nous les trouverions dans cette lettre. Pour noircir la réputa-

de notre escadre devant donner une force d'opinion incalculable à l'armée de terre, l'amiral crut ne devoir abandonner ces lieux, et prendre au contraire une position stable au mouillage de Bequiers.

Cette rade, par sa proximité avec Rosette, lui offroit les moyens de recevoir les approvisionnemens dont l'escadre avoit besoin, et de renouveler, quoiqu'avec des

---

tion de Brueys et insulter à ses cendres, il assure, comme nous l'avons déjà vu (n°. III), que cet infortuné amiral retint la flotte sur la côte d'Egypte contre son vœu ; et maintenant nous voyons Ganteaume, commandant en chef toutes les forces navales françaises en Egypte, déclarer formellement, et contradictoirement à cette assertion, que Brueys n'est resté sur la côte que parce que Buonaparte n'a pas voulu lui permettre de partir.

Nous avons donné notre opinion sur ce sujet (n°. III), et nous en avons dit assez pour convaincre les aveugles admirateurs de Buonaparte, qu'il manque au moins d'une des qualités d'un grand homme ; mais nous ne pouvons résister à la tentation d'établir son caractère de la

peines et risques infinis, une partie de l'eau que l'escadre consommoit journalièrement. Une ligne d'embossage fut donc malheureusement déterminée dans un lieu ouvert, et que la terre ne pouvoit protéger.

---

manière la plus authentique, par le témoignage non suspect du plus chaud de ses amis.

Observation.

Eh bien! malgré votre ton affirmatif, monsieur l'anglais, et peut-etre à cause de ce ton, nous persistons à croire que cette phrase incidente (*attendant les ordres du général en chef*) n'est pas de l'officier français. Nous n'avons pas plus de confiance dans la rédaction du dernier paragraphe de sa lettre, que l'éditeur anglais a eu soin de mettre en gros caractères dans sa traduction. Quelle gaucherie! Au surplus, le désastre dont il venoit d'être témoin, auroit bien pu faire tourner la tête au contre-amiral, au point de lui laisser croire qu'après la perte de notre flotte, nous n'avions plus de parti à prendre que de nous humilier aux pieds du léopard, et de caresser sa griffe pour en obtenir la paix. Nous l'obtiendrons sans doute, mais glorieuse, mais durable; a-t-on voulu nous rappeler que ce fut de même en 1783? L'échec que reçut M. Degrasse détermina cette paix, dont nous ressentons aujourd'hui les déplorables suites.

Des funestes avis reçus par des neutres annonçoient le retour de l'escadre ennemie : elle a été vue sur l'île de Candie, faisant route dans l'ouest. La manœuvre de cette escadre, qui, supérieure à la nôtre, ne nous avoit point attendus devant Alexandrie, qui retournoit dans l'ouest, quand nous exécutions nos opérations de descente, qu'elle auroit pu facilement contrarier, établit malheureusement l'idée qu'elle n'avoit pas ordre de nous attaquer, et une trop grande et funeste sécurité.

Le 2 thermidor, cependant, deux frégates ennemies étoient venues nous observer (3), et le 14 à deux heures du soir,

---

(3) Sir John Sinclair, qui a pris ses idées de vaisseaux dans la Méditerranée en voyant des mouches dans un pot au lait, des canards dans un étang, ou des bateaux dorés dans un bassin de jardin, censure très-à-propos M. Pitt, pour n'avoir pas rendu la victoire plus complète, en faisant que tous les vaisseaux qui étoient en quête de lord Nelson, parvinsent à le rencon-

l'escadre ennemie fut à la vue de la nôtre. Quatorze vaisseaux et deux bricks la composoient. Le vent étoit au nord, joli frais.

---

trer. Il est vrai que si les deux frégates et les deux ou trois vaisseaux de plus qui le cherchoient l'eussent joint avant l'action, ils auroient pu lui être utiles. Mais ce n'est pas tout, et nous pouvons sérieusement assurer sir John, que si ces vaisseaux n'avoient pas rencontré la flotte française pendant qu'il cherchoit la nôtre, faute pour laquelle ils seront cassés lorsqu'il sera premier lord de l'amirauté, la victoire auroit été aussi complète qu'on peut le desirer, et que ni un vaisseau, ni un homme n'auroit échappé. Ce fut précisément l'apparition de ces frégates qui alarma l'ennemi, et causa toutes les mesures de précaution et de sûreté qu'il avoit eu le soin qu'il eût le temps de prendre, comme sir John s'en convaincra, s'il veut se donner la peine de comparer les dates de cette dépêche et de la suivante.

Malgré tout cela nous ne pouvons partager la peine que les vaisseaux en question font à sir John. Plusieurs personnes osent penser que leurs capitaines sont d'aussi bons marins que sir John Sinclair, et ont à-peu-près autant de zèle et d'activité pour le service de leur pays; c'est aussi notre opi-

Elle s'avance sous toutes ses voiles vers le mouillage de l'armée, et annonce le dessein de nous attaquer.

Les mesures que prit l'amiral en cette oc-

---

nion, et quand nous voyons de tels hommes s'engager avec autant d'ardeur sur un élément que nul pouvoir humain ne peut dominer, et dans un service que nul talent humain ne peut diriger à son gré, nous sommes tentés de conclure qu'il faut quelque chose de plus que des connoissances en agriculture pour nous mettre en état de juger de leur mérite, et quelque chose de plus que le desir de trouver des fautes, pour justifier la censure des plans du ministre qui les emploie.

Observation.

Sir John Sinclair est un homme très-instruit, qui a voyagé avec fruit dans la majeure partie de l'Europe. Il est auteur d'un ouvrage très-important sur la statique de l'Ecosse. C'est à ses soins persévérans que l'on doit la création du bureau d'Agriculture de Londres, établissement qui promet à cet art des progrès jusqu'à présent inespérés. Sir John, quoique occupé de fonctions publiques, n'est pas ministériel. Il est aisé d'en juger par la manière dont on le traite dans cette note.

casion, la résolution de combattre à l'ancre, et enfin, les résultats de cette horrible affaire sont détaillés dans un précis des faits (3*) que je vous adresse ci-joint, et je les ai tracés tels que je les ai vus dans cette cruelle et trop horrible nuit.

L'Orient incendié; ce fut par un hasard que je n'ose comprendre que je m'échappai au milieu des flammes, et que je fus reçu dans un canot qui se trouvoit engagé sous la voûte du vaisseau, et n'ayant pu parvenir à bord du vaisseau du général Villeneuve, je me rendis après son départ en ce lieu, d'où j'ai la douleur de vous transmettre d'aussi tristes détails.

Le Franklin, *le Spartiate*, *le Tonnant*, *le Peuple Souverain* et *le Conquérant* ont été pris, amarinés, mâtés avec des mâts de hune, et ont fait route avec l'escadre ennemie, qui, depuis le 30, a quitté cette côte,

(3*) Il est à la suite de cette lettre.

en laissant une division de quatre vaisseaux et deux frégates.

Le Mercure, *l'Heureux* et *le Guerrier* ont été incendiés par l'ennemi. Les deux premiers avoient échoué pendant le combat, et étoient crevés quand l'ennemi les a amarinés.

Le Timoléon, hors d'état de mettre à la voile, a été volontairement jeté à la côte par le capitaine Trulet, et incendié, après avoir sauvé dans ses bateaux et ceux qui lui ont été envoyés, tout son équipage.

Les deux frégates *l'Artémise* et *la Sérieuse* ont été perdues, sans que l'ennemi en pût profiter : la première a été brûlée ; l'autre coulée.

Les seuls restes de cette déplorable armée se réduisent donc à la division de frégates, corvettes et flûtes, qui étoit mouillée à Alexandrie, et à celle du général Villeneuve, qui, par une manœuvre har-

dic (4), est échappée à l'ennemi. Vous verrez par mon précis que cette division est composée de deux vaisseaux et de deux frégates, *le Guillaume Tell*, *le Généreux*, *la Diane* et *la Justice*.

Placé par mon grade à la tête de notre malheureuse armée, qui reste en lieu, l'amiral Nelson m'a proposé la remise des blessés et autres prisonniers. De concert avec le général Kléber, commandant la place, j'ai acquiescé à cette proposition, et trois mille cent prisonniers, dont huit cents blessés, nous sont parvenus depuis le 17 thermidor.

Par le moyen de cette communication,

---

(4) Ganteaume fait trop d'honneur à Villeneuve; le mérite de cette évasion, si c'en est un, appartient à une autre personne.

Observation.

Voilà un ennemi qui vous échappe, et vous le déprimez. Comme cela est gauche ! Vous l'auriez plaint et loué, s'il fut tombé dans vos mains ou sous le feu de vos vaisseaux. Courage ! ne vous démentez pas.

nous avons eu quelques apperçus sur toutes nos pertes personnelles : ma plume s'arrête en étant obligée à vous tracer ces malheurs.

L'amiral, les chefs de division, Casabianca, Thevenan, du Petit-Thouars, ont péri : six autres officiers commandans, dont les noms sont ci-joints (5), ont été dangereusement blessés. Je n'ai pu jusqu'à ce jour me procurer un état exact des hommes morts et blessés, par le refus que m'a fait l'amiral anglais, d'envoyer à terre les commissaires des vaisseaux pris, avec leurs rôles, ainsi que vous le verrez par la copie du cartel arrêté dans la rade de Bequiers, pour la remise des prisonniers que je joins à cette lettre.

Depuis notre affaire, les croiseurs ennemis sont maîtres de toute la côte, et ils in-

---

(5) Ces noms manquent ; probablement la précipitation avec laquelle il falloit expédier ces dépêches les a fait omettre.

terceptent toutes nos communications. Les jours derniers, ils ont arrêté le chebeck *la Fortune*, que l'amiral avoit envoyé croiser sur Damiette. L'escadre anglaise, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous dire plus haut, est partie, à ce qu'on dit, pour la Sicile, le 30 du mois dernier, et la division qu'elle a laissée en station sur les côtes, est composée de quatre vaisseaux de 74 et deux frégates.

Par le soin qu'ont toujours les Anglais de cacher leurs pertes intérieures, nous n'avons eu aucune donnée certaine sur celles qu'ils ont éprouvées. On nous assure cependant que l'amiral Nelson a été blessé dangereusement à la tête; que deux capitaines ont été tués, et on cite enfin deux vaisseaux, *le Majestic* et *le Bellerophon*, comme ayant eu trois cents hommes hors de combat.

Dans la disposition où nous sommes, bloqués par des forces ennemies trop supérieures, j'ignore encore, citoyen ministre,

quel sera le parti que nous pourrons tirer des foibles moyens maritimes qui restent en ce port ; mais si je dois vous dire la vérité, telle que je la sens, c'est qu'après un aussi grand désastre, je pense qu'il n'y a plus que la paix qui puisse consolider l'établissement de notre nouvelle colonie. Puissent nos gouverneurs nous la procurer solide et honorable !

Je suis avec respect,

GANTEAUME.

N°. XXXII.

Précis du combat entre l'armée navale française et celle britannique, aux ordres du contre-amiral NELSON, *et dans la soirée et nuit du* 14 *au* 15 *thermidor an* 6.

Alexandrie, le 18 thermidor.

A DEUX heures du soir, le vaisseau *l'Heureux* signala douze voiles à l'O. N. O. Nos vigies les apperçurent en même temps, et en comptèrent successivement jusqu'à seize. On ne tarde pas à reconnoître ces bâtimens pour une escadre anglaise, composée de quatorze vaisseaux et deux bricks.

Les ennemis faisant route, forçant de voiles pour le mouillage de l'armée, ayant un brick à sonder devant. Le vent étoit au nord, joli frais.

Les bricks *l'Alceste* et *le Railleur* avoient

eu ordre de mettre sous voile, et de se lever au vent pour empêcher la manœuvre de cette mouche.

Les signaux de branle-bas, et de se préparer au combat, prévenir l'armée qu'elle combattra à l'ancre, rappeler les équipages à leurs bords respectifs, avoient eu lieu à trois heures.

Les chaloupes qui étoient à l'aiguade avoient également été rappelées; un canot de *l'Artémise* avoit été détaché sur les bancs de Rosette pour prévenir les transports qui y étoient mouillés, de l'apparition de l'ennemi; et enfin, les frégates et les corvettes avoient eu ordre de verser leurs équipages sur les vaisseaux.

L'escadre ennemie continuoit de s'avancer sur toutes voiles, après avoir donné un grand tour aux brisans qui bordent l'île (1). elle avoit tenu le vent diminué de voiles, et

(1) Voyez la carte.

annonçoit le dessein d'attaquer notre armée.

A cinq heures trois quarts la batterie de l'îlot avoit jeté quelques bombes qui portoient sur les vaisseaux de tête de la ligne ennemie. A six heures moins quelques minutes, le général avoit fait le signal de commencer le combat, et peu de temps après, les deux avant-gardes se canonnoient.

Plusieurs vaisseaux ennemis ayant diminué tout-à-coup de voiles, avoient doublé la tête de notre ligne, et mouillant leurs ancres avec le cable par-derrière, avoient élongé en draguant notre ligne du côté de terre, tandis que les autres mouilloient à portée de pistolet, de l'autre bord : par cette manœuvre tous nos vaisseaux, jusqu'au *Tonnant* se trouvèrent enveloppés.

Il nous parut que deux vaisseaux, en exécutant cette manœuvre, avoient échoué ; mais l'un d'eux ne tarda pas à se retirer.

L'attaque et la défense furent extrêmement vives : tous les vaisseaux de tête, jus-

qu'à notre matelot derrière, étoient pris des deux bords, et souvent par la hanche. Dans ce désordre, et enveloppé d'un nuage continuel de fumée, il eût été difficile de distinguer les mouvemens de la ligne.

Au commencement de l'action, l'amiral, tous les officiers majors, le commissaire ordonnateur, et une vingtaine de timoniers ou autres transports se trouvoient sur la dunette (2), occupés à la mousquetterie. Tous les soldats, les hommes même de la manœuvre étoient descendus aux batteries par ordre de l'amiral; à celle de douze il manquoit plus de la moitié de son équipage.

Après une heure d'action le général fut blessé à la figure et à la main, et étant descendu à la dunette, il fut renversé, et tué quelque temps après sur le gaillard derrière.

Obligé de continuer à nous battre des

---

(2) De *l'Orient.*

deux bords, on avoit abandonné la batterie de douze, mais celles de 24 et de 36 continuoient leur feu avec la plus grande ardeur. *Le Franklin* et *le Tonnant* nous paroissoient être dans une position aussi critique que la nôtre.

Les vaisseaux ennemis ayant exterminé nos vaisseaux de tête (3), se laissoient dé-

---

(3) Nous saisissons l'occasion de ce passage pour faire quelques observations.

Il a été dit dans les papiers français et répété chez nous *usque ad nauseam*, que le sort du combat n'étoit pas encore décidé quand *l'Orient* s'embrâsa; et des questions ont été gravement posées par les écrivains de l'opposition, et discutées plus gravement encore, comme les conséquences probables de l'engagement, si cet accident n'étoit pas arrivé.

Ces zélés patriotes peuvent maintenant fermer leurs loyales discussions; il est heureusement en notre pouvoir de décider la question sans appel, et cela par une autorité qu'ils ne peuvent, ni ne veulent sans doute contester. Nous avons le témoignage authentique et irréfragable de l'amiral Ganteaume, que l'avant-

river en draguant, et prenoient diverses positions autour de nous. Nous.... par la tête, obligés à filer diverses fois du cable ou du grelin, pour leur présenter le travers.

Un vaisseau cependant ennemi nous combattant par stribord, et presque à toucher, avoit déjà été démâté de tout mât, et ne tirant plus, avoit coupé son cable pour se retirer du feu, mais obligé à nous défendre

---

garde de la flotte française étoit entre nos mains avant cet événement; nous avons en second alinéa l'autorité expresse du capitaine Berry, qui dit positivement que six de ces vaisseaux avoient amené, avant qu'on se fût apperçu que *l'Orient* étoit en feu, et que non-seulement lui, mais chaque autre officier en état de juger, est persuadé que *l'Orient* lui-même, avant de sauter, avoit amené devant le pavillon britannique.

Observation.

Comme une semblable discussion ne réparera point nos pertes, nous laisserons l'orgueil britannique se pavaner tout à son aise, sans pourtant ajouter aucune foi en général, à la prétendue authenticité des passages de ces lettres, dont il détourne le sens ou les expressions à son profit.

contre deux autres qui nous foudroyoient par la hanche de babord, et de bossoir de stribord, on avoit été obligé de refiler du cable.

La défense des batteries de 24 et 36, continuoit avec vivacité, quand le feu se manifesta sur la dunette par une explosion : nous avions déjà eu le feu dans un bateau, et ayant fait couper l'ancre, nous nous en étions préservés. Un hamac et des débris enflammés avoient également été jetés à la mer : à cette troisième fois le feu avoit fait dans un instant des progrès rapides et dévorans parmi tous les débris dont la dunette étoit couverte. Les pompes d'incendie avoient été brisées par les boulets ; les bailles et les sceaux renversés.

L'ordre de cesser le feu des batteries, pour que tout le monde se porte à faire passer de l'eau, avoit été donné ; mais l'ardeur étoit telle que, dans le tumulte, la batterie de 36 continuoit son feu. Quoique tous les offi-

ciers ordonnassent de faire monter tout le monde en haut, l'incendie avoit fait en peu de temps un progrès désespérant, et nous avions peu de moyens à lui opposer.

Notre grand mât et celui d'artimon étoient tombés, et bientôt nous ne vîmes plus de salut pour le vaisseau; le feu ayant gagné tout le gaillard derrière et même la batterie de douze.

Le capitaine du vaisseau, et son second étoient blessés depuis quelque temps. Le général Ganteaume alors donne l'ordre d'ouvrir les robinets et d'abandonner le vaisseau.

Le feu avoit pris à environ dix heures moins un quart, et à dix et demie le vaisseau sauta en l'air, quoiqu'on ait eu la précaution d'ouvrir les robinets. Partie de l'équipage se sauva sur les débris, et d'autres y périrent.

Le combat continua toute la nuit à l'arrière-garde, et au jour nous distinguâmes

que *le Guerrier*, *le Conquérant*, *le Spartiate*, *l'Aquilon*, *le Peuple Souverain*, et *le Franklin* avoient amené et s'étoient rendus à l'ennemi ; *le Tonnant* démâté de tous mâts étoit à queue, son pavillon haut ; *l'Heureux* et *le Mercure* échoués furent combattus et forcés d'amener dans la matinée ; *l'Artémise* brûloit à huit heures du matin, et *la Sérieuse* étoit coulée par le travers du vaisseau de tête.

Le Guillaume Tell, *le Généreux*, *le Timoléon*, *la Diane* et *la Justice*, leurs pavillons haut, se canonnèrent avec quelques vaisseaux anglais une partie de la matinée ; mais cette division, à l'exception du *Timoléon*, mit à la voile à 10 ou 11 heures du matin, et poussa au large.

Le Timoléon se jeta sur la côte, et nous avons appris depuis, que le capitaine, après avoir sauvé tout son équipage, incendia, le 16 au matin, ce vaisseau, pour empêcher qu'il ne devînt la proie de l'ennemi.

Tels ont été les résultats de cette horrible affaire, et nous les avons tracés tels qu'ils se sont présentés à notre mémoire, n'ayant pu conserver aucun papier ni note écrite.

Le contre-amiral GANTEAUME.

APPENDIX OU SUPPLÉMENT *.

Proclamation faite par BUONAPARTE, *en langue arabe, lors de sa descente en Egypte.*

Au nom de Dieu, bon et miséricordieux. Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu. Nul ne partage avec lui son empire.

Voici le moment marqué pour la punition des beys; depuis long-temps il est attendu avec impatience. Les beys, descendant des montagnes de la Géorgie, ont désolé ce beau pays; ils insultent depuis long-temps et traitent avec mépris la nation française, et oppriment ses négocians en diverses manières. Buonaparte, général de la république française, arrive pour seconder les principes de la liberté, et le Tout-Puissant, le dominateur des deux mondes, a résolu la destruction des beys.

Habitans de l'Egypte! si les beys vous disent que les

* Les pièces qui suivent ont été traduites par les Anglais. On les a restituées en français sur la traduction anglaise. En les comparant avec les mêmes pièces publiées en France, on s'est convaincu que les traducteurs y ont changé ou supprimé à leur aise tout ce qui ne leur convenoit pas, et que sur-tout leurs retranchemens sont tombés sur les articles les plus sages, les plus modérés, sur ceux qui témoignoient le plus l'amour de l'ordre et le respect des personnes et des propriétés.

Français sont venus pour détruire votre religion, ne les croyez point. C'est une insigne fausseté. Répondez à ces imposteurs qu'ils ne sont venus que pour retirer les droits des malheureux des mains de leurs tyrans; que les Français adorent l'Être suprême, et honorent le prophète et son divin koran.

Tous les hommes sont égaux aux yeux de la divinité; l'esprit, les talens et les connoissances mettent seuls de la différence entr'eux; comme donc les beys ne possèdent aucune de ces qualités, ils ne peuvent être dignes de gouverner le pays.

Ils sont cependant seuls possesseurs d'une grande étendue de terres, de belles esclaves, d'excellens chevaux, de palais magnifiques! Ont-ils donc reçu un privilége exclusif de la part du Tout-Puissant? S'il en est ainsi, qu'ils les produisent. Mais l'Être suprême, qui est juste et bon envers tous les hommes, veut qu'à l'avenir aucun des habitans de l'Egypte ne puisse être empêché de parvenir aux premiers emplois, et aux plus grands honneurs.

Le gouvernement déposé entre des mains intelligentes et distinguées par leurs talens, produira le bonheur et la sécurité. La tyrannie et l'avarice des beys ont dévasté l'Egypte, autrefois si populeuse et si bien cultivée.

Les Français sont amis des Musulmans. Naguère ils ont marché sur Rome et renversé le trône du pape, qui aigrissoit les chrétiens contre ceux qui professent l'islamisme (la religion mahométane), bientôt après, ils ont dirigé leur course vers Malte, et en ont chassé les incrédules qui se croyoient appelés de Dieu pour

faire la guerre aux musulmans. De tout temps les Français furent les fidèles et sincères amis des empereurs ottomans, et les ennemis de leurs ennemis. Puisse donc l'empire du sultan être éternel ; mais puissent les beys de l'Egypte, nos adversaires, dont l'insatiable avarice excita sans cesse la désobéissance et l'insubordination ; être réduits en poudre et anéantis !

Nous présenterons une main amicale aux habitans de l'Egypte qui s'uniront à nous, ainsi qu'à ceux qui resteront dans leurs habitations, et garderont une stricte neutralité ; quand ils auront vu de leurs propres yeux notre manière d'agir, ils s'empresseront de se soumettre à nous ; mais la terrible peine de mort est réservée à ceux qui s'armeront contre nous, en faveur des beys. Il n'y aura plus alors d'espoir, et il ne restera d'eux aucun vestige.

Article premier. Toutes les places éloignées de trois lieues de la route de l'armée française, enverront un de leurs principaux habitans, pour déclarer qu'elles se soumettent, et qu'elles arboreront le drapeau français qui est bleu, blanc et rouge.

Art. II. Tout village qui s'opposera à l'armée française sera entièrement livré aux flammes.

Art. III. Tout village qui se soumettra aux Français, arborera le drapeau français et celui de la sublime Porte, leur alliée, dont la durée soit éternelle.

Art. IV. Les cheiks et principaux habitans de chaque ville et village apposeront le scellé sur les maisons et les effets des beys, et auront le plus grand soin que rien ne soit égaré.

ART. V. Les cheiks, cadis et imans continueront à remplir leurs fonctions respectives; ils feront leurs prières et s'acquitteront des exercices du culte religieux dans les mosquées et les maisons de prières. Tous les habitans de l'Egypte offriront leurs actions de graces à l'Être suprême, et feront des prières publiques pour la destruction des beys.

Puisse le Dieu suprême rendre éternelle la gloire du sultan des mahométans, verser les trésors de sa fureur sur les mamelouks, et rendre glorieuse la destinée de la nation égyptienne.

N°. II.

BUONAPARTE, membre de l'institut national, général en chef, au quartier-général, à bord de l'Orient, *le 4 messidor an 6.*

SOLDATS, vous allez entreprendre une conquête dont les effets sur la civilisation et le commerce du monde, sont incalculables. Vous porterez à l'Angleterre le coup le plus sûr et le plus sensible, en attendant que vous puissiez lui donner le coup de mort.

Nous ferons quelques marches fatigantes; nous livrerons plusieurs combats; nous réussirons dans toutes nos entreprises, les destins sont pour nous. Les beys mamelouks qui favorisent exclusivement le commerce anglais, qui ont couvert d'avanies nos négocians, et

qui tyrannisent les malheureux habitans du Nil, quelques jours après notre arrivée n'existeront plus.

Les peuples avec lesquels nous allons vivre sont mahométans; leur premier article de foi est celui-ci : *Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète.* Ne les contredisez pas; agissez avec eux comme nous avons agi avec les Juifs, avec les Italiens; ayez des égards pour leurs muphtis et leurs imans, comme vous en avez eu pour les rabbins et les évêques; ayez pour les cérémonies que prescrit l'alcoran, pour les mosquées, la même tolérance que vous avez eue pour les couvens, pour les synagogues, pour la religion de Moïse et de Jésus-Christ.

Les légions romaines protégeoient toutes les religions. Vous trouverez ici des usages différens de ceux de l'Europe : il faut vous y accoutumer.

Les peuples chez lesquels nous allons entrer traitent les femmes différemment que nous; mais dans tous les pays, celui qui viole est un monstre.

Le pillage n'enrichit qu'un petit nombre d'hommes, il nous déshonore, il détruit nos ressources, il nous rend ennemis des peuples qu'il est de notre intérêt d'avoir pour amis.

La première ville que nous allons rencontrer, a été bâtie par Alexandre; nous trouverons à chaque pas de grands souvenirs dignes d'exciter l'émulation des Français.

Signé, BUONAPARTE.

N°. III.

BUONAPARTE, membre de l'institut national, général en chef,

ORDONNE:

ARTICLE PREMIER. Les généraux commandant les divisions détachées, feront mettre, par le commissaire des guerres, le payeur de la division, un officier de l'état-major et un cheick du pays, le scellé sur les caisses des revenus publics, sur les maisons et registres des fermiers des mamelouks.

ART. II. Les mamelouks seront arrêtés et traduits au quartier-général de l'armée.

ART. III. Toutes les villes et villages seront désarmés.

ART. IV. Tous les chevaux seront requis et seront remis au chef de brigade de cavalerie de la division, qui fera sur-le-champ monter les soldats qui, à cet effet, suivront la division, portant leurs selles et brides; il est défendu aux officiers, de quelque grade que ce soit, de prendre aucun cheval, que la cavalerie ne soit montée; il est défendu aux hommes qui sont montés de changer de chevaux.

ART. V. Tous les chevaux propres à l'artillerie seront remis au commandant de l'artillerie de la division, qui aura des harnois et des charretiers tout prêts.

ART. VI. Les chameaux seront loués et mis à la disposition du commandant de l'artillerie; ceux qui appartiennent aux mamelouks ou qui seroient pris à l'ennemi, seront donnés à l'artillerie, pour porter les pièces de trois, les cartouches d'infanterie, les munitions de canons; ce qui diminuera le plus possible les caissons : il y aura un chameau par division, à la disposition du commandant du génie, pour porter les outils des pionniers.

ART. VII. Chaque bataillon aura deux chameaux pour porter ses bagages; le chef de brigade et le quartier-maître en auront un pour porter la caisse et les registres du corps; ils ne pourront avoir ces chameaux, que lorsque l'artillerie aura ce qui lui est nécessaire.

ART. VIII. Les commandans d'artillerie, les commandans de cavalerie, donneront un reçu aux commissaires des guerres, des chevaux et chameaux qu'ils auront reçus.

ART. IX. Le commissaire des guerres en enverra l'état à l'ordonnateur en chef; le chef de brigade de cavalerie enverra l'état au général Dugua, et l'adjudant-général de la division à l'état-major.

ART. X. Les chevaux et chameaux pris à l'ennemi, après un combat et après avoir tué ou fait prisonnier celui qui les montoit, seront payés sur l'ordre du général de division, savoir : quatre louis le cheval, et six le chameau. Le général d'artillerie paiera de même ceux qui lui seront remis, et le quartier-maître du corps ceux qui seront remis au corps.

ART. XI. Lorsque tous les régimens de cavalerie seront montés, on enverra les chevaux au général Dugua, et les chameaux au parc d'artillerie.

ART. XII. Tout soldat qui entrera dans les maisons des habitans, pour voler des chevaux et chameaux, sera puni conformément à l'article premier de l'ordre du 3 messidor.

Signé, BUONAPARTE.

N°. IV.

Au quartier-général, à bord de *l'Orient*, le 10 messidor.

BUONAPARTE, membre de l'institut national, commandant en chef.

ORDRES.

ART. I. L'amiral aura la police des côtes et des ports des pays qui seront occupés par l'armée. Tous les réglemens qu'il fera et les ordres qu'il donnera, seront mis à exécution.

ART. II. Les ports de Malte et d'Alexandrie seront organisés, conformément au réglement de l'amiral, ainsi que ceux de Corfou et de Damiette.

ART. III. Le citoyen Le Roi exercera les fonctions de commissaire à Alexandrie, et le citoyen Vavasseur, celui de surintendant de l'artillerie.

ART. IV. Les agens de l'administration et des rades des pays occupés par l'armée, correspondront avec le

commissaire Le Roi, dont ils recevront immédiatement les ordres.

ART. V. Tous les équipemens de vaisseaux trouvés dans les pays conquis, seront mis en sûreté dans les magasins des différens ports.

ART. VI. Tous les matelots au-dessous de 30 ans, seront mis en réquisition pour la flotte.

BUONAPARTE.

Pour copie conforme,

JAUBERT.

N°. V.

ARMÉE D'ANGLETERRE.

Au quartier-général de Malte, le 25 prairial an 6.

ETAT-MAJOR GENERAL.

ORDRE du général en chef.

ART. I. Dans l'église qui appartient aux Grecs, les prêtres latins ne pourront pas y officier.

ART. II. Les messes que les prêtres latins ont coutume de dire dans les églises grecques, seront dites dans les autres églises de la place.

ART. III. Il sera accordé protection aux juifs qui voudroient y établir leur synagogue.

ART. IV. Le général commandant remerciera les Grecs de la bonne conduite qu'ils ont tenue pendant le siége.

ART. V. Tous les Grecs des îles de Malte et de Gozo, et ceux des départemens d'Ithaque, Corcyre et de la mer Egée qui conserveroient des relations quelconques avec la Russie, seront condamnés à mort.

ART. VI. Tous les navires grecs qui naviguent sous le pavillon russe, s'ils sont pris par les bâtimens français, seront coulés bas.

Signé, BUONAPARTE.

Pour copie conforme,

Le général de division chef de l'état-major-général,

Signé, ALEXANDRE BERTHIER.

Pour copie conforme,

Le général de division, *Signé*, CHABOT.

DE L'IMPRIMERIE NATIONALE DE CORCYRE.

N°. VI.

Du quartier-général, à bord de *l'Orient*, 10 messidor.

BUONAPARTE, membre de l'institut national.

ORDRES.

(Cet article et les trois suivans ne sont relatifs qu'à la disposition des transports et par conséquent ne sont point traduits.)

ART. V. Tous les matelots français à bord du trans-

port des vaisseaux, seront pris pour le service de la flotte. Les matelots égyptiens seront pris pour les transports.

ART. VI. Tous les vaisseaux qui retourneront en Europe, n'auront à bord que le nombre d'hommes absolument nécessaire, de quelque nation qu'ils puissent être. Le surplus sera mis à bord de la flotte.

Signé, BUONAPARTE.

Pour copie conforme, JAUBERT.

N°. VII.

A Alexandrie, le 24 messidor an 6 républicain; le.... du mois de Muharsem, l'an de l'hégire 1213.

BUONAPARTE, membre de l'institut national, général en chef de l'armée française.

Depuis assez long-temps les beys qui gouvernent l'Egypte insultent à la nation française, et couvrent ses négocians d'avanies; l'heure de leur châtiment est arrivée.

Depuis long-temps, ce ramassis d'esclaves achetés dans le Caucase et dans la Géorgie, tyrannise la plus belle partie du monde; mais Dieu, de qui dépend tout, a ordonné que leur empire finît.

Peuple de l'Egypte, on dira que je viens pour détruire votre religion; ne le croyez pas! répondez que je viens vous restituer vos droits, punir les usurpa-

teurs, et que je respecte, plus que les mamelouks, Dieu, son prophète, et l'alcoran. Dites-leur que tous les hommes sont égaux devant Dieu ; la sagesse, les talens et les vertus, mettent seuls de la différence entre eux. Or, quelle sagesse, quels talens, quelles vertus distinguent les mamelouks, pour qu'ils aient exclusivement tout ce qui rend la vie aimable et douce?

Si l'Egypte est leur ferme, qu'ils montrent le bail que Dieu leur en a fait ; mais Dieu est juste et miséricordieux pour le peuple.

Tous les Egyptiens seront appelés à gérer toutes les places ; les plus sages, les plus instruits, les plus vertueux gouverneront, et le peuple sera heureux.

Il y avoit jadis parmi vous de grandes villes, de grands canaux, un grand commerce ; qui a tout détruit, si ce n'est l'avarice, les injustices et la tyrannie des mamelouks?

Cadis, cheiks, imans, schorbadgis, dites au peuple que nous sommes amis des vrais musulmans. N'est-ce pas nous qui avons détruit le pape, qui disoit qu'il falloit faire la guerre aux musulmans? N'est-ce pas nous qui avons détruit les chevaliers de Malte, parce que ces insensés croyoient que Dieu vouloit qu'ils fissent la guerre aux musulmans? N'est-ce pas nous qui avons été dans tous les siècles les amis du Grand-Seigneur (que Dieu accomplisse ses desirs !) et l'ennemi de ses ennemis? Les mamelouks, au contraire, ne se sont-ils pas révoltés contre l'autorité du Grand-Seigneur, qu'ils méconnoissent encore? Ils ne suivent que leurs caprices.

Trois fois heureux ceux qui seront avec nous ! ils

prospéreront dans leur fortune et leur rang. Heureux ceux qui seront neutres ! ils auront le temps d'apprendre à nous connoître, et ils se rangeront avec nous. Mais malheur ! trois fois malheur ! à ceux qui s'armeront pour les mamelouks, et combattront contre nous. Il n'y aura pas d'espérance pour eux ; ils périront.

Signé, BUONAPARTE.

N°. VIII.

Au quartier-général d'Alexandrie, 15 messidor.

BUONAPARTE, membre de l'institut national, commandant en chef.

ORDRES.

ART. I. Tous les habitans d'Alexandrie, de quelque nation qu'ils soient, seront obligés, vingt-quatre heures après la publication du présent ordre, de déposer dans l'endroit désigné par le commandant de la ville, toutes leurs armes à feu. Les muphtis, les imans et les cheiks seront les seuls à qui il soit permis de garder leurs armes et de les porter.

ART. II. Tous les habitans d'Alexandrie, de quelque nation qu'ils puissent être, seront obligés de porter la cocarde tricolore : les muphtis seuls ont le privilége de porter l'écharpe tricolore. Le commandant en chef se réserve toutefois le droit d'accorder la même faveur à ceux des cheiks qui se distingueront par leurs connoissances, leur prudence et leurs vertus.

ART. III. Les troupes rendront les honneurs militaires à tous ceux qui, en conséquence de l'article précédent, porteront l'écharpe tricolore; et toutes les fois que ces personnes visiteront l'officier supérieur, ou quelqu'une des autorités constituées, elles seront reçues avec tous les égards qui leur sont dus.

ART. IV. Il est expressément interdit aux agens étrangers à quelque puissance qu'ils appartiennent, de déployer leurs drapeaux sur les terrasses de leur logement. Les consuls seuls auront le privilége d'écrire sur leurs portes la nature de leurs emplois.

« Consul de — ».

ART. V. Le présent ordre sera traduit sans délai, en arabe, et communiqué aux habitans les plus distingués. Le chérif le fera proclamer dans la ville, afin que chacun ait à s'y conformer.

Signé, BUONAPARTE.

N°. IX.

ARMÉE D'ANGLETERRE.

Quartier-général du Caire, 9 thermidor.

A l'amiral BRUEYS.

JE vous envoie, citoyen amiral, quelques prisonniers mamelouks, avec leurs noms. Vous aurez la bonté de les recevoir à bord d'un des vaisseaux de l'escadre, et de les envoyer en France à la première occasion.

Salut et fraternité.

ALEX. BERTHIER.

Noms des mamelouks prisonniers.

Hussan.	Ibrahim.
Hali.	Murat.
Murat.	Soliman.
Joseph.	Hali.
Acmeth.	Mahomet.
Haly.	Chahin.

N°. X.

Au quartier-général à bord de *l'Orient*,
8 messidor.

BUONAPARTE, membre de l'institut national, commandant en chef; au commandant de la caravelle, à Alexandrie.

LES beys ont couvert nos commerçans d'avanies; je viens en demander réparation.

Je serai demain dans Alexandrie. Vous ne devez avoir aucune inquiétude; vous appartenez à notre grand ami le Sultan; conduisez-vous en conséquence.

Mais si vous commettez la moindre hostilité contre l'armée française, je vous traiterai en ennemi, et vous en serez cause; car cela est loin de mon intention et de mon cœur.

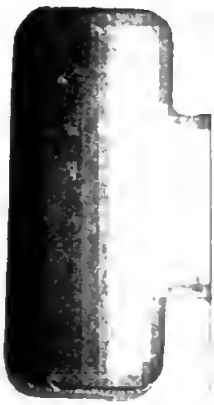
BUONAPARTE.

Dernière Observation du Rédacteur.

J'avois achevé ces remarques, et déchiré le voile sous lequel cherchoit à se dérober la perfidie britannique, quand la correspondance italienne des ministres de Naples et de Sardaigne a tout d'un coup mis en évidence de nouveaux attentats. Digne complice de Pitt, Pignatelli, c'est dans le fiel où se baigne l'ame de cet agent infernal des malheurs du monde, que tu trempois les poignards empoisonnés que ta fureur destinoit aux Français. Que l'Europe lise et frémisse ! Que les ames honnêtes parcourent cette longue suite d'assassinats que, sous la protection et par l'inspiration du cabinet de Saint-James, le lâche suppôt du roi de Naples vouloit organiser depuis le pied des Alpes jusqu'aux mers de Sicile ! Ces gens-là ont l'audace de parler de gloire et d'humanité, quand les monstres prêchent et exécutent la trahison et le meurtre ! ils ne peuvent vaincre, ils savent massacrer. Ivres d'un succès maritime, dont ils grossissent avec emphase les avantages très-incertains, il semble que le monde va plier le genou devant eux ; et cependant, qu'une poignée de Français se montre, les voilà dispersés comme la poussière au souffle des aquilons. De ces potentats crédules, instrumens sans vigueur de la vengeance et de la haine, l'un est déjà tombé de son trône, où la générosité du Français vainqueur l'avoit maintenu ; le second, battu, déshonoré, fugitif,

n'aura bientôt ni sceptre, ni puissance, ni sujets, ni amis. Le même sort vous attend, membres ouverts ou secrets de cette odieuse coalition, bassement stipendiés par l'or d'Albion. Vous partagez ses crimes, vous partagerez sa honte. Peut-être après avoir creusé l'abîme sous vos pas, Londres sera-t-elle la dernière à y tomber, et jouira-t-elle au moins un instant du fruit de sa scélératesse, en riant des maux dont vous serez victimes. Il en est temps encore : ouvrez vos yeux fascinés par tant d'illusions. Si le génie de la liberté sommeille encore dans vos états, gardez-vous de lui procurer un trop funeste éveil. Votre perte le suivroit de près. N'opposez plus au courage de l'homme libre la rage impuissante des esclaves. Laissez aux ennemis du monde, aux Pitt, aux Pignatelli, leur honte, leur lâcheté, leur opprobre, et conservez encore quelque temps votre empire ébranlé. Substituez la prudence à l'orgueil, la sagesse à la violence, et ne hâtez point sur vous-mêmes la marche composée du temps qui mine vos trônes. Eloignez sur-tout de vos conseils ces impies hypocrites qui prêchent l'humanité, et qui couvrent la terre de désolation et de carnage, ces faux braves qui menacent du courage de leurs guerriers et qui distribuent des poignards à d'obscurs sicaires. L'imposture, les mensonges, les trahisons, les assassinats n'arrêteront point l'élan victorieux de la liberté.

FIN.

Bibliotec... Nacional... PALAIS...

382842